

N° 4  
Juillet 1980  
79<sup>e</sup> année

# FOI & VIE

## SOMMAIRE : LE TRAVAIL.

- J. ELLUL De la Bible à l'Histoire du Non Travail.
- Y. VEOULAY Travail et vocation.
- P. MENDES L'idéologie du Travail.
- G. GERMAN Les possibilités techniques et le Travail.
- O... Les temps modernes : Une histoire vécue.
- H. LIEBAERT Travail et attitudes envers le travail en 1990.
- J. ELLUL Pour qui, pour quoi travaillons-nous.

Thèses sur l'Ethique chrétienne du Travail.

- G. GUYON Propos sur la Nature.

# FOI et VIE

Revue paraissant tous les deux mois

*Anciens Directeurs* : Paul DOUMERGUE (1897-1930).  
Pierre MAURY (1930-1940).  
Charles WESTPHAL (1940-1957).  
Jean BOSCH (1957-1969).

*Directeur* : Jacques ELLUL.

---

## *Rédaction et Administration*

139, Boulevard Montparnasse, Paris VI<sup>e</sup>  
Tél. : 322.15.99

Bureau ouvert l'après-midi du mardi de 15 h à 17 h.  
du mardi de 15 heures à 17 heures.

## Abonnements

France ..... 80 F  
(Prix réduit pour les pasteurs : 50 F)

Etranger ..... 100 F

*Chèques Postaux : Paris 274.62*

---

## *Comité de Rédaction*

Mme F. QUÉRÉ, MM. P. ARBOUSSE BASTIDE, P. BURGELIN, H. CAPIEU, A. DUMAS, J. ELLUL, A. FINET, F. LOVSKY, A. MARTIN, R. MEHL, O. REBOUL, M. RODES, P. ROMANE, H. ROUX, D. SALTET, VAHANIAN, P. VIALLANEIX, J. WALTER.

## LIMINAIRE

*Le numéro que nous présentons aujourd'hui, presque entièrement consacré au Travail est le fruit d'un travail d'une petite équipe de réflexion qui ne se situe pas dans l'Eglise. C'est un thème de recherche fixé antérieurement au sujet qui a été choisi pour les synodes régionaux de l'E.R.F. et pour le Synode National de 1981. Mais nous nous sommes servi aussi de l'excellente fiche préparatoire établie par le Conseil National. Nous ne prétendons nullement apporter des réponses mais seulement aider à une réflexion commune.*

## DE LA BIBLE A L'HISTOIRE DU NON TRAVAIL

J. ELLUL.

Je ne connais guère de textes bibliques qui présentent le travail comme une valeur, un bien et une vertu. Il me semble qu'il faille être bien au clair. Le travail y est avant tout Nécessité, contrainte, peine, sauf de rares textes exceptionnels. Sans doute, chacun sait que dans le récit de Genèse II, l'homme, avant sa rupture d'avec Dieu est appelé à cultiver et garder le Jardin d'Eden. Donc... on connaît la série des théologiens qui font de ce texte l'origine du travail, et qui attestent qu'ici nous avons la preuve que le travail est lié à la « nature » de l'homme. Ce qui me paraît au contraire fondamental, c'est de souligner que ce travail n'a aucune des caractéristiques du travail ! Il faut cultiver, d'accord, mais sans que cela ait la moindre utilité, puisque les arbres du jardin poussent en abondance et donnent apparemment leur fruit sans soin particulier de l'homme. De même, il faut « garder », mais contre qui ? nous n'entrerons pas dans le débat du mal préexistant dans la création, je n'en vois pas trace dans la Bible. Il n'y a aucun ennemi, il n'y a pas de « principe du mal », il n'y a pas de Satan. Il y a eu seulement le serpent : non pas le serpent mythique et métaphysique, un simple animal. Il n'y avait rien à garder. Pourtant Adam est chargé de cultiver et garder, c'est-à-dire de s'occuper à un certain nombre de fonctions parfaitement inutiles et non nécessaires. Ce n'est ni une loi, ni une contrainte, ni une nécessité. Autrement dit la distance entre ces occupations et le jeu n'existe pas. On ne peut donc pas parler de *travail*, en fonction du sens que ce terme a pris.

Après la Rupture entre Dieu et l'homme, le travail paraît en tant que tel, c'est-à-dire comme une Nécessité et Pénibilité. On insiste généralement sur le caractère pénible (tu mangeras ton pain à la sueur de ton front... et d'ailleurs il faut aussi rappeler

que le mot « travail » désignait traditionnellement le processus de l'accouchement, et que le « travail » de la femme devient lui aussi pénible). Donc, le travail dans ce liminaire biblique n'est en rien présenté comme un joyeux accomplissement, épanouissement de l'homme, mais comme une réalité éprouvante, fatigante, blessante. Ce n'est pas tout : pour moi, avant tout, dans la Bible, le travail est une nécessité c'est-à-dire que l'on ne peut plus vivre sans travailler. Ce n'est pas une « loi naturelle », c'est une contrainte de la condition de précarité où l'homme se trouve. Il est devenu impossible de vivre sans contrainte, dans la spontanéité, dans le jeu. Le travail comme activité n'est plus ni gratuit, ni heureux, il est fondamentalement différent du jeu. Mais quand nous disons « Nécessité », cela implique le contraire de la liberté. C'est un contre sens qu'il faut dénoncer sans cesse que celui par lequel on assimile la nécessité au bien ou à la justification (par exemple la légitime défense ou la guerre juste sont fondées sur l'idée que la nécessité est l'excuse ou la légitimation). Le travail parce qu'inévitable n'est pas une liberté créatrice. Et je ne vois guère que cela dans les textes bibliques sur le travail. Bien entendu, par exemple dans les Proverbes il y a des textes qui incitent au travail, il y a des condamnations du paresseux mais si on veut bien les regarder, on s'aperçoit que dans tous les cas, c'est bien à la nécessité pour survivre que nous sommes renvoyés. Et la fameuse parole de Paul (II Thess. III 10) que l'on cite toujours triomphalement pour prouver l'excellence du travail, que dit-elle ? « Que celui qui ne travaille pas ne doit pas non plus manger ». C'est-à-dire exactement la nécessité : pour manger, il faut travailler. Un point c'est tout. Aucune vertu, aucune valeur. Et puis qu'il vaut mieux pour la paix qui doit régner, gagner son pain en travaillant plutôt que de voler, vivre dans le désordre et s'occuper de sottises. Là encore il y a référence à une *autre* valeur (la paix entre vous) et non pas à celle du travail. Par contre nous pourrions trouver de nombreux textes où le travail est une misère, un accablement, une sottise, qu'il engendre la jalousie, et qu'il n'a aucune fin, voir en particulier l'Ecclésiaste. Mais ce n'est pas là-dessus que je voudrais attirer l'attention.

En fait deux aspects théologiques sont à retenir : d'un côté, le travail n'est pas en lui-même une obéissance à Dieu, mais comme toute chose, il peut être fait à la gloire de Dieu. L'autre aspect est plus décisif : le travail, bibliquement, ne porte

pas en soi, par lui-même et comme un mécanisme de cause à effet, des produits, de l'argent, des fruits, un profit. L'enseignement biblique est radical : tu travailles. Un point. Et Dieu, s'il le veut, te donnera les fruits, les résultats. Le produit du travail est toujours un *don*, un don gratuit, non obligé, non dû, venant de Dieu seul. Et c'est là-dessus que sont greffés tous les sacrifices, offrandes de prémices etc... Le travail reste donc aléatoire, il n'est pas automatiquement gratifiant. Et Dieu peut donner à celui qui ne fait rien, cependant que celui qui travaille n'a pas forcément de résultats. Nous sommes très loin de l'enthousiasme pour le travail !

\*  
\* \*

Cette perspective biblique, qui peut être entendue comme Parole de Dieu, est considérée en général comme le reflet de l'état de civilisation du moment où ces textes étaient écrits. Or, il faut je crois ici dissiper un lieu commun. Nous avons été habitués à considérer que dans les âges primitifs, l'homme vivait dans une famine permanente, et qu'il passait tout son temps à essayer de survivre. (D'où le caractère *contraint* et *aléatoire* du travail). Or, des études de plus en plus nombreuses démontrent le contraire. Economistes de l'Economie primitive, Ethnologues, Préhistoriens disent maintenant à qui mieux mieux que dans la préhistoire comme dans la plupart des sociétés traditionnelles, on vivait plutôt dans une certaine abondance naturelle. La population humaine était très clairsemée, les ressources en fruits, poissons, gibiers etc... étaient surabondantes, et l'homme passait peu de temps, relativement, à trouver sa nourriture. Il n'était nullement en état de survie précaire, et le travail était léger<sup>1</sup>. Or, cette réalité va durer pendant toute l'histoire des sociétés traditionnelles. Il ne faut pas se laisser obnubiler par la question du travail des esclaves. L'Esclavage de l'Antiquité n'avait rien de commun avec celui des Noirs dans les Iles aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> s. Celui-ci fut atroce. L'Esclave dans l'Antiquité grecque ou romaine n'est pas accablé de travail. Les tâches sont généralement légères, il y a de larges temps de loisir. Ce qui faisait l'esclave c'était plus sa privation de liberté ou de citoyenneté que le tra-

---

1 Cf. SAHLINS : Age de pierre, âge de surabondance 1978.  
J.B. HARRIS : Culture, Homme, Nature 1977.  
LIZUT : l'Economie primitive 1978.  
PRITCHART : Les Nuers 1976.  
RADKOWSKI : Les jeux du désir 1979.

vail. Quand on considère le nombre d'esclaves pour les domaines à exploiter on se rend compte du faible rendement. Par ailleurs tous les auteurs soulignent que le maître doit prendre bien soin de ses esclaves parce qu'ils représentent un capital à ménager. Et nombreux sont les esclaves qui exercent des professions importantes (avocats, médecins, professeurs, gérants de sociétés commerciales) et qui accèdent aux plus hauts degrés de l'administration. Mais je ne veux pas faire un tableau général de la condition des esclaves. Il me suffit de souligner que l'esclave n'est pas écrasé de travail. Pas plus que l'homme libre artisan. La somme du travail « moyen », entre ceux qui ne font rien et les esclaves, est faible dans les sociétés antiques. Bien entendu, il y a les cas un peu exceptionnels des galériens ou des esclaves dans les mines (de sel, ou du Laurion par exemple) mais il faut se rappeler que ce sont presque toujours des esclaves qui ont été condamnés, et c'est en tant que délinquants qu'ils effectuent des travaux dangereux ou épuisants. Bien entendu aussi, il y a eu des périodes de crise, de famine, d'épuisement des ressources, mais ceci était accidentel, lors de changements de climats de brusque, de densification de population ou de ravages de la guerre. Effectivement, en moyenne, en général, l'homme des sociétés traditionnelles n'est pas menacé en permanence par la famine. Et la conception de Marx considérant que l'homme est avant tout un travailleur, obligé au travail pour survivre, reflète seulement les croyances de son époque, où l'éblouissant progrès des XVII<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> s. rejetait dans la famine et l'écrasement par le travail les hommes des siècles passés. Il ne s'agit pas ici de tomber dans l'erreur inverse et de croire que ces temps étaient heureux. J'en connais les vices, les abus, les tortures, les épidémies etc... Je parle seulement ici du travail et je dis que celui-ci existait mais à un niveau assez peu élevé. Très généralement l'idéal de vie humaine était l'absence totale de travail. Celui-ci n'est investi d'aucune valeur morale, il est au contraire la marque d'une condition inférieure, d'une dégradation (en ce qu'il est négateur de la liberté, il est de l'ordre de la nécessité !) L'idéal de l'homme libre romain, non pas du patricien, du riche, mais de tout citoyen, c'est l'Otium. Non pas la paresse ou le repos, mais une certaine conception de la vie. l'Otium n'est pas le vide, mais la relation humaine, la conversation, la discussion sur les problèmes politiques, la participation aux assemblées nombreuses, aux associations et confréries : donc une vie vouée à la

relation sociale et à la politique et non pas absorbée par le travail. Celui-ci est qualifié négativement, il est le : « Neg-Otium ». L'absence de Otium. L'absence de vie libre. Or, cette idée du travail considéré comme pénible, éprouvant, dégradant, nous la retrouvons à peu près partout pendant des siècles. Aucune société n'a jamais été vouée au travail. Quoique, bien entendu, celui-ci soit aussi présent partout. Le travail n'apparaît comme pesant et déséquilibré que là où grandit une ville trop importante : en même temps que l'urbain, le travail devient de plus en plus indispensable et de moins en moins fructueux immédiatement. Mais il faut dire un mot aussi des perspectives de la théologie du Moyen Age. Bien entendu, parmi les nombreux théologiens on peut trouver des textes laudateurs du travail. Mais je ne crois pas que cela soit général et dominant. Il me semble que le travail est habituellement considéré à deux points de vue : d'abord le travail condamnation on conserve tout le jugement ancien (pénible, asservissant, etc...) <sup>2</sup> mais comme il s'agit d'une condamnation prononcée par Dieu elle est juste. Donc il faut travailler pour accepter la condition humaine telle que Dieu l'a voulue et qui est la condition naturelle. En outre, cela s'inscrit dans la théologie de la souffrance, de l'union mystique aux souffrances du Christ et de la valeur rédemptrice de la souffrance. C'est ainsi et essentiellement dans cette perspective que le travail est considéré positivement : il est souffrance, il est peine, accablement, épuisement, et à cause de cela il doit être reçu positivement parce que, comme la maladie, l'infirmité etc... il est une occasion d'être en communion avec les souffrances de Jésus, il est un moyen de travailler à son salut. Lorsqu'on lit des textes de théologiens favorables au travail, il ne faut jamais oublier cette dimension. L'autre aspect, est que de toute façon, il y a une possibilité d'ennoblir le travail vil c'est de l'offrir à Dieu, c'est de travailler même directement pour Dieu. Et qu'il s'agisse de mettre un peuple au travail pour construire les cathédrales ou de règles monastiques imposant le travail à tous les moines, c'est toujours et encore une peine que l'on accepte pour la gloire de Dieu.

---

<sup>2</sup> Rappelons que le mot « Travail » vient du bas latin : Tripalium : « trois pieux ». Certains y ont vu un instrument de torture pour les esclaves. Rien ne le confirme. Il semble plutôt que c'était un cadre pour contenir et enfermer des animaux récalcitrants, chevaux, bœufs, etc...

Autrement dit, quand le travail est considéré *en lui-même*, dans sa réalité naturelle, il est toujours un mal, une souffrance, un désagrément. Mais resitué dans une vie totale, devant Dieu, il peut être investi d'une valeur qui lui vient de l'extérieur de lui-même et il peut être admis positivement dans la vie chrétienne, dans la perspective que tout ce que nous faisons doit être accompli à la gloire de Dieu. Mais aucune société avant la nôtre n'a été vouée au travail.

Et c'est en même temps la nôtre qui est vraiment créatrice de pénurie. Ceci peut paraître un paradoxe car nous sommes habitués à l'idée inverse, à savoir que dans le passé l'homme manquait de tout, et que c'est depuis notre développement technique que paraît l'abondance, alors qu'il faut exactement envisager les choses autrement. La Science économique, c'est la gestion de la rareté, de la pénurie. Nous sommes la société qui est, depuis les origines, la plus créatrice de Manque. Bien sûr nous avons produit massivement des biens industriels, mais en même temps, une pénurie de biens naturels, allant maintenant jusqu'à celle de l'air, de l'eau, et des principales matières premières. Il s'agit d'évaluer ce rapport : plus nous travaillons, plus nous épuisons les richesses spontanées de la nature, plus nous voulons aussi consommer des biens toujours davantage complexes et glorifiants. Et plus ceci exige alors de nouvelles forces de travail engagées dans de nouveaux processus de production. Je dirais, que, en définitive, l'histoire des sociétés humaines était celle du Non Travail, en ce sens que l'on cherchait à y échapper ; parfois le choix a été explicitement effectué, consciemment : travailler plus et consommer plus, ou bien accepter de consommer moins et se reposer, jouer, passer son temps en palabres. Régulièrement dans les sociétés traditionnelles, on a choisi la seconde orientation. Nous sommes la première société à avoir tout voué au travail, et celui-ci exigeant toujours plus de matières premières et de consommation, aboutissant sous une apparente abondance à l'organisation de la pénurie, immédiate ou future (par épuisement du sol et des ressources). Et le premier choc de cet excès de travail nous l'avons fait supporter aux peuples extérieurs. C'est là que nous avons détruit les fragiles équilibres économiques qu'ils avaient habilement ménagés. Pour les besoins de l'expansion de notre travail (bien sûr on parlera de capitalisme et de technique : ce n'est pas faux, mais le tout s'organise autour des deux pôles : Travail - Argent), on a remplacé

les polycultures, les cultures vivrières etc... par des monocultures, rentables pour alimenter nos industries, catastrophiques pour les peuples intéressés (qui devaient par exemple importer ensuite ce qui leur était nécessaire pour vivre). Ou encore on a détruit massivement les ressources de base, surabondantes pour ces populations peu nombreuses. Ainsi les phoques et les baleines pour les Eskimos, et tous les peuples du Nord. Nous étions en présence d'une minutieuse organisation de la vie avec un équilibre économique admirable (qui avait d'ailleurs produit aussi des institutions sociales très raffinées) fondée sur l'exacte proportion de consommation et de reproduction, avec la plus grande économie possible d'efforts. Nous sommes arrivés là-dedans comme des bulldozers, saccageant au nom du Travail, de l'Industrie et du Progrès, une sorte de miracle de civilisation étant données les conditions de vie. L'histoire des hommes était faite d'une modération, parfois d'une défiance, envers le Travail. Nous avons tout changé. Nous sommes devenus les adorateurs du Travail et de nos œuvres...

J. ELLUL.

## TRAVAIL ET VOCATION

Y. VEOLAY.

### I

#### LE MALENTENDU

Il n'est pas nécessaire de procéder à une longue étude biblique pour se rendre compte que rien ne permet dans la Bible d'assimiler travail et vocation — Quand les termes qui peuvent être traduits par ce mot « vocation » ou « appel de Dieu », se rencontrent, il s'agit toujours d'un appel au service spécifique de Dieu, appel à être prophète ou apôtre, mais aussi roi comme David, et éventuellement à servir Dieu dans un acte exceptionnel, sans même savoir qu'on le sert ainsi les Chaldéens, ou Cyrus ou le roi de Damas... Il n'est jamais question du travail — sauf en ce qui concerne Hiram pour la construction du Temple. Le travail est (mais bien entendu nous ne pouvons dans les limites d'un article, refaire une « théologie du travail » !) un exercice naturel de l'activité qui met l'homme en relation avec la création, de façon positive (dans la situation édénique) ou de façon négative (dans la rupture d'avec Dieu) et dans ce cas le travail devient en outre pénible et obligatoire pour arriver à survivre. Mais de toute façon, il ne paraît pas que ce soit un service de Dieu. C'est un impératif de survie, et la Bible reste assez réaliste pour ne pas superposer à cette nécessité une coloration spirituelle superflue. D'ailleurs, on ne s'intéresse pas essentiellement dans la Bible à cette situation du travail. C'est le lot commun et pénible mais pas particulièrement important. On a souvent fait la remarque que l'on ne trouve presque rien dans l'Ancien ou dans le Nouveau Testament sur la façon dont les Juges ou les prophètes, ou les apôtres ou les disciples gagnaient leur vie. Amos berger et Paul, faiseur de tentes, ce sont des indications exceptionnelles et qui n'entraînent guère de conséquence. De toute façon on a souvent dit que cela tient au fait que sur le plan culturel, dans le monde Juif puis Gréco Romain, le tra-

vail avait si peu de place et d'importance que l'on n'en parle pas. et non parce que devant Dieu *il doit* avoir peu d'importance. Le détachement biblique à cet égard ne serait ainsi pas normatif : mais en réalité cette observation est sans intérêt. Car si le travail était conçu comme une vocation venant de Dieu, la Bible lui aurait attribué une importance qu'il n'avait peut-être pas culturellement. De plus, il s'agit de se demander pourquoi on a voulu tirer de cette Bible cette idée d'un travail-vocation lorsque culturellement le travail est devenu important.

\*  
\*  
\*

Il semble que ce soit lorsque le christianisme est devenu dominant dans le monde romain, vers le III<sup>e</sup> siècle, que certains théologiens ont commencé à valoriser le travail. Ceci s'accordait avec le mouvement politique : l'Empire avait de plus en plus besoin de travailleurs et de main-d'œuvre. Mais là n'est pas le point principal. Je ne crois pas du tout, en ce cas, à l'interprétation marxiste (qui vaut au contraire pour l'utilisation du christianisme par la bourgeoisie occidentale du XIX<sup>e</sup> siècle) selon laquelle les théologiens auraient formulé une idéologie du travail service de Dieu *pour* amener les gens à travailler avec conscience, avec sérieux, sans fraude etc... L'idée d'un travail vocation me paraît dériver de deux perspectives qui se dégagent progressivement du III<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle dans la théologie chrétienne. La première provient de la philosophie grecque, et c'est ce que je pourrais appeler la passion de l'Unité. L'idéal est une vie « *une* », non divisée, comme l'idéal pour la Cité était une organisation unitaire. Toute la philosophie est orientée par cet attrait de l'Un. Le monde est mauvais parce qu'il est brisé, divisé, séparé, l'Un est à la fois le retour à la situation d'origine et l'accomplissement de toutes les convergences. L'homme doit se constituer une vie une et non pas double, il ne doit pas être divisé. Dans ces conditions, et pour la foi, il est évident que Dieu étant l'essentiel de notre vie, c'est autour de et en fonction de la grâce, la Parole qui nous est révélée, la foi, que l'unité doit se constituer.

L'homme doit être en Dieu et pour Dieu — avec tout ce qu'il fait et toutes ses œuvres. Sa vie n'est pas faite de moments successifs incohérents, mais elle est une dans la récapitulation

de Christ. De même ses diverses œuvres ne sont pas jetées au hasard : elles forment un tout en fonction de la grâce faite. Par conséquent chacune de ces œuvres est rapportée à Dieu — et, qui plus est, résulte (si on est fidèle, croyant) de la volonté de Dieu, reconnue, discernée, acceptée, aimée. Ainsi il y aura une vocation adressée par Dieu non seulement au service de Dieu et à la proclamation de l'Évangile, mais aussi une vocation pour les « états » que nous adoptons, une vocation au mariage ou au célibat par exemple. Donc une vocation au travail et même à *tel* travail. C'est la condition pour que notre vie soit Unitaire en Dieu.

Mais il y a un second motif. Nous venons de parler de vocation au service de Dieu. Or de plus en plus au IV<sup>e</sup> siècle, ce service de Dieu apparaît non plus seulement comme la prédication, le service l'Église, la « diaconia » etc..., mais un service dans le monde, au travers de l'idée de Providence. Dieu veut que le monde de sa création subsiste. Il veut le maintenir. Il y a un certain ordre du monde voulu par Dieu. Dès lors tout ce que nous faisons pour maintenir la création elle-même (la faire durer : avoir des enfants, travailler) et pour en conserver l'ordre est un service de Dieu. Ainsi le service militaire peut au IV<sup>e</sup> siècle devenir vocation, car cela fait partie du maintien de l'ordre du monde voulu par Dieu. Et bien entendu le Travail. Tout ceci paraît clairement formulé au IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècle. Mais toute cette construction théologique va s'effacer pendant la période des troubles du V<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècle.

Puis au Moyen Age (X<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s.) apparaît une situation plus confuse. Pendant cette période, il y a en réalité deux courants contradictoires. Pour les uns, le travail est purement et simplement malédiction, signe de condamnation d'Adam. Il ne présente donc aucune valeur par lui-même et ne peut être l'objet d'une vocation. La vraie vocation s'exprime par exemple par l'acceptation de la pauvreté, et c'est à cela que correspond la tendance des moines mendiants. A l'extrême limite, on ira jusqu'à dire que ce monde est le lieu du mal, dominé par le Prince de ce monde, et que nous devons en accélérer la fin : ce sera là que le Catharisme rejoint une certaine orientation chrétienne. Il ne faut rien faire pour faire durer le monde ; chercher au contraire à faire venir le Royaume de Dieu, c'est travailler à la fin du monde (d'où les Cathares en tirent le refus de la procréa-

tion). Mais on trouve aussi, chez des théologiens, le maintien de l'idéologie du travail, de sa valeur sanctifiante, de son intégration dans l'unité de la vie, et par conséquent de l'idée que Dieu nous appelle à faire tel travail. Toutefois, on distingue bien entre des sortes différentes de travaux. Le travail agricole est sanctifiant peut être l'objet d'un appel de Dieu, il est service de Dieu dans la nature. Au contraire, le commerce et plus encore le trafic d'argent ne sont pas des travaux susceptibles d'incarner une vocation. Généralement tous les théologiens qui ont essayé de construire une dogmatique ont rencontré au Moyen Age ce problème du travail et l'ont résolu énergiquement dans le sens d'un choix à faire entre un travail agréable à Dieu et un travail maudit, et dans l'affirmation de l'unité de vie de l'homme, qui, entièrement soumis à la grâce est appelé par les œuvres à attester cette grâce. Et le travail n'en était pas exclu, il faisait donc l'objet d'une vocation de Dieu adressée à l'homme. Mais il s'agissait plutôt d'une vocation globale et non pas individualisée.

\*  
\*\*

La situation va se retourner au XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s., d'abord avec le grand mouvement de sécularisation qui commence au XIV<sup>e</sup> siècle, avec le développement des activités économiques (et surtout du commerce) qui tendent à valoriser le travail. Celui-ci à la fois devient plus essentiel que dans la période précédente, et se trouve « annobli ». L'idée d'une malédiction du travail s'efface peu à peu. Dès le XV<sup>e</sup> siècle, on commence à trouver l'argument si souvent développé au moment de la Réforme et au XVIII<sup>e</sup> siècle, de l'inutilité des moines (et spécialement des mendiants) parce qu'ils ne travaillent pas, ne produisent rien. Le travail commence à devenir (ce qu'il n'était pas au XIII<sup>e</sup> siècle) une Valeur et une Vertu.

C'est dans ce climat culturel, dans cette mutation psycho-économique à l'égard du travail que Luther va paraître. Il ne peut récuser tout ce qui s'est passé. La société dans laquelle il se trouve se met au travail comme jamais, la catégorie sociale à qui il s'adresse principalement fait du travail le but et le sens de la vie. Seulement, on conserve la vue que tout est rapporté à Dieu, que tout vient de Dieu... dès lors le travail lui aussi est rapporté à Dieu. Il est validé en tant que travail, mais cela ne

peut être que parce qu'il vient de Dieu, parce qu'il fait partie de l'ordre de Dieu pour l'homme. Ainsi, Luther affirmera avec force dans le célèbre texte sur le savetier, que celui-ci faisant des chaussures sert Dieu aussi bien, obéit à une vocation de Dieu tout autant que le prédicateur de la Parole. Et même apparaît parfois dans la Réforme l'idée que le travail est un service de Dieu au travers des hommes : le travailleur rend service aux autres hommes et, ce faisant, il obéit au commandement de Dieu. Il fallait d'ailleurs aussi considérer une autre interprétation de cette vocation : le travail pouvait être affreusement pénible, écrasant, mortifiant, mais telle était la volonté de Dieu. Il fallait assumer cette charge, cette condamnation, les accepter parce que cela venait de Dieu, et arrivait par là, assez vite à une conception qui se développera au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, celle du travail-rédempteur. Il est évident que cela faisait partie de la vocation de l'homme. Seulement il se produit un changement important. Luther avait beaucoup insisté sur le caractère individuel de la grâce, sur la singularité de chaque vocation. Ce qui était vrai dans le domaine spirituel pouvait-il être faux dans le domaine temporel si l'on servait Dieu dans l'un comme dans l'autre ? Dès lors, celui qui fait tel métier, le fait parce qu'il a été effectivement appelé par Dieu à exercer *cette* profession là et non pas une autre. Chacun entre de façon particulière dans le dessein de Dieu. Il n'y a donc plus une vocation générale au travail, mais un appel unique adressé à tel individu pour devenir maçon ou médecin... Ceci entraîne d'une part l'impossibilité de classer en bloc de métiers agréables à Dieu et d'autres maudits, (Dieu appelle celui-ci à tel travail...) d'autre part l'interrogation individuelle que chacun doit se poser : quel est le travail que Dieu veut que je fasse ? Et ceci provoquera la conscience inquiète du protestantisme, l'incertitude quant à l'obéissance à un appel qui n'est jamais si évident que l'on ne puisse avoir aucun doute. Mais de toute façon ceci provoquait une extraordinaire conscience professionnelle. Il était clair que celui qui agissait par vocation devait mettre tout son zèle, tout son amour, toute sa force dans ce service de Dieu. On sait aussi les conséquences économiques que cela pût avoir dans le développement du capitalisme et de la bourgeoisie. Bien entendu, ceci entraînait une considérable valorisation du travail et l'on assiste alors à un développement par influence réciproque : plus le travail est valorisé par l'idée de vocation, plus on augmente l'activité économi-

que. Mais aussi bien : plus l'activité économique se développe et plus il y a valorisation du travail.

Et ceci va prendre dans le domaine idéologique une certaine orientation : on sait l'utilisation faite par la bourgeoisie de cette volonté de Dieu envers ceux qui travaillent : elle se sert au XIX<sup>e</sup> siècle de ces idées religieuses pour maintenir les ouvriers dans la soumission et l'obéissance (à un ordre divin). A ce moment la vocation au travail redevient collective, et moyen de pression sociale, cependant que très souvent dans la bourgeoisie on conservait le sens de la vocation service personnel de Dieu dans une profession (souvent libérale). Ce qui impliquait la mise en œuvre de qualité exceptionnelles : on travaillait avec plus de passion, de goût, de soin parce que c'était pour Dieu et par ordre de Dieu.

## II

Or, il est bien évident que, avec l'évolution de notre société, il est impossible de soutenir que le travail soit vocation, en soi. Bien entendu, sur le plan philosophique on peut dire tout ce que l'on veut, mais il est devenu très clair que rien, à aucune époque, n'a pu justifier l'idéalisme du travail. Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, on peut assister à la dégradation du travail en trois étapes. En soulignant toutefois qu'il n'est nullement question de glorifier le travail artisanal ou paysan, comme étant plus facile, moins fatigant, etc... Mais il y avait peut-être dans cette catégorie de travail une plus grande possibilité de confusion avec un ordre de Dieu. D'une part l'artisanat était un travail plus individualisé, impliquant directement l'idée d'un service (assez personnel), et l'accomplissement d'une œuvre exprimant toute la personnalité de l'auteur : on pouvait voir l'œuvre réussie ou manquée. C'était un travail plus complet, en même temps que soumis à une cadence qui était celle de l'ouvrier même. D'un autre côté, le paysan travaille dans la nature, et invinciblement on conserve l'idée médiévale que la nature, milieu naturel de l'homme, est bonne, le travail qui y est fait est « plus proche de Dieu ». (Mais il n'est pas question de travail plus *agréable*.) Ces deux aspects favorisant la confusion Travail-Vocation, ont évidemment disparu et nous assistons à l'éclatement de l'Unité entre les deux termes.

Il y eut d'abord le capitalisme. Du fait du salariat, le travail devient une marchandise que l'on vend et achète ; l'homme est alors dépossédé à la fois de sa force de travail et du produit de son travail contre un salaire qui ne lui permet pas de faire autre chose que survivre. Ce salaire ne représente absolument pas la valeur vraie, supérieure, « transcendante » du travail. Au contraire, il rabaisse le travail à n'être *que* marchandise. Celui dont le travail est ainsi vendu ne peut plus avoir aucune initiative, aucune joie, le travail ne peut plus être l'expression de sa personne puisqu'il n'a pas d'autre but que de produire des objets qui entreront dans un circuit commercial. Il était dès lors déjà difficile de maintenir dans ce cas l'idée de vocation. Mais la situation va encore s'aggraver quand le machinisme prendra son ampleur.

On connaît le problème (par exemple Friedmann : « Le travail en miettes », et : « Où va le travail humain » ?). Le travail séparé de l'œuvre, est devenu pure et simple obligation sans aucune signification, éclaté par la division et la spécialisation. L'ouvrier est ignorant finalement de ce qu'il fait, quelle est l'utilité, la valeur de ce travail : ignorant aussi du matériau lui-même qu'il travaille, et ne connaissant plus que l'instrument grâce auquel il travaille. La parcellisation, la fragmentation du travail interdisent toute compréhension de l'activité à laquelle on se livre. La formation professionnelle spécialisée enferme l'ouvrier dans une sphère très étroite d'exécution. Il n'y a plus de sa part de réflexion possible sur le « comment » de son travail. Il y a éclatement entre l'action et la pensée. Et ceci conduit à ce que toute action du serviteur de la machine sera calculée par un tiers, celui qui est spécialisé dans la combinaison « Homme-Machine » — et aussi de la combinaison des machines entre elles pour en faire un ensemble. Dès lors le travail de l'homme est entièrement subordonné aux possibilités de la machine et aux nécessités de l'organisation des machines entre elles : c'est par exemple le problème des « cadences » et de la taylorisation — ce qui veut dire que le travail dont l'homme est totalement dépossédé, ne peut plus être qu'une activité qui lui est étrangère, imposée en quelque sorte de l'extérieur, ne correspondant plus à aucune réalité intérieure, ne fait littéralement plus partie de la vie de l'ouvrier, cependant qu'il absorbe une majeure partie du temps de vie de cet ouvrier. Dans ces conditions, il est bien évident qu'il ne peut plus être une vocation. Certes il est possi-

ble d'affirmer que Dieu peut bien transformer la pire situation, et qu'il peut restituer le sens de vocation au pire travail, mais c'est vraiment un refus commode de voir la situation réelle. Ce travail, tel quel, ne peut pas être globalement affirmé en tant que vocation. Disons au mieux que Dieu peut par grâce et miracle faire que même celui-là peut être vécu par l'homme comme don et appel de Dieu. Mais le rapport théologique entre vocation et travail est rompu.

Or, la technicisation générale de la société a encore aggravé cette rupture. La technique est devenue médiation dans toutes les actions et pour toutes les intentions. Il faut passer par la voie des techniques pour réaliser quoi que ce soit dans le monde. Et d'autre part la technique a son efficacité spécifique. C'est même ce qui la caractérise. Elle détruit donc tout recours à une efficacité ajoutée. Il n'est pas possible là où existe une véritable technique d'employer la formule d'Ambroise Paré : « Je le pansay, Dieu le guérit ». Je ne puis dire « J'ai appuyé sur l'accélérateur et Dieu a fait accélérer la voiture » — Or, cette régularité des effets, cette spécificité des moyens, cette médiation généralisée font qu'il n'y a aucune place pour le concept de vocation. Bien au contraire, on sait qu'il y a critique de ce concept : là où il faut un technicien rigoureux on ne peut admettre un homme qui arrive riche de sa vocation, de l'appui de Dieu. La vocation devient un moyen pour ne pas être un technicien compétent. Nous avons tous connu ces hommes se présentant à des postes de professeurs, d'éducateurs, de psychologues, parce qu'ils obéissent à une vocation de Dieu, et qu'ils sont parfaitement incompetents. Bien plus, nous considérons que, même pour un spécialiste, la vocation peut faire faire des bêtises dans l'emploi de la technique : une infirmière qui obéit à une vocation se laissera aller à des sentiments dans son travail qui ne sera plus dominé par un rigoureux critère d'efficacité.

Mais nous savons bien aussi ce que devient travail social ou pédagogique ou médical sans aucune « vocation ». Application d'une froide technique, indifférence radicale du praticien envers son patient, exactitude des gestes dans l'absence de rapports humains, transformation du patient en un cas, un numéro. Or, tout ceci résulte de la généralisation de la médiation technique. Quand un professeur ou un moniteur entend ce mot, il a le réflexe : « Tiens, on fait appel à ma vocation, donc on ne va pas

me payer normalement ». D'où, fréquemment, même des chrétiens sérieux ne veulent plus qu'il soit question de vocation, considérée comme un moyen de chantage.

A un second point de vue, la vocation est contestée chez les chrétiens du fait que les responsables d'Eglise (pasteurs etc...) se sentent très dévalués dans un monde technicien parce qu'ils ne sont pas eux-mêmes des spécialistes et surtout des techniciens. Obéir à une vocation et ensuite prêcher, diriger une communauté, faire de la « cure d'âme », cela paraît peu sérieux dans un monde d'ingénieurs et de producteurs. Alors ces pasteurs honteux veulent aussi devenir des techniciens, dès lors ils font de la psychanalyse, de la dynamique de groupe, de la psychologie sociale, de l'informatique etc... Et c'est en tant que psychanalyste qu'ils vont agir dans la communauté chrétienne et non plus parce qu'ils ont été appelés par Dieu à un service. Là encore il est tout à fait illusoire de croire que la technique s'ajoute à la vocation ou la sert : elle se substitue à elle, *en fait*.

Mais en combinant ces deux premières mises en question de la vocation par les chrétiens, on en arrive très vite à la troisième : c'est finalement le refus d'admettre qu'il puisse du tout y avoir un appel de Dieu pour exercer même un service dans l'Eglise. Autrement dit, on est tombé dans le défaut exactement inverse de celui qui marquait la conjugaison entre travail et vocation. Même pour être pasteur ou diacre il n'y a plus du tout de vocation. C'est un travail comme un autre. Certains pasteurs français poussent cela à l'extrême : « nous travaillons dans un organisme qui est l'Eglise, nous sommes des salariés ordinaires (donc un prolétariat) utilisés par un patron comme tous les patrons (l'Eglise). Nous exerçons des techniques (l'exégèse biblique, ou la prédication étant devenues de pures techniques). Il n'est pas question dans tout cela de la vocation, d'un choix qui viendrait de Dieu... ». Or, cette récusation de toute possibilité de vocation exprime non seulement les conséquences normales de la technicisation, non seulement la politisation de la pensée de ces pasteurs, mais surtout, le fait, très durement (quoiqu'inconsciemment) ressenti qu'il n'y a plus de possibilité dans notre société d'incarner concrètement la vocation. S'il y a appel de Dieu, il faut que nous trouvions une façon de l'exprimer, de l'incarner... Or cela est devenu pratiquement impossible. La vocation reste alors quelque chose de purement intérieur, de purement spi-

rituel. Mais dans une foi centrée sur l'Incarnation, ce n'est pas acceptable. Il y a un divorce total entre tout ce que nous demandons tout le temps la société, (et le travail, et le service militaire etc...) et la volonté de Dieu. Le service de Dieu ne peut pas s'inscrire dans un métier. Mais alors, où ? et devant cette impossibilité, on comprend la réaction. Il est plus facile de se débarrasser du concept de vocation, de l'idée qu'il puisse y avoir un appel que Dieu nous adresse. Tout se simplifie si nous conservons (même dans les fonctions d'Eglise) l'aspect purement technique et social, en rejetant tout le reste. Ainsi après avoir *unifié*, en absorbant le métier dans la vocation, on *unifie* à nouveau en excluant la vocation devenue impossible. Notre situation est par conséquent aujourd'hui de nous trouver déchirés entre un travail qui n'a plus aucune signification (et qui n'apporte aucune satisfaction à l'homme) et une vocation qui n'a plus aucune possibilité d'incarnation.

\*  
\* \*

Dans ces conditions, quelles sont les réponses possibles, si nous n'acceptons pas l'évacuation pure et simple de la vocation, si nous continuons à croire que Dieu nous appelle à remplir tel ou tel service. Une attitude encore fréquemment adoptée consiste à dire que au fond, il y a encore certains métiers qui peuvent être conçus et vécus comme une vocation de Dieu. Médecin pour guérir et conserver la vie, Avocat pour défendre les pauvres, les veuves et les orphelins, professeur pour aider à la formation de la personnalité, psychologue, assistante sociale... etc... Et ce serait vers ces métiers alors que les chrétiens pourraient s'orienter. Je crois que ce n'est en rien une réponse. D'abord parce que ces métiers « bourgeois » voudraient dire que les chrétiens doivent faire partie d'une « élite ». Ensuite parce que c'est tout à fait une illusion de croire que ce sont davantage des vocations ; ces métiers sont devenus aussi techniques que les autres, et les exigences professionnelles effacent rapidement le sens de la vocation. Enfin parce que ces métiers peuvent le plus souvent être considérés comme des fonctions de récupération de notre société technicienne. Donc, devenir avocat par « vocation », c'est l'expression de bons sentiments, d'une volonté généreuse, d'un idéalisme mais c'est en réalité être victime d'une illusion et vivre dans l'ignorance du réel. Il n'y a pas, de nos jours, de « métier-vocation ».

On peut alors s'orienter vers une autre réponse : il faut accepter que le travail soit dans notre société, condamné. Il y a la « part maudite » dans notre vie. Nous nous abandonnons à un métier sans valeur, sans signification, sans intérêt, uniquement destiné à nous fournir l'argent nécessaire pour subsister, et puis nous trouverons l'intérêt de notre vie ailleurs. C'est l'attitude de tous les sociologues et psycho-sociologues qui considèrent que l'homme va trouver sa véritable vie dans le loisir. Acceptons de ne pas vivre pendant notre travail, ce sera une sorte de léthargie, d'aveuglement, de sommeil inconscient (et surtout n'accédons pas à la conscience), nous allons nous éveiller dans le loisir, enfin devenir soi-même, enfin vivre. Et ce sera exactement la même chose en ce qui concerne la vocation. Celle-ci fera partie du loisir. Soit que l'on pratique quelque recherche de vie chrétienne dans son temps libre, soit que l'on divise, traditionnellement, « la semaine pour le monde, le dimanche pour Dieu ». Cette dichotomie facilite bien les choses. On peut être un homme d'affaires, efficace et impitoyable, pendant six (cinq !) jours, et le dimanche, la totalité de la vocation chrétienne se résout dans la participation au culte et à des fêtes d'Eglise ou d'œuvres. Il est évident que ce n'est absolument pas satisfaisant, il n'est pas nécessaire d'insister : on a assez souvent fait le procès de ces « chrétiens du dimanche ». Mais, n'oublions pas que l'on ne peut arriver à faire pénétrer « du christianisme » dans le travail moderne. Car il n'est pas question non plus d'adopter l'attitude qui fut souvent celle de l'Eglise catholique : bénir, « de l'extérieur » — c'est-à-dire christianiser en ajoutant à une activité professionnelle, une petite prière ou une bénédiction. On ne transforme pas son travail parce que, avant ou après, on a prié Dieu quelques secondes. Cela peut être une hypocrisie complémentaire. Il s'agirait que l'obéissance à la vocation adressée par Dieu à vivre en tant que chrétien se voie clairement, se manifeste dans l'exercice même du métier, qu'il y ait donc une incarnation et non pas l'addition de quelques paroles pieuses. Or, nous avons constaté notre impuissance. Que peut-on dire dès lors ?

### III

La première constatation qu'il faut faire, c'est que, de toute façon, le Travail est de l'ordre de nécessité. A aucun moment,

sous aucun aspect on ne peut d'un point de vue biblique dire que le Travail est la liberté. Il est vraiment le contraire. L'expérience humaine rencontre exactement la Révélation et celle-ci ne nous berce jamais d'illusions. Nous devons, dès lors l'accepter ainsi. Et surtout nous ne devons pas prétendre qu'il est autre que cela : autrement, comme dit Pascal, « qui veut faire l'ange fait la bête ». Nous avons donc à l'accepter peut-être aussi comme vocation, mais non point vocation à vivre en tant que chrétien, en tant que racheté, en tant que libre, au contraire : vocation à nous reconnaître devant Dieu *créature* (finie, limitée, soumise à la nécessité) et *créature pécheresse* (supportant les conséquences de notre rupture avec le Père). Le travail doit être reçu dans la foi comme la marque de cette double qualification. Alors, il est « normal », qu'il soit aliénant, écrasant, insignifiant — et nous devons en accepter la stupidité infirme, comme étant la marque de l'absurde même de notre vie. Ainsi ce travail n'aurait aucune valeur finale, aucun sens transcendant. Il est effectivement, devant Dieu, ce qui permet de survivre et nous situe en tant qu'être. Ce réalisme coïncide donc avec notre constat et implique la destruction de l'idéalisme concernant le travail. Mais cette reconnaissance que nous sommes dans l'ordre de la nécessité n'implique nullement le mépris du travail, le refus et la critique : tel est bien en effet l'ordre auquel nous appartenons, sans plus. La seule chose ici qui nous soit interdite, c'est précisément de confondre l'ordre de la nécessité avec la grâce, c'est-à-dire la vocation. Mais en outre, ce travail est aussi devant Dieu complètement relatif. Ce que signifie aussi le « A chaque jour suffit sa peine... ». Il est ainsi limité dans le quotidien, et même le banal, le « sans espérance ». Il n'est ni une valeur ni une création. Quand nous recevons de notre travail une satisfaction, celle du médecin qui guérit ou celle de l'artiste qui crée une œuvre, il ne faut donc pas nous dire : telle est la *vraie* mesure du travail, à laquelle nous devons mesurer toutes les autres tâches, celle du pauvre ouvrier à la chaîne ou celle du malheureux laboureur... Non : c'est ce dernier travail qui est le vrai. Et lorsqu'un travail humain produit une joie, produit une œuvre qui semble sortir du quotidien, alors il faut prendre conscience de ce que c'est un événement exceptionnel, une grâce, un don de Dieu pour lequel nous avons à remercier. Si l'on considère le travail ainsi, alors on allie le réalisme avec le discernement

biblique et l'on coupe les ailes à l'idéalisme d'un avenir merveilleux où chacun fera un travail riche et plein de signification.

Mais d'un autre côté, ce travail relatif n'est pas sans valeur et sans intérêt. Car il donne aussi la possibilité de continuer la vie, de maintenir le monde et par conséquent il ouvre effectivement une possibilité d'histoire. Ici l'interprétation de Marx est pleinement valable : c'est bien le travail qui permet l'histoire. Et c'est la volonté de Dieu. Dès lors à ce niveau, seulement, il y a bien vocation : Dieu nous appelle à un travail (quel qu'il soit !) pour faire durer ce monde qu'il n'a pas encore décidé d'arrêter et de juger. C'est une tâche entièrement relative. Mais il faut le faire. Je redirai une fois de plus que ce n'est pas parce qu'une affaire est relative qu'il nous faut la dédaigner. Les chrétiens ont beaucoup trop soif d'absolu, le relatif ne les intéresse pas. Or, il devrait en être autrement. C'est le relatif qui nous concerne, l'absolu est l'affaire du Seigneur. Et c'est dans le relatif que nous avons à nous engager, précisément en tant que chrétien, c'est le relatif que nous devons considérer comme notre véritable lieu, et dès lors prendre totalement au sérieux. « Si vous avez été fidèles dans les petites choses... ». Mais ceci exclut l'importance décisive du choix d'une profession, et l'idée de vocation, au sens où nous l'avons déterminé plus haut.

\*  
\* \*

Si ce n'est pas alors dans le travail que nous pouvons unifier notre vie ni même incarner notre vocation chrétienne, si par la société technicienne nous sommes ramenés à la dure condition du travail relatif, sans valeur et sans signification dernières, alors, il est évident qu'il nous faut découvrir une autre forme d'activité qui exprime notre vocation chrétienne, c'est-à-dire une incarnation de la foi. Et comme nous sommes engagés dans le monde, ce ne peut être une affaire purement intérieure, ni une œuvre au sens où ce mot est pris, « œuvre de charité » par exemple. Cette vocation doit s'exprimer dans une *action*, dans une action ayant un « impact » social et collectif susceptible de modifier d'une façon ou d'une autre la forme du monde où nous sommes, et une action qui ne peut être que gratuite tout en conservant le caractère que nous attribuons au travail, le sérieux, la compétence, la continuité, l'intervention. Il me semble que c'est alors ainsi que l'activité peut exprimer la vocation. Mais comme cette

vocation est gratuite, expression de la grâce, cette activité doit aussi en réponse être gratuite. Elle doit servir à permettre aux hommes qui nous entourent de vivre, à la société de durer, elle doit donc apporter un équivalent au travail, mais aussi elle doit apporter un « plus », et par conséquent peut-être un sens. Mais cela implique évidemment que chacun cherche et invente une activité de cet ordre, et ne se borne pas à reproduire ce qui se fait déjà par ailleurs. C'est toujours le grand problème avec toutes les « œuvres » chrétiennes. Si nous avons reçu une vocation à vivre dans ce monde en tant que témoins cela comporte d'abord l'invention de cette incarnation qui ne peut jamais se répéter.

\*  
\* \*

Mais ne retrouvons-nous pas dans cette situation, la difficulté rencontrée plus haut : la division de la vie en deux parts séparées, l'une vouée à un travail sans valeur, l'autre valorisée par la vocation ? N'est-ce pas une solution de désespoir ? Assurément cela contredit l'idée d'une vie chrétienne unifiée, intégrant la totalité des actions et des sentiments. Mais nous avons vu que ce n'est pas forcément la conception chrétienne authentique de la vie. Si nous avons compris quelle est la place véritable du travail, selon l'Écriture, alors nous n'avons pas à nous désoler de ce que notre vocation chrétienne ne s'inscrive pas dans ce travail. Mais ce n'est pas non plus alors la « part maudite », la part sans intérêt de la vie, qu'il faut subir en espérant le moment des vacances : en réalité il faut assumer, accepter positivement, prendre sur soi cette marque de notre rupture avec Dieu, vivre pleinement cet ordre de la nécessité *pour que* la liberté qui nous est parfois accordée par Dieu, la vocation qu'il nous est possible de prendre en charge représentent leur véritable valeur. C'est seulement en fonction du travail non vocation mais contrainte, que la vocation incarnée dans une œuvre gratuite prend son sens. Il serait désastreux de considérer que c'est quand je m'occupe que je suis obéissant à Dieu, le reste du temps, étant anonyme, sans intérêt, sans signification. Je dois être assuré que c'est aussi en travaillant d'un travail sans signification que je suis dans le plan de Dieu pour moi. La vie chrétienne se présente alors comme un mouvement dialectique (non pas un *raisonnement* mais un *mouvement du vécu*). Ce qui est consacré au travail insignifiant et contraint représente la négativité : c'est effectivement la négati-

tivité de la vocation. L'image inverse de la vocation, l'expression de l'impossibilité à la vivre, à l'assumer, à l'incarner. Mais il faut qu'il y ait cette image inverse pour que d'une part nous sachions ce qui est pleinement la vocation pour que d'autre part nous soyions poussés à l'exprimer. Il y a la vocation, et le travail technicien dans la société moderne nous donne la certitude que telle n'est pas notre vocation chrétienne, mais non pour nous arrêter, « l'âme découragée », mais au contraire pour chercher à partir de cette négation ce qui serait possible comme une incarnation et accomplissement. Et réciproquement, lorsque nous avons découvert quelle forme pourrait bien prendre cette vocation, lorsque nous avons inventé le « comment » d'un témoignage concret, alors à partir de là, le travail que nous sommes obligés de faire pour gagner notre vie doit pouvoir se trouver enrichi, valorisé, et même dans une certaine mesure signifié. Ainsi ce ne sont pas deux parts séparées de la vie, mais deux faces du mouvement dialectique. Car il ne s'agit pas, évidemment d'une situation stable et acquise, mais d'une relation toujours remise en question et d'une progression par l'influence de l'un sur l'autre, la part négative ayant toujours une fonction *créatrice* parce que de mise en question, de remise en question incessante qui exige que je trouve toujours une forme plus satisfaisante d'incarnation de ma vocation. Mais ceci suppose par conséquent qu'il doit y avoir une certaine relation entre les deux. C'est-à-dire que le choix, l'invention, la découverte de la forme de la vocation doit avoir quelque chose à faire avec le travail accompli dans la nécessité. Il est évident que si je suis médecin par nécessité et que je considère de ma vocation de faire du bateau... il n'y a aucune relation. Et le second terme ne peut rendre mon travail signifiant : il entre dans l'ordre du loisir et non de la vocation (c'est-à-dire dans l'ordre de la fausse liberté, sociologique, et non de la vraie qui est grâce et gratuité). Au contraire, le choix d'une œuvre bénévole, exprimant la vocation, doit être tel que ce que chacun apprend dans ce travail lui fasse découvrir tout un aspect de son travail qu'il ne peut pas voir quand il se situe comme simple professionnel. Il s'engage alors dans une relation nouvelle. Assurément le travail reste toujours contraint et nécessité, avec le poids de l'institution, les règlements absurdes, les autorités tatillonnes ou injustes, mais il se trouve décentré de la fonction professionnelle par la relation humaine globale : cela non par humanitarisme ou libéralisme, mais par

découverte effective des problèmes humains globaux. Et réciproquement la négativité de la fonction professionnelle apprend ce qu'il ne faut pas être dans un simple loisir.

Chacun a donc à choisir la forme d'incarnation de sa vocation en rapport avec son insertion dans l'ordre de la nécessité. Mais ceci implique un retournement de notre part quant à la façon dont nous pouvons concevoir notre vie et notre relation à la société.

Pour résumer, je dirai qu'il ne s'agit plus, comme on l'a cru longtemps, d'entrer dans un ordre (de vie, au monde) voulu par Dieu tel qu'il est, et auquel on adhère par vocation, mais bien d'entrer dans un désordre (quoi qu'apparemment ordonné) établi par l'homme et que, dès lors, nous bouleversons et mettons en question sitôt que nous cherchons à exprimer notre vocation.

Y. VEOULAY.

## L'IDEOLOGIE DU TRAVAIL

P. MENDES.

Il faut, avant toute recherche ou réflexion sur le travail dans notre société prendre conscience de ce que tout y est dominé par l'idéologie du travail. Dans la presque totalité des sociétés traditionnelles, le travail n'est considéré ni comme un bien ni comme l'activité principale. La valeur éminente du travail apparaît dans le monde occidental, au XVII<sup>e</sup> s., en Angleterre, en Hollande puis en France et elle se développe dans ces trois pays au fur et à mesure de la croissance économique. Comment s'explique, d'abord la mutation mentale et morale qui consiste à passer du travail peine ou châtement ou nécessité inévitable au travail valeur et bien ? Il faut constater que cette réinterprétation qui aboutit à l'idéologie du travail se produit lors de la rencontre de quatre faits qui modifient la société occidentale. Tout d'abord le travail devient de plus en plus pénible, avec le développement industriel, et apparemment plus inhumain. Les conditions du travail empirent considérablement en passant de l'artisanat, et même de la manufacture (qui était déjà dure mais non pas inhumaine) à l'usine. Celle-ci produit un type de travail nouveau, impitoyable. Et comme, avec la nécessité de l'accumulation du capital, le salaire est inférieur à la valeur produite, le travail devient plus envahissant : il recouvre toute la vie de l'homme. L'ouvrier est en même temps obligé de faire travailler sa femme et ses enfants pour arriver à survivre. Le travail est donc à la fois plus inhumain qu'il ne l'était pour les esclaves et plus totalitaire, ne laissant place dans la vie pour rien d'autre, aucun jeu, aucune indépendance, aucune vie de famille. Il apparaît pour les ouvriers comme une sorte de fatalité, de destin. Il était alors indispensable de compenser cette situation inhumaine par une sorte d'idéologie (qui apparaît d'ailleurs ici comme correspondant exactement à la vue de l'idéologie chez Marx), qui faisait du travail une vertu, un bien, un rachat, une élévation. Si

le travail avait encore été interprété comme une malédiction, ceci aurait été radicalement intolérable pour l'ouvrier.

Or, cette diffusion du « Travail-Bien » est d'autant plus nécessaire que la société de cette époque abandonne ses valeurs traditionnelles, et c'est le second facteur. D'une part les classes dirigeantes cessent de croire profondément au christianisme, d'autre part les ouvriers qui sont des paysans déracinés, perdus dans la ville n'ont plus aucun rapport avec leurs anciennes croyances, l'échelle des valeurs traditionnelles. De ce fait il faut rapidement créer une idéologie de substitution, un réseau de valeurs dans lequel s'insérer. Pour les bourgeois, la valeur va devenir ce qui est l'origine de leur force, de leur ascension. Le Travail (et secondairement l'Argent). Pour les ouvriers, nous venons de voir qu'il faut aussi leur fournir ce qui est l'explication, ou la valorisation, ou la justification de leur situation, et en même temps une échelle de valeurs susceptible de se substituer à l'ancienne. Ainsi, l'idéologie du travail se produit et grandit dans le vide des autres croyances et valeurs.

Mais il y a un troisième facteur : est reçu comme valeur ce qui est devenu la nécessité de croissance du système économique, devenu primordial. L'économie n'a pris la place fondamentale dans la pensée qu'au XVII<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> s. L'activité économique est créatrice de la valeur (économique). Elle devient dans la pensée des élites, et pas seulement de la bourgeoisie, le centre du développement, de la civilisation. Comment dès lors ne pas lui attribuer une place essentielle dans la vie morale. Or, ce qui est le facteur déterminant de cette activité économique, la plus belle de l'homme, c'est le travail. Tout repose sur un travail acharné. Ce n'est pas encore clairement formulé au XVIII<sup>e</sup> s., mais nombreux sont ceux qui comprennent déjà que le travail produit la valeur économique. Et l'on passe très tôt de cette valeur à l'autre (morale ou spirituelle). Il fallait bien que cette activité si essentielle matériellement soit aussi justifiée moralement et psychologiquement. Créateur de valeur économique, on emploie le même mot pour dire qu'il est fondateur de la valeur morale et sociale.

Enfin un dernier facteur vient assurer cette prédominance. L'idéologie du travail apparaît lorsqu'il y a séparation plus grande, décisive entre celui qui commande et celui qui obéit à l'intérieur d'un même processus de production, entre celui qui

exploite et celui qui est exploité, correspondant à des catégories radicalement différentes de travail. Dans le système traditionnel, il y a celui qui ne travaille pas et celui qui travaille. Il y a une différence entre le travailleur intellectuel et le travailleur manuel. Mais il n'y avait pas opposition radicale entre les tâches d'organisation ou même de commandement et celles d'exécution : une initiative plus grande était laissée au manuel. Au XVIII<sup>e</sup> s., celui qui organise le travail et qui exploite est lui-même un travailleur (et non pas un non travailleur, comme le seigneur) et tous sont pris dans le circuit du travail, mais avec l'opposition totale entre l'exécutant exploité et le dirigeant exploiteur. Il y a des catégories totalement différentes du travail dans le domaine économique. Ce sont là, je crois, les quatre facteurs qui conduisent à l'élaboration (spontanée, non pas machiavélique) de l'idéologie du travail, qui joue le rôle de toutes les idéologies : d'une part voiler la situation réelle en la transposant dans un domaine idéal, en attirant toute l'attention sur l'idéal, l'ennobli, le vertueux, d'autre part, justifier cette même situation en la colorant des couleurs du bien et du sens. Cette idéologie du travail a pénétré partout, elle domine encore en grande partie nos mentalités.

\*  
\*\*

Quelles sont alors les principales composantes de cette idéologie : tout d'abord, l'idée centrale, qui devient une évidence, c'est que l'homme est fait pour le travail. Il n'a pas d'autre possibilité pour vivre. La vie ne peut être remplie que par le travail. Je me rappelle telle pierre tombale avec pour seule inscription, sous le nom du défunt : « le travail fut sa vie ». Il n'y avait rien d'autre à dire sur toute une vie d'homme. Et en même temps dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> s., apparaissait l'idée que l'homme s'était différencié des animaux, était devenu vraiment homme parce que dès l'origine il avait travaillé. Le travail avait fait l'homme. La distance entre le primate et l'homme était établie par le travail. Et, bien significatif, alors qu'au XVIII<sup>e</sup> s. on appelait en général l'homme préhistorique « homo sapiens », au début du XIX<sup>e</sup> s. ce qui va primer ce sera « homo faber » : l'homme fabricant d'outils de travail (je sais bien entendu que cela était lié à des découvertes effectives d'outils préhistoriques, mais ce changement d'accentuation reste éclairant). De même que le travail est à l'origine de l'homme, de même c'est lui qui

peut donner un sens à la vie. Celle-ci n'a pas de sens en elle-même : l'homme lui en apporte un par ses œuvres et l'accomplissement de sa personne dans le travail, qui, lui-même n'a pas besoin d'être justifié, légitimé : le travail a son sens en lui-même, il comporte sa récompense, à la fois par la satisfaction morale du « devoir accompli », mais en outre par les bénéfiques matériels que chacun retire de son travail. Il porte en lui sa récompense, et en plus une récompense complémentaire (argent, réputation, justification). *Labor improbus omnia vincit*. Cette devise devient la majeure du XIX<sup>e</sup> s. Car le travail est le père de toutes les vertus, comme l'oisiveté est la mère de tous les vices. Les textes de Voltaire, l'un des créateurs de l'idéologie du travail, sont tout à fait éclairants à ce sujet : « Le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin » ou encore « Forcez les hommes au travail, vous les rendrez honnêtes gens ». Et ce n'est pas pour rien que ce soit Voltaire justement qui mette au premier plan la vertu du travail. Car celui-ci devient vertu justificatrice. On peut commettre beaucoup de fautes de tous ordres, mais si on est un ferme travailleur on est pardonné. Un pas de plus, et nous arrivons à l'affirmation, qui n'est pas moderne, que « Le travail c'est la liberté ». Cette formule rend aujourd'hui un son tragique parce que nous nous rappelons la formule à l'entrée des Camps hitlériens « Arbeit macht frei ». Mais au XIX<sup>e</sup> s. on expliquait gravement qu'en effet seul le travailleur est libre, par opposition au nomade qui dépend des circonstances, et au mendiant qui dépend de la bonne volonté des autres. Le travailleur, lui, chacun le sait, ne dépend de personne. Que de son travail ! Ainsi l'esclavage du travail est mué en garantie de Liberté.

Et de cette morale nous trouvons deux applications plus modernes : l'Occidental a vu dans sa capacité à travailler la justification en même temps que l'explication de sa supériorité à l'égard de tous les peuples du monde. Les Africains étaient des paresseux. C'était un devoir moral que de leur apprendre à travailler, et c'était une légitimation de la conquête. On ne pouvait pas entrer dans la perspective que l'on s'arrête de travailler quand on a assez pour manger deux ou trois jours. Les conflits entre employeurs occidentaux et ouvriers arabes ou africains entre 1900 et 1940 ont été innombrables sur ce thème là. Mais, très remarquablement, cette valorisation de l'homme par le tra-

vail a été adoptée par des mouvements féministes. L'homme a maintenu la femme en infériorité, parce que seul il effectuait le travail socialement reconnu. La femme n'est valorisée aujourd'hui que si elle « travaille » : compte tenu que le fait de tenir le ménage, élever les enfants n'est pas du travail, car ce n'est pas du travail productif et rapportant de l'argent. G. Halimi dit par exemple « La grande injustice c'est que la femme a été écartée de la vie professionnelle par l'homme ». C'est cette exclusion qui empêche la femme d'accéder à l'humanité complète. Ou encore qui fait qu'on la considère comme le dernier peuple colonisé. Autrement dit, le travail, qui, dans la société industrielle est effectivement à la source de la valeur, qui devient l'origine de toute *réalité*, se trouve transformé, par l'idéologie en une *sur-réalité*, investie d'un sens dernier à partir duquel toute la vie prend son sens. Le travail est ainsi identifié à toute la morale et prend la place de toutes les autres valeurs. Il est porteur de l'avenir. Celui-ci, qu'il s'agisse de l'avenir individuel ou de celui de la collectivité, repose sur l'effectivité, la généralité du travail. Et à l'école on apprend d'abord et avant tout à l'enfant la valeur sacrée du travail. C'est la base (avec la Patrie) de l'enseignement primaire de 1860 à 1940 environ. Cette idéologie va pénétrer totalement des générations.

Et ceci conduit à deux conséquences bien visibles, parmi d'autres. Tout d'abord nous sommes une société qui a mis progressivement tout le monde au travail. Le rentier, comme auparavant le Noble ou le Moine tous deux des oisifs, devient un personnage ignoble vers la fin du XIX<sup>e</sup> s. Seul le travailleur est digne du nom d'homme. Et à l'école on met l'enfant au travail, comme jamais dans aucune civilisation on n'a fait travailler les enfants (je ne parle pas de l'atroce travail industriel ou minier des enfants au XIX<sup>e</sup> s., qui était accidentel et lié non pas à la valeur du travail mais au système capitaliste). Et l'autre conséquence actuellement sensible : on ne voit pas ce que serait la vie d'un homme qui ne travaillerait pas. Le chômeur, même s'il recevait une indemnité suffisante, reste désaxé et comme déshonoré par l'absence d'activité sociale rétribuée. Le loisir trop prolongé est troublant, assorti de mauvaise conscience. Et il faut encore penser aux nombreux « drames de la retraite ». Le retraité se sent frustré du principal. Sa vie n'a plus de productivité, de légitimation : il ne sert plus à rien. C'est un sentiment très répandu

qui provient uniquement du fait que l'idéologie a convaincu l'homme que la seule utilisation normale de la vie était le travail.

\*  
\*\*

Cette idéologie du travail présente un intérêt tout particulier dans la mesure où c'est un exemple parfait de l'idée (qu'il ne faut pas généraliser) que l'idéologie dominante est l'idéologie de la classe dominante. Ou encore que celle-ci impose sa propre idéologie à la classe dominée. En effet cette idéologie du travail est, avec l'expansion de l'industrie, une création intégrale de la classe bourgeoise. Celle-ci remplace toute morale par la morale du travail. Mais ce n'est pas pour tromper les ouvriers, ce n'est pas pour les amener à travailler plus. Car la bourgeoisie elle-même y croit. C'est elle qui, pour elle-même, place le travail au-dessus de tout. Et les premières générations bourgeoises (les capitaines d'industrie par exemple) sont faites d'hommes acharnés au travail, œuvrant plus que tous. On élabore cette morale non pour contraindre les autres, mais en tant que justification de ce que l'on fait soi-même. La bourgeoisie ne croyait plus aux valeurs religieuses et peu aux morales traditionnelles : elle remplace le tout par cette idéologie qui légitime à la fois ce qu'elle fait, la façon dont elle vit, et aussi le système lui-même qu'elle organise et met en place. Mais bien entendu, nous avons déjà dit que comme toute idéologie, celle-là sert aussi à voiler, cacher la condition du prolétariat (s'il travaille, ce n'est pas par contrainte mais par vertu). Or, ce qui est passionnant c'est de constater que cette idéologie produite par la bourgeoisie devient l'idéologie profondément crue et essentielle de la classe ouvrière et de ses penseurs. Comme la plupart des socialistes, Marx se fait piéger par cette idéologie. Lui qui a été si lucide pour critiquer la pensée bourgeoise, il entre en plein dans l'idéologie du travail. Les textes abondent : « L'Histoire n'est que la création de l'homme par le travail humain. Le travail a créé l'homme lui-même » (Engels).

Et voici de beaux textes de Marx lui-même :

« Dans ton usage de mon produit, je jouirai directement de la conscience d'avoir satisfait un besoin humain et objectivé l'essence de l'homme, d'avoir été pour toi le moyen terme entre toi et le genre humain, d'être donc connu et ressenti par toi comme

un complément de ton propre être et une partie nécessaire de toi-même. Donc de *me* savoir confirmé aussi bien dans ta pensée que dans ton amour, d'avoir créé dans la manifestation individuelle de *ma* vie, la manifestation de *ta* vie, d'avoir donc confirmé et réalisé directement dans mon travail... l'essence humaine, mon essence sociale. »

K. Marx - Mans 1844.

« C'est en façonnant par son travail le monde des objets que l'homme se révèle réellement comme un être générique. Sa production, c'est sa vie générique créatrice. Par elle, la nature apparaît comme son œuvre et sa réalité. C'est pourquoi l'objet du travail est l'objectivation de la vie générique de l'homme car il ne s'y dédouble pas édéalement dans la conscience, mais réellement, comme créateur. Il se contemple ainsi lui-même dans un monde qu'il a lui-même créé par son travail. »

K. Marx - Mans 1844.

Et l'une des attaques impitoyables de Marx contre le capitalisme portera justement sur ce point : le capitalisme a dégradé le travail humain, il en fait un avilissement, une aliénation. Le travail dans ce monde n'est *plus* le travail. (Il oubliait que c'était *ce* monde qui avait fabriqué cette *image noble* du travail !). Le capitalisme doit être condamné entre autres afin que le travail puisse retrouver sa noblesse et sa valeur. Marx attaquait d'ailleurs en même temps sur ce point les anarchistes, seuls à douter de l'idéologie du travail. Enfin : « Par essence le travail est la manifestation de la personnalité de l'homme. L'objet produit exprime l'individualité de l'homme, son prolongement objectif et tangible. C'est le moyen de subsistance direct, et la confirmation de son existence individuelle ». Ainsi Marx interprète tout grâce au travail, et sa célèbre démonstration que seul le travail est créateur de valeur repose sur cette idéologie bourgeoise (d'ailleurs c'étaient bien des économistes bourgeois qui, avant Marx, avaient fait du travail l'origine de la valeur...). Mais ce ne sont pas seulement les  *penseurs*  socialistes qui vont entrer dans cette optique, les ouvriers eux-mêmes, et les syndicats aussi. Pendant toute la fin du XIX<sup>e</sup> s., on assiste à la progression du mot « Travailleurs ». Seuls les travailleurs sont justifiés et ont droit à être honorés, opposés aux Oisifs et aux Rentiers qui sont vils par nature. Et encore par Travailleur on n'entend que le travailleur manuel. Aux environs de 1900, il y aura de rudes

débats dans les syndicats pour savoir si on peut accorder à des fonctionnaires, des intellectuels, des employés, le noble titre de travailleur. De même dans les syndicats on ne cesse de répéter entre 1880-1914 que le travail ennoblit l'homme, qu'un bon syndicaliste doit être un meilleur ouvrier que les autres ; on propage l'idéal du travail bien fait<sup>1</sup> etc... Et finalement toujours dans les syndicats, on demande avant tout la justice dans la répartition des produits du travail, ou encore l'attribution du pouvoir aux travailleurs. Ainsi on peut dire que de façon très générale, syndicats et socialistes ont contribué à répandre cette idéologie du travail et à la fortifier, ce qui se comprend d'ailleurs très bien !

\*  
\* \*

Mais en présence de cette diffusion triomphale de l'idéologie du travail, voilà que les chrétiens ont été fort embarrassés. Il s'agissait bien en effet de changer certains aspects de la prise de position traditionnelle sur le travail. Et la bourgeoisie attendait bien sûr de l'Eglise une légitimation, une confirmation. Le point de vue chrétien change alors. On peut en noter divers aspects. D'abord l'interprétation du quatrième commandement. Alors que l'accent était mis sur le Sabbat, sur la levée de la condamnation au travail, sur la consécration du septième jour à Dieu, sur le moment de liberté qui est assuré à l'homme, à l'animal, à la terre par cette mise à l'écart de ce Sabbat, voici que l'accent va changer. Et l'on insiste sur le « Tu travailleras... » Soit, il y a la suite, il y a un jour de repos, mais le « Tu travailleras » du début cesse d'être le simple constat d'un fait, d'une situation et devient un ordre, un impératif, un commandement de Dieu. Le vrai morceau important de ce texte devient l'obligation voulue par Dieu de travailler six jours (pas question de semaine anglaise !). Puis le travail devient un moyen de salut. Tout change là encore par rapport à la pensée habituelle du Moyen Age. Le travail est une valeur positive, il entre dans les vertus chrétiennes. Et l'homme qui consacre sa vie au travail est une sorte de saint. On dira d'ailleurs souvent que le travail est un moyen de sanctification, comme aussi de mortification. Quand on travaille

---

<sup>1</sup> Il faut peut-être citer les affrontements dans le syndicalisme français au sujet du sabotage. Celui-ci était rejeté par la majorité des leaders comme indigne du travail bien fait, de l'honneur des travailleurs, et inacceptable du point de vue de la morale du travail.

beaucoup, on ne pense pas à toutes sortes de bêtises... L'Eglise se met résolument à l'école de Voltaire. Et certes, on commence à utiliser comme preuve de l'excellence du travail, le fait que Jésus était un travailleur. Qui plus est un travailleur manuel. Bien entendu les Evangiles n'en disent rien du tout. La seule allusion étant « le fils du charpentier ». Mais n'était-ce pas évident que, fils de son père, il en exerçait le métier, il était lui-même charpentier. Que de discours sur cette simple déduction que rien ne vient garantir. Enfin, cela allait de soi, dans le contexte de cette idéologie, Jésus ne pouvait pas avoir été un vagabond, un mendiant, un méditatif. Il fallait qu'il ait travaillé dans l'atelier paternel. Et que de discours sur l'origine prolétarienne, (mais cela viendra après... !). Le travail devient donc par ces biais multiples l'expression (vite privilégiée) de la vie chrétienne, et, reprenant la formule de Luther, on y accolera le terme de vocation. C'est Dieu lui-même qui appelle X. à être médecin et Y. à être docker. En même temps que Dieu attribuait un sens à ce travail quel qu'il soit. Tout cela est la fabrication théologique de la même époque que la fabrication idéologique. Et l'on comprend à quel point cela pouvait être utile pour le patronat. Ce fut l'une des grandes trahisons de l'Eglise de fournir au monde des exploités l'instrument théologique à la fois de leur justification et de l'assurance de leur domination. Car, à partir de là, il était tellement facile de dire sans cesse à l'ouvrier exploité que telle était la volonté de Dieu. Que son travail répondait à une vocation, et que chercher à en changer ou à se révolter allait à l'encontre du dessein de Dieu. Ici, Marx avait de toute évidence raison lorsqu'il appelait la religion « L'opium du peuple ». Au XIX<sup>e</sup> s., les capitalistes se sont servi de cette théologie du travail pour enfermer davantage l'ouvrier dans le destin de son travail, déclaré volonté de Dieu, vécu comme fatalité.

Mais il faut ajouter un dernier mot sur la trahison théologique de cette époque : constamment, en face du travail, la Bible nous met en garde, *avant tout*, contre l'idolâtrie de l'œuvre de nos mains. Le premier danger du travail, c'est que nous soyons si enthousiastes, si séduits par notre propre œuvre que nous nous prosternions devant elle, et lui attribuions des qualités divines. Et quand la Bible nous parle ainsi, elle ne vise pas seulement les statues des dieux, les objets fabriqués pour le culte etc... Sa

portée est beaucoup plus générale : il s'agit dans l'ensemble de l'« œuvre de nos mains » tout produit de notre travail peut devenir source d'idolâtrie, création de fausse religion. Là est le premier avertissement. Or, quand donc l'Eglise va-t-elle professer une théologie positive du travail ? exactement au moment où celui-ci devenant écrasant, dévorateur, aliénant, produit en même temps les œuvres les plus grandioses de l'humanité. Ce n'est plus devant un monument unique, exceptionnel que l'homme va adorer l'œuvre de ses mains, mais devant le génie constructeur, le moteur et les trains, la mobilisation de l'énergie et la production en masse, les paquebots et finalement l'avion, pour en rester au XIX<sup>e</sup> s. A ce moment l'homme occidental devient totalement idolâtre (et pas seulement du « dollar » !). Et cela l'Eglise ne l'a strictement pas vu. Au contraire elle a confirmé l'idéologie du travail qui trouve son achèvement dans cette idolâtrie. Tout ce que, en face de l'impératif premier du travail, cette Eglise trouvait à dire, c'était de bons conseils de morale aux patrons pour les engager à bien traiter leurs ouvriers, et pour créer des œuvres de charité, destinées à pallier l'extrême misère, la maladie. Tout en gardant d'ailleurs une certaine défiance à l'égard du pauvre. Car se répandait dans les milieux chrétiens à cette époque aussi la conviction que si l'on était pauvre, c'est parce que l'on n'avait pas obéi à la loi divine du travail. Donc, on était coupable. Et l'on connaît bien les distinctions entre les pauvres honorables méritant et les pauvres fainéants paresseux qui ne méritaient pas que l'on s'occupât d'eux. L'Eglise par toutes ses portes avait été envahie par l'idéologie du travail.

Cette idéologie du travail en tant que phénomène idéologique existe encore malgré bien des contestations depuis vingt ans, et on essaie parfois de la faire revivre, de la légitimer : par exemple, Herzberg : *Le Travail et la Nature de l'homme* — (traduction française 1972).

P. MENDES.

Nous assistons depuis 1945 à une transformation essentielle des modes de la production, et à ce que l'on appelle, le passage de la société industrielle à la société technicienne. Pour beaucoup il ne s'agit là que d'un prolongement, d'un développement des tendances du XIX<sup>e</sup> s., alors que c'est en réalité un véritable renversement. Celui-ci se produit par la multiplication de techniques d'un caractère nouveau jouant dans tous les domaines. Les plus importantes sont d'abord l'automatisation : la machine automatisée effectuant la totalité des opérations, combinées les unes aux autres sans intervention de l'homme, et par ailleurs les machines successives pour les opérations complexes sont également reliées les unes aux autres par des processus où l'homme n'a, pas davantage, à travailler : l'homme devient un surveillant. Il est attentif à ce que tout se passe normalement. Il surveille un tableau de bord, des signaux, et il sait que lorsque tel signal visuel ou auditif se produit, il doit réagir instantanément de telle façon. Mais dans les machines automatisées les plus perfectionnées, il y a aussi un processus de rétroaction, c'est-à-dire une sorte d'auto-contrôle de la machine : lorsque tel résultat anormal se produit en cours de fabrication, il y a un feed-back qui modifie automatiquement le processus en recommençant au début. Il y a également des machines munies de systèmes de recherche de pannes, des défauts, des erreurs, etc... Autrement dit ici l'homme est totalement évacué de l'ensemble. Il n'est là que comme superviseur. Ceci n'est nullement un rêve, c'est une réalité parfaitement réalisée dans certaines usines, et même en U.R.S.S. dans une mine de charbon totalement automatisée, il n'y reste qu'un petit groupe d'ingénieurs. Il ne faut donc surtout pas confondre l'automatisation avec le fameux travail à la chaîne de montage. Dans ce cas, il s'agissait (et c'est ce qui est le plus fréquemment employé) d'une semi-automatisation.

La seconde grande transformation est celle de l'informatisation — informatique avec les systèmes de banques de données au sens large, de centre calcul, d'ordinateurs, de terminaux, au-

quel s'adjoint le double appareil : téléphone-télévision qui donne naissance à la télé-informatique, « télématique ». L'information devient dans notre société plus fondamentale que les produits matériels, mais dans le domaine qui nous occupe, celui du travail, cela veut dire que l'homme n'a plus à être le centre informateur de l'ensemble d'un groupe de travail, il n'a plus à commander. L'ordinateur programmé pour telle série d'opérations, sait beaucoup mieux que l'homme appliquer les consignes, il conserve infailliblement en mémoire les règles et les moments. Par ailleurs cette commande peut s'effectuer à distance. Ainsi l'on pourra avoir des machines automatisées non seulement recevant leurs informations de travail, cadences, programme, etc, d'ordinateurs (et c'est le principe même de l'automatisation) mais encore qui pourront être commandées à distance. Il y a déjà de nombreuses expériences en ce domaine. Par exemple une emboutisseuse à Dijon reçoit ses commandes d'un bureau parisien. Et on peut parfaitement envisager que, à la limite, l'ouvrier ou l'employé ayant chez lui une console d'ordinateur et un tableau de commande puisse faire faire le travail à la machine qui est dans l'usine sans avoir à se déplacer. Il suffit qu'il donne ses ordres et surveille l'exécution de chez lui. Là encore ce n'est pas du tout de l'imaginaire ni du conte de fée : c'est une réalité parfaitement applicable dès maintenant dans un très grand nombre de domaines.

Un troisième aspect du changement, c'est que l'on a vu les techniques de tous ordres pénétrer dans les secteurs qui y étaient jusqu'alors réfractaires : l'agriculture et le « tertiaire » (en gros, disons le travail de bureau) on est encore au stade de la machine non automatisée pour l'agriculture, mais elle devient de plus en plus complexe et capable d'effectuer la plupart des travaux qui jusqu'ici semblaient réservés à la main. Même des travaux supposant une adaptation instantanée : par exemple la cueillette des fruits. Mais il y faut pour cela des variétés spéciales de pommes et de poires et la machine évidemment cueille tout (mûr ou pas mûr). Cependant il est parfaitement pensable qu'elle soit équipée de « détecteurs de maturité ». Quant au travail de bureau, il s'informatise à grande allure, et l'on sait les avantages et inconvénients de l'insertion de l'ordinateur dans une administration. Le tertiaire va devenir à la limite le secteur le plus informatisé. La plupart des tâches effectuées par des secrétaires, dactylos, comptables etc, le sont sans aucune intervention humaine.

Or, il faut prendre conscience de ce que cette mutation conduit à des conséquences exactement inverses de celles qui avaient présidé à la mise sur pied du monde industriel. Une première différence est majeure. Dans le monde industriel, le plus grand, le plus gros, le plus puissant était en même temps le plus rentable et le plus efficace. Une grande usine (à cause des frais généraux) était plus rentable qu'une petite. Un énorme laminoir était plus rentable qu'un petit etc... Or, actuellement la tendance s'est renversée : on travaille dans le sens de la miniaturisation. Pour toutes les machines modernes, on arrive à réduire la taille en obtenant des résultats plus satisfaisants. La puissance ou l'efficacité n'est plus liée au volume, mais au contraire. Ce n'est pas seulement le fait de l'informatique qui va dans ce sens, mais c'est l'orientation générale. En même temps les vitesses augmentent ; là encore l'informatique est modèle, mais elle influence tout le reste. Un simple exemple : on en est à la capacité de 60 mégaflop par seconde. Le mégaflop c'est le million d'opérations... Or, cette tendance à la réduction de volume pour des résultats supérieurs s'accompagne d'une réalité que l'on s'obstine à ignorer : la tendance à l'économie d'énergie. Ceci est déjà acquis pour l'informatique, des ordinateurs fonctionnant sur secteur et utilisant des centaines de watts, fonctionnent pour le même résultat sur des piles ordinaires ! Mais dans les années qui viennent il faut s'attendre à une baisse massive des besoins en énergie dans presque toutes les usines en même temps que celles-ci réduisent en dimension.

Une seconde conséquence évidente, c'est que maintenant la production une fois organisée de cette façon va être ce que l'on appelle une production en séries continues, c'est-à-dire une capacité de production de millions de produits du même type sans aucune interruption dans le processus du travail. Ce n'est plus le pénible mécanisme du  $3 \times 8$  obligé par des machines qui ne peuvent pas, sans pertes énormes, être arrêtées (le premier modèle étant le haut fourneau !) mais la logique même de l'ensemble automatisé, informatisé. Enfin cette conception nouvelle du travail économique (production - transport - diffusion - vente) implique un modèle de société tout à fait différent. Dans le modèle industriel, on a ce que l'on peut appeler un système fermé, linéaire et reproductif, c'est-à-dire une fois qu'une usine est montée pour produire tel bien, le travail est organisé, et on reproduit toujours le même bien. Il y a un commencement et une

fin des processus établis une fois pour toutes. L'exemple classique est la chaîne de montage : elle est linéaire, les opérations ont été analysées et fractionnées. A chaque poste du travail il y a telle opération à effectuer, et comme chacune est tributaire des précédentes, et conditionne les suivantes, il n'est pas question de changer quoi que ce soit. Alors que dans une société où domine l'information, le système est nécessairement ouvert et multidimensionnel, c'est-à-dire qu'il est indispensable que l'on puisse sans cesse accueillir les innovations scientifiques et techniques et que l'on adapte aussi bien les changements de mode de production que les mutations d'organisation, puisque c'est finalement là-dessus que tout le nouveau monde repose. Encore une fois il ne s'agit nullement de science fiction ou de rêve, ce sont des réalités existantes, peu appliquées, en tout cas dans un grand nombre de cas, mais qui pourraient l'être. Mais il faut tout de suite noter qu'en effet l'automatisation n'est pas absolument généralisable. Il restera toujours un certain nombre d'opérations qui se feront avec des machines ordinaires ou des machines outils, et des types de production industrielles qui ne semblent pas susceptibles d'automatisation.

\*  
\* \*

Ceci étant, il faut essayer de réfléchir aux conséquences de cette mutation sur le travail. Il est évident à première vue que tout ceci entraîne pour toutes les opérations industrielles, agricoles, de bureau, d'organisation une économie considérable de temps et d'efforts. Economie de temps, ce qui veut dire évidemment économie de travail. Et on a même dépassé l'ancienne alternative qui consistait à dire : ou bien on produit la même quantité de marchandises, avec moins de temps de travail, ou bien on conserve le même temps de travail, mais on produit beaucoup plus. Actuellement, il n'y a plus d'alternative : en même temps on peut augmenter, jusqu'à l'infini la capacité de production, et on doit réduire les temps de travail. Pendant le XIX<sup>e</sup> s., on était si obsédé par la production de davantage de marchandises que l'on avait donc même accru la durée du travail tout en mettant en œuvre des moyens de production qui auraient permis, pour une croissance modérée de la réduire. Ainsi « la machine » qui paraissait devoir être un moyen d'alléger le travail humain était devenue du fait du capitalisme, un moyen,

au contraire, d'absorber davantage de travail, de consommer toujours plus de force de travail. Et l'analyse de Marx était totalement exacte. Mais aujourd'hui le problème ne se pose plus en ces termes. Il y a accroissement de productivité et inévitablement économie de travail, puisqu'à la limite il peut ne plus y avoir aucune intervention de l'homme dans le processus de production. Cela exige une réduction *massive* des temps de travail<sup>2</sup>.

Celui-ci, et c'est une seconde caractéristique, change de nature. Dans un milieu automatisé — informatisé, le travail n'est plus du tout musculaire. La « force de travail » n'est plus un élément important. Et la fatigue ne se situe plus dans le domaine physique. L'homme, surveillant, contrôleur, utilisateur des informations, aiguilleur des circuits etc... est avant tout un facteur intégré du dispositif, non pas appelé à faire des gestes à caractère répétitif, mais à répondre à des signaux. Il est par exemple devant le tableau de bord d'un ensemble automatisé, il doit répondre instantanément à tel signal auditif ou visuel. Le travail devient alors très abstrait. Il y a en effet un second degré d'abstraction par rapport à celui qu'avait noté Friedmann. Celui-ci avait montré comment le développement de la machine avait séparé le fabricant, de la matière première, pour le laisser en réalité en tête à tête avec la machine. Mais actuellement, il n'est même plus en relation avec la machine mais avec les organismes directeurs de celle-ci, les servo moteurs par exemple, et il est dans une relation nouvelle avec le processus de production. Cette situation, qui économise tout effort musculaire, est très éprouvante au point de vue nerveux. Il y a une tension psychique et nerveuse extrême, et l'on sait que maintenant apparaissent dans la classe ouvrière les maladies qui étaient caractéristiques des cadres (ulcères d'estomac, stress, maladies cardiovasculaires, manque de sommeil).

Enfin un troisième aspect à retenir, non moins important, c'est que le travail n'est plus le producteur de la valeur dans un système ainsi organisé. Jusqu'ici les marchandises étaient évidem-

<sup>2</sup> Je ne suis absolument pas convaincu par les efforts faits par A. Sauvy pour prouver qu'en réalité il y a création de travail humain, multiplication des postes de travail, et aucun risque de chômage avec l'automatisation et l'information. L'expérience prouve le contraire et l'on ne peut soutenir ceci que par paradoxe. Voir : A. Sauvy : *La Machine et le Chômage (Progrès technique et emploi)* 1980.

ment produites par le travail humain. La machine étant elle-même considérée, par Marx par exemple comme du « travail humain cristallisé ». Mais actuellement ce n'est plus du tout exact. Les marchandises sont produites en quantité immense par un jeu de machines automatisées. La quantité de travail incluse dans chacune d'elles est infime. La croissance de la production ne repose plus du tout sur le travail mais sur le progrès scientifique et technique. C'est la Recherche scientifique et technique qui est décisive. Dès lors le travail n'est plus à l'origine de la valeur. La valeur créée est toujours le résultat d'un processus technique. Ceci change énormément l'interprétation des phénomènes économiques. Autrement dit et pour résumer ces transformations, on peut parfaitement envisager dès maintenant une réduction massive du temps de travail. Ce n'est pas du tout « utopique » ou imaginaire de réclamer les deux heures de travail par jour, du moins dans les secteurs susceptibles de l'automatisation-informatisation. D'ailleurs compte tenu du fait que l'usure nerveuse est beaucoup plus grave et moins réparable que la fatigue musculaire, il est devenu indispensable dans ces métiers d'abréger les séquences de travail continu et de réduire déjà sérieusement la durée de la journée de travail. Mais ceci pourrait aller beaucoup plus loin. Or, il semble que ni dans le monde capitaliste ni dans le monde socialiste on ne soit décidé à entrer dans cette voie. Il y a comme un blocage qui s'est effectué, et l'on choisit délibérément de ne pas appliquer les moyens techniques que l'on a à sa disposition pour maintenir l'ancienne structure à dominante industrielle. On introduit seulement de façon incoordonnée, à dose homéopathique, tel ou tel procédé. On automatise ici une chaîne de montage. On met en place une banque de données. On introduit un ordinateur etc... Mais il y a en réalité répugnance à changer le système<sup>3</sup>.

Ceci provient d'un certain nombre de difficultés qu'il ne faut pas méconnaître : une inadaptation idéologique évidente. Il y a une répugnance à abandonner « l'idéologie du travail », une angoisse à l'idée de tellement de temps « libre ». On ne sait pas ce que deviendrait la vie humaine si elle n'était pas remplie par le travail. On soupçonne que cela supposerait un changement radi-

<sup>3</sup> Fourastlé : Idées Majeures 1970. Rousselet : L'Allergie au travail 1974. Adret : Deux heures de travail par jour 1978. Rapport de la C.F.D.T. 1978.

cal, total de société, de ses orientations, de ses objectifs, de ses structures, mais on n'est pas mûr pour tenter une pareille expérience. En outre, dans le monde socialiste, il y a un autre obstacle idéologique : nous venons de voir que ce ne sera plus le travail qui sera effectivement producteur de valeur, mais l'innovation scientifique et technique. Mais alors *tout le système économique de Marx* s'effondre car tout effectivement repose sur l'idée que c'est le travail seul qui produit la valeur (d'où les mécanismes de plus-value de profit, de travail marchandise, etc...). On comprend que ce soit tragique au point de vue doctrinal et idéologique. Il suffit de considérer le scandale qu'a fait le rapport Richta<sup>4</sup> qui procédait, dans le monde communiste, à cette démonstration là. C'est l'hérésie majeure. Car la Révolution n'est plus celle du passage du capitalisme au socialisme mais celle du passage « Travail productif » à « Innovation technique productive ».

On rencontre un deuxième ordre de difficultés, d'ordre matériel celle-là. Il est exact que l'on ne sait pas encore utiliser pleinement et correctement la puissance de l'informatique. Pour le moment on fait du bricolage (la « Télématique » est du bricolage) parce qu'on n'arrive pas à insérer vraiment l'ordinateur dans nos structures. Les Russes par exemple se sont rendu compte très vite que leur mécanisme de planification rigide était incompatible avec les moyens techniques modernes. Il y a toute une organisation administrative, un certain type d'établissement des prévisions, un certain mode de coordination entre les secteurs qui sont rendus totalement obsolètes par les moyens de l'informatique. Or, la planification engageait à tel point toute la vie de l'URSS que l'on préfère conserver l'ancien système plutôt que d'appliquer les nouvelles possibilités techniques. Mais d'un autre côté, et ceci se pose exactement dans les mêmes termes en pays socialistes et pays capitalistes, nous avons dit que les moyens modernes entraînaient une énorme réduction du temps de travail. Comment cela va-t-il se traduire : en conservant les structures socio-économiques traditionnelles (et je place le socialisme dans le traditionnel), cela induit inévitablement du chômage. Que celui-ci s'exprime par le chômage direct, ou par l'allongement des études pour les jeunes entrant plus tard sur le marché du

<sup>4</sup> Radovan Richta : trad. fr. sous le titre : *La civilisation au carrefour* 1972.

travail (tendance socialiste) ou par l'avancement de l'âge de la retraite : cela revient au même, la population des non producteurs de marchandise va augmenter. Il ne faut pas s'affoler, car sur le plan économique, dans la mesure où la productivité, industrielle, agricole, tertiaire augmente, il ne va pas y avoir baisse de production, au contraire. Mais il y a une population vacante qui ne cessera de grandir au fur et à mesure de l'automatisation. Alors on en revient à l'idée de réduire le temps de la journée de travail, de façon à ce que tout le monde y participe. Mais cela voudrait dire, pour reprendre l'exemple de Adret, que tout le monde travaillera deux heures. Mais ensuite ? Cela, dans notre psychologie actuelle signifierait que tout le monde est aussi, en même temps, chômeur six heures par jour !

Et cela nous amène alors à une autre difficulté : celle du salaire. Car comment va-t-on évaluer le salaire. Si l'on maintient l'idée traditionnelle de salaire, il est évident que l'on ne peut plus faire une évaluation du salaire à l'heure : il faudrait payer l'heure de travail, une somme énorme ! Mais on ne peut pas davantage appliquer un salaire aux pièces : c'est la machine automatisée qui produit les pièces par milliers. Et ceci alors nous renvoie à la vraie difficulté : ce n'est plus le travail personnel de l'ouvrier qui produit de la valeur. Et invinciblement tout le jeu du salaire était rattaché à la production de la valeur. Si on payait plus cher un ingénieur qu'un manoeuvre, c'est que son travail était pour l'ensemble de l'industrie beaucoup plus producteur de valeur. Mais maintenant que la valeur est produite par la « Science-Technique », il est obligatoire de décrocher ce que l'on va attribuer à chacun de cette idée du « travail-valeur ». La difficulté dans ce domaine redouble si l'on pense aux différences déjà signalées entre les secteurs totalement automatisés-informatisés, et ceux qui restent traditionnels : il y aurait alors des ouvriers travaillant deux heures et payés 200 ou 300 F l'heure, et des ouvriers travaillant toujours huit heures et payés 50 à 60 F ! Ceci est évidemment impossible. Donc l'application de ces méthodes nouvelles suppose une totale révision de la rétribution.

Une troisième difficulté, un troisième obstacle ou blocage tient aussi à l'énormité des quantités potentiellement produites par série continue. Ceci voudrait dire, si l'on conserve des usines multiples produisant un même produit une surproduction tota-

lement inimaginable et en réalité in-absorbable par le marché. Ou bien alors il faudra admettre une extrême concentration (non pas capitaliste, ni des capitaux) sur le plan industriel et des unités de production. A la limite une seule usine devenant apte à répondre aux besoins d'un marché très étendu. Enfin dernière difficulté, c'est que les possibilités de l'automatisation-informatisation sont universalisables : c'est-à-dire que les problèmes que j'évoque ne concernent pas un pays particulièrement avancé, mais vont assez rapidement devenir mondiaux. Il suffit de voir par exemple avec quelle rapidité le Japon a su appliquer ces méthodes. Et il est vraisemblable (si tout n'est pas enrayé par une crise politico-sociale mondiale) que très vite les unités de production qui pourraient être installées dans le Tiers-Monde seraient elles aussi de ce type, avec un tout petit contingent de cadres capables de faire marcher les machines modernes, et une masse de population en dehors de cette production. Dès lors, il n'y aurait plus de grande différence entre des nations industrialisées (qui produisent les biens industriels et les vendent au reste du monde, avec une main d'œuvre prolétarienne de qui dépend cette production parce qu'elle est le travail) et puis des nations non industrialisées, servant à la fois de marché pour écouler la marchandise et de réservoir de matière première, et secondairement de main d'œuvre non qualifiée. Cette opposition n'a en définitive reposé que sur la qualité du travail. L'ouvrier occidental capable de se plier au travail, et ayant certaines compétences pour ce travail industriel. Et nous retrouvons l'importance de l'idéologie du travail. Mais à partir du moment où ce n'est plus le travail humain qui est décisif, le fondement de l'opposition entre les pays développés et non développés disparaît. (Subsiste bien sûr le problème de l'accumulation du capital.) Et actuellement le développement des multinationales (implantation d'usines dans les pays du Tiers Monde) est caractéristique de cette utilisation des possibilités techniques. Ainsi nous sommes en présence d'une accumulation de difficultés, d'obstacles qui bloquent ce développement technique, et les possibilités de réduction du temps de travail. Mais il y a eu un certain nombre de recherches faites depuis bientôt quinze ans pour essayer de répondre à ces problèmes. J'en prendrai deux exemples.

\*  
\* \*

Dans les années 1965-1970, un économiste anglais travaillant aux Etats-Unis, Theobald a montré clairement l'impossibilité où se trouvait le régime capitaliste de poursuivre avec ses structures traditionnelles, son système d'organisation du travail et d'exploitation des travailleurs, et, en même temps de prétendre assumer le progrès technique. Il a montré l'incompatibilité radicale entre les deux ; dès lors il n'y avait que deux possibilités : ou bien les capitalistes allaient freiner l'application des techniques de pointe, allaient bloquer le progrès technique au point où il était à ce moment. Ou bien, si malgré tout la technique se développait, on allait vers une série de crises économiques, que le système capitaliste ne pouvait pas surmonter. Il faut noter que Theobald n'était nullement socialiste et qu'il ne pensait pas que ces crises déboucheraient sur le socialisme mais bien sur des troubles sociaux profonds et difficilement surmontables. Or, comme il s'était attaché surtout à la question de l'automatisation, il a essayé de traiter de l'impossibilité de maintenir le système du salaire. On ne peut s'en tirer autrement, essayait-il de démontrer qu'en considérant la masse globale (par exemple par nations) de valeur produite c'est-à-dire que l'on ne peut plus attacher la valeur à un travail particulier, nous l'avons vu, mais c'est l'action totale des diverses activités économiques qui doit être prise en compte, en évaluant l'ensemble des valeurs dont il faut déduire l'ensemble des coûts. Dès lors disparaît le difficile problème des coûts externes, des déséconomies, qui est insoluble si l'on continue à évaluer les produits par entreprise ou par atelier, mais qui devient une question de comptabilité nationale, si on envisage l'activité économique du pays dans son ensemble au lieu de parcellariser. Bien entendu, cela implique des moyens d'évaluation infiniment plus subtils que le P.N.B., si fréquemment critiqué à juste titre maintenant. Et lorsque l'on a procédé à cette double évaluation, on peut savoir ce qui reste en définitive comme richesse produite à se partager. Car, et c'était la proposition très « révolutionnaire » de Theobald, si l'on ne peut plus distribuer des salaires, comment faut-il procéder ? L'idée générale est évidemment qu'une société est responsable des membres qui la composent, que chacun doit pouvoir trouver le moyen de vivre, et si cela ne peut plus correspondre à un travail particulier, il faut donc que ce soit une part de la richesse sociale totale. Dès lors, une fois le solde positif établi, on peut savoir ce qui est attribuable à chacun. Et Theobald avait fait des études très

concrètes, très mathématiques sur ces répartitions. Ainsi d'une part *chacun* quel que soit son âge, sa situation a droit à une part du célèbre « gâteau » à partager. Mais par ailleurs, il est évident qu'il faut tenir compte du fait que l'on continue *aussi* à travailler dans certains secteurs peu d'heures (mais très fatigantes nerveusement), dans d'autres, davantage d'heures quand il s'agit de secteurs plus traditionnels. Il faut évidemment aussi récompenser ceux qui travaillent, ne pas les traiter comme les autres, donc, sans que ce soit un salaire, concevoir une seconde part de la richesse sociale produite. Et comme le travail n'est pas créateur de richesse, les travaux n'ont pas à être rétribués très différemment. L'éventail de ce qui serait donné aux travailleurs serait donc très étroit. Enfin, Theobald ne pensait pas du tout que l'on devait « nationaliser » tous les instruments de production, il pouvait évidemment y avoir encore des propriétaires privés, il y aurait encore des gens qui placeraient leurs économies, par exemple, dans des activités productrices, il y aurait éventuellement un système d'actionariat etc... et par conséquent on pouvait penser à une troisième part de la richesse sociale produite, mais qui serait *la troisième*, c'est-à-dire après que les deux premières auraient été satisfaites, et il y aurait répartition proportionnelle à la valeur des capitaux investis pour récompenser le capital. Theobald était arrivé à des propositions concrètes d'ailleurs. Nous pourrions dire, (mais sans reprendre ses chiffres !) que par exemple, tout citoyen américain de sa naissance à sa mort recevrait aux alentours de 5.000 dollars (donc un homme marié avec trois enfants aurait dès l'abord 25.000 dollars). Si par ailleurs, il veut travailler (ou bien si, dans l'optique du projet que nous examinerons plus loin, il est contraint de travailler pour une sorte de service national) il recevrait une seconde tranche, mais étant donnée la fermeture de l'éventail, ce serait dans le cas précédent, un complément de 5.000 à 10.000 dollars. Enfin, s'il avait placé des économies, il aurait un supplément mais qui devrait être impérativement limité comme revenu pour éviter la reconstitution de très grosses fortunes individuelles. Il va de soi que ceci est un modèle très simplifié. Par ailleurs il est évident que les capitaux indispensables à la poursuite du développement technique, et à la modernisation constante de l'appareil de production devaient être prélevés avant ces répartitions individuelles. Tout ceci paraît très inimaginable, mais il faut bien se rendre compte que c'est la suite logique, raisonnable des mu-

tations techniques concernant le travail et la production. Theobald a seulement montré une issue, qui jusqu'à présent apparaît pour ce problème particulier que nous avons retenu comme la seule convenable. Elle paraît terriblement « révolutionnaire » ? Evidemment elle va beaucoup plus loin que n'a jamais été le communisme. Mais il faut prendre conscience que ce qui est le facteur décisif ici, ce ne sont ni les valeurs, ni la volonté révolutionnaire, c'est la situation même dans laquelle nous sommes conduits inexorablement par ces mutations techniques. Reste évidemment l'énorme difficulté de savoir comment on pourrait passer du stade actuel (aussi bien capitaliste que communiste), à la situation évoluée et adaptée que nous esquissions plus haut. Ceci est sans réponse. Mais l'impasse dans laquelle nous sommes est aussi sans réponse et sans issue !

\*  
\*\*

Je prendrai maintenant un deuxième exemple de ces recherches, celui, plus connu de Richta<sup>5</sup>. Celui-ci cherche aussi, mais à partir de la réalité économique soviétique, à examiner les conséquences de l'économie de temps destiné à la production et de la réduction du temps de travail. L'automatisation et l'informatisation font apparaître des vues économiques nouvelles, par exemple l'idée d'une possibilité de productivité intégrale, sans déchet. L'idée d'une croissance intensive et qualitative (opposée à la croissance extensive de l'industrie traditionnelle). La perspective d'un développement économique qui, au lieu d'impliquer l'insertion d'une quantité croissante de travail dans le processus de production, impliquera au contraire un dégagement des moyens de production directe pour les engager dans l'étape pré-productive (celle de la recherche et développement). L'idée encore qu'il n'est plus nécessaire que la croissance du capital se poursuive, l'accumulation capitaliste (pas même d'Etat) n'est plus la condition du progrès général de la production, et finalement l'idée que maintenir la consommation au niveau de la reproduction des forces de travail (c'est-à-dire l'interprétation stricte du salaire d'après Marx) est un obstacle à la croissance. Dans cet ensemble de perspectives on peut donc dire que

<sup>5</sup> Radovan Richta : La civilisation au carrefour — Ed. fr. 1972.

ce sera l'économie de temps dans la production (et non plus la valeur argent) qui sera la véritable marque du développement, exprimant à la fois le niveau de création de la force de production nouvelle et la vraie richesse pour l'homme : le temps disponible, un espace ouvert au développement des forces humaines. Donc la loi d'Économie du Temps devient la loi économique centrale, où viennent se rencontrer les tendances optimalisantes et les tendances maximalisantes. De même la classification du travail en secteur productif et secteur non productif perd son sens : les normes et critères de l'économie de temps englobent toute la vie sociale, cette économie de temps est un type original de rationalité économique se distinguant de tout ce qui a précédé notre stade technique. Dans ces conditions le travail change de sens et de forme. L'homme peut être affranchi de son rôle de rouage, il doit devenir promoteur, créateur, maître du système de production technicisé. Il y a un déplacement de toute l'activité de travail vers des activités créatrices. La Révolution industrielle avait déqualifié le travail de production, ceci disparaît avec la Révolution scientifique et technique : apparaît en effet une nouvelle qualification, non pas en fonction d'une habileté de travail mais d'une participation à la croissance du technique. Ceci implique alors une véritable révolution culturelle, sans laquelle on ne pourra pas tirer les profits de la révolution scientifique et technique.

Le problème est alors le suivant : il y a énormément de temps dégagé, mais pour quoi ? Que va devenir l'homme ne travaillant plus à produire une valeur économique correspondant à sa survie ! Est-ce la « civilisation des loisirs » ! Ce serait une catastrophe. D'une part l'homme moderne habité par l'idéologie du travail a perdu toute créativité spontanée, n'est plus du tout capable de se donner des loisirs intelligents. D'autre part, nous sommes assaillis par l'industrie des loisirs qui fausse complètement la liberté possible. En réalité, l'idée de loisir entraîne toujours, chez les gens raisonnables, la peur d'une incohérence, d'une « liberté » absurde. L'homme va s'abrutir à la télé. Ou bien on lui organisera des loisirs. Mais quel que soit le sens qu'on lui donne, cela aboutit à un vide, à une absence de création, une incoordination, une « vacance » (être vacant) qui ne peut pas donner naissance à une civilisation. Richta est tout à fait hostile à cette perspective. Il constate que la technique peut être encore plus aliénante qu'elle ne l'était si elle reste un simple

processus de croissance quantitative du système industriel. Si on continue à vivre dans les structures économiques et sociales provenant du système industriel (identique dans le capitalisme et le socialisme), alors la technique sera un facteur désastreux. Car il n'est pas forcé que le système industriel craque, échoue, évolue : il peut intégrer des éléments techniques nouveaux, il peut bloquer la Révolution scientifique, il peut utiliser la technique de façon à augmenter le rendement, l'oppression, les contrôles, la persuasion, etc, etc... En face de cette possibilité nous devons considérer que pour faire entrer la révolution scientifique et technique dans les structures et dans les mœurs cela implique une énorme mobilisation, pour les changements culturels et institutionnels. Par exemple, c'est très bien qu'une usine soit automatisée, mais les problèmes des modèles à fabriquer, des besoins à satisfaire, de l'énergie ou des matières premières à employer ou à éviter d'employer, des pollutions à empêcher ou à réparer etc etc... tout cela, et bien autre chose sont des questions qui intéressent tout le monde, qui demandent du temps pour être correctement étudiées et comprises, pour être débattues, pour choisir les orientations, pour assurer les coordinations. Autrement dit l'intégration de la science et de la technique dans le corps social, qui est ce que l'on peut appeler la Révolution scientifique et technique <sup>6</sup> ne peut s'effectuer que par une énorme consommation de travail créateur de l'homme, qui devient inventeur d'organisation sociale, de relations sociales indispensables. Il ne peut pas y avoir de séparation entre une aristocratie de scientifiques et de techniciens, et le reste du peuple. Le passage à une société où la science et la technique deviennent des forces positives ne s'effectuera que si toutes les forces humaines y sont engagées. Mais alors cela implique une préparation progressive et lente de tous les hommes dans cette voie. Le temps dégagé devient un temps utilisé culturellement pour préparer l'homme à participer à cette création. Les activités qui n'avaient rien à voir avec la production industrielle, la culture, l'art, les services, la santé, l'information, le jeu, deviennent la condition de possibilité de création de la nouvelle force productive (qu'est la technique intégrée). Ceci repose sur tous et sur chacun. Il faut mobiliser

---

<sup>6</sup> Il faut noter que pour Richta, la Révolution ne se fait pas automatiquement par l'effet simple de la croissance scientifique et technique, il n'y a aucune nécessité en histoire, la Révolution ne peut se faire que si les hommes assument les réalités techniques pour changer la société. Cela n'a plus rien à voir avec la lutte de classes...

toutes les capacités (donc sans aucune sélection préalable de tous les hommes pour amener chacun, à son niveau, dans sa sphère, dans ses aptitudes à devenir créateur. Et Richta a, ici, une formule très « illichienne » (bien sûr il ne le connaissait en rien) « au-dessous d'un certain seuil de développement technique, l'investissement dans l'humain, représente une perte (ce dont tous les technocrates et industrialistes sont convaincus), au-delà, le courant se renverse » et on ne peut plus valablement qu'investir dans le développement de l'homme. Ce développement de l'homme dans ses diverses capacités devient un facteur autonome de la croissance des forces productives. C'est-à-dire qu'il ne peut y avoir de continuation du technique que s'il y a un développement humain. Et celui-ci ne peut pas du tout se ramener à une formation professionnelle, à une vague culture générale scientifique, ou une instruction technique : en effet le mode de formation de la révolution scientifique et technique, liée à l'expansion de la science et de la technique s'effectue « en éventail » par le processus d'invention et innovation dans des secteurs incroyablement diversifiés. On ne peut plus réduire ceci à une croissance linéaire (une invention s'additionnant à d'autres antérieures). Cela implique donc une culture générale plus large pour tous ceux qui sont engagés dans la recherche, mais en même temps une culture très généralisée, chez tous, parce que plus il y a d'hommes « formés », plus il y a de chances d'avoir des chercheurs.

Or cette formation de culture générale pour tous, très étendue, très sérieuse est en même temps, selon Richta la condition pour la possibilité d'une maîtrise de la technique. Celle-ci, non contrôlée ne peut produire que des dysfonctions, elle devient destructrice. Mais ce contrôle ne peut être le fait ni de politiques ni d'ouvriers de la base ni de techniciens ni d'intellectuels... Il ne pourrait se produire que si tous les membres du groupe concerné avaient d'une part des connaissances assez précises, d'autre part une culture générale humaniste permettant de situer ces connaissances dans un ensemble, enfin une qualification de *qualités* nouvelles, résultant d'un développement moral et spirituel. Il est très intéressant de souligner que pour Richta, communiste et marxiste qui se veut orthodoxe et qui montre que le système économique soviétique ne correspond pas à la pensée de Marx, le spirituel est essentiel, et que l'on ne maîtrisera pas la crois-

sance incohérente des techniques sans un « progrès » moral et spirituel de tous et de chacun. Pour que la technique soit utilisée correctement et qu'il y ait une vraie révolution scientifique et industrielle, il faut que la « culture » (au sens large) qui était en marge depuis deux cents ans, et considérée comme un luxe ou inutile devienne le centre et le critère du développement <sup>7</sup>. C'est cela qui actuellement peut restituer à l'homme sa qualité de sujet à quoi le marxisme tient tellement. Et c'est dans ces conditions que le travail sera créateur de la personne. Ainsi nous sommes en présence d'une nouvelle utilisation du temps libéré des tâches industrielles, répétitives, manuelles, et même communicationnelles techniques, pour une sorte de polyvalence culturelle et une recherche spirituelle et morale. Le temps libéré sera largement occupé. Mais ce nouveau « travail » ne sera plus en rien comparable à l'ancien.

\*  
\* \*

Voici donc deux exemples des recherches qui se poursuivent au sujet de la transformation du travail du fait des techniques modernes. Il sera facile bien entendu de clamer qu'il s'agit là de pures imaginations, d'utopies n'ayant aucune chance de se réaliser, de discours d'intellectuels : je voudrais d'abord souligner que ces deux hommes ont été profondément engagés, chacun dans son pays, dans la vie politique, ont participé au plus haut niveau à l'action politique, et ont parfaitement connu les difficultés concrètes. Ce qui ne les a pas empêché d'arriver à ces conclusions, qui leur ont d'ailleurs coûté à l'un sa carrière, à l'autre sa vie. Quant à l'utopie, ce dont il faut par contre être bien convaincu c'est que, est une utopie (au mauvais sens du terme) la croyance que le régime actuel du travail pourra continuer encore, ou que le capitalisme peut simplement s'adapter et survivre, ou que le communisme (et n'importe quel marxisme) est la solution de l'ensemble des situations actuelles, ou que l'on pourra éviter des changements aussi fondamentaux que ceux que j'ai évoqués : voilà ce qui est totalement utopique, mensonger et mortel.

G. GERMAN.

---

<sup>7</sup> Il est à peine besoin de noter que cette orientation est exactement inverse de celle qui est poursuivie depuis cinq ans avec acharnement par notre Ministère des Universités.

## FRENCH CONFECTION

O...

### LES TEMPS MODERNES, UNE HISTOIRE VECUE...

J'aimais lire, il m'était agréable de tenir une conversation : bien de mes camarades de classe ont une profession libérale et si quelquefois, je prenais goût à les contrer sur divers sujets, qu'en est-il advenu de moi ? Du semblant de culture et d'instruction que j'avais pu au fil des ans acquérir, après 10 ans d'usine et d'aliénation culturelle, m'est-il possible de tenir aujourd'hui les mêmes conversations qu'autrefois ? Cela, malgré mon acharnement à tenter de lire, de m'instruire petit à petit.

Comme un engrenage, le travail à la chaîne m'a robotisé moralement et physiquement. A mon entrée à l'usine, j'étais atterré et malheureux d'entendre des filles à bout de nerf hurler ; cela faisait mal au cœur de les voir sur des chariots blafardes, transportées à l'infirmerie, mais combien de fois, cette scène s'est-elle renouvelée ? Habitué à ce spectacle (ô, combien triste !), on constate avec stupeur que celui-ci vous laisse insensible. Et les cadences ne cessent d'augmenter. On hante les salles d'attente des médecins, des spécialistes et hélas des maisons de repos !

18 heures ! harassé, je rentre, je mange et vais le plus rapidement possible au lit. Combien de fois, me suis-je endormi sur une page de livre pourtant intéressant. Progressivement et par force, j'ai appris à ne plus penser et me laisser envahir par ce milieu aliénant qu'est le travail à la chaîne.

Nous en avons tout vu, nous en voyons tout...

On restructure continuellement les chaînes afin d'être plus rentables, on ajoute allègrement du travail, sans aucune vergo-

---

<sup>1</sup> Nous donnons ici un extrait d'une brochure écrite par un ouvrier — travaillant à la chaîne — Texte inédit, qui nous rappelle que le travail, aujourd'hui, c'est d'abord cela...

gne, on augmente la production : 75 vêtements à l'heure sur une chaîne, 90 sur une autre. On chuchote beaucoup sur ces chaînes. Est-ce vrai ? Pas vrai ? On a honte de dire que des enfants naissent hypernerveux, ceci du à des grossesses perturbées. On murmure qu'à l'embauche on soumet les filles à un réquisitoire sexuel : avez-vous des rapports sexuels fréquents, avec qui, mariée pas mariée ? Prenez-vous des contraceptifs ? Tout cela pour savoir si par la suite, vous serez rentable ou pas (enceinte souvenant, donc absentéisme). Ainsi de jour en jour, nous allons désabusés et fatalistes, rêvant pendant le travail, dans le vague, à quelque chose d'agréable, aux vacances par exemple, aux rares moments d'évasion pour fuir par la pensée cette monotonie et cette fatigue qui est notre lot quotidien.

Parfois, il m'est arrivé de me demander si j'habitais la France ? Ou un quelconque camp ? Maintenant ou autrefois dans un temps féodal ?

On vous surveille : « ne parlez pas », « ne riez pas », « ne vous déplacez pas ». Comprenez : vous vous amusez ??? On chronomètre, on rajoute toujours du travail, on ne parle pas : on gueule, on vous crie toutes sortes de grossièretées on vous jette à la figure la phrase clé « si vous n'êtes pas content, repartez chez vous, nous n'avons pas besoin de vous ! » et dans cette ambiance humiliante et dégradante, on produit 1.320 vestons par jour. environ autant de pantalons sous la menace d'avertissements par lettres recommandées vous invitant à rester chez vous un jour (jour de mise à pied) ceci pour travail mal fait. Mais, à ce rythme, peut-on faire du bon travail ? Et pour un salaire de misère.

Le soir, dès 8 heures, j'ai mal aux jambes, au dos. Pourrai-je regarder la télé ? J'écoute un disque ; peut-être aurai-je le courage de lire quelques pages...

Je m'endors.

Il ne me reste que le week-end pour voir les amis, lire, aller au cinéma. Le ciné-club à la télé ? C'est trop tard ! demain, il faut travailler.

Il y a dans les vitrines de bien jolis vestons. Si l'on savait combien de larmes, de fatigue, de dépressions ils ont coûté !!!

## UN TRAVAIL FOU, FOU, FOU...

Nombre d'enquêtes déterminent que beaucoup de français sont mécontents de la façon dont ils travaillent. Le problème soulevé est assez grave puisqu'une tentative (dont on n'entend plus parler) a été semble-t-il faite pour revaloriser l'artisanat et le travail manuel.

Nous n'avons plus de conscience professionnelle !!! a-t-on dit, plus d'amour du travail...

Mais, comment pourrai-je effectuer consciencieusement mon travail ? J'avais un métier : tailleur. Dans ce métier, intervenait un sens artistique à développer, dans la ligne et la coupe d'un vêtement, un goût personnel, un chic ; non pas ces vêtements anonymes qui ont tous plus ou moins la même ligne et tendance générale ! Il y avait le sens de la finition et à la fin du labeur, la joie d'un travail réussi.

15 ans d'usine, j'ai tout oublié.

*Technique du travail : notez bien*

### CONTROLLER EN 1 MN 1/2

(sont inclus les aller et retour pour récupérer le travail à faire et le déposer sur la barre de vérification)

— marquer le vêtement sur la feuille de production, tamponner la feuille de contrôle rattachée au vêtement pour prouver qu'il a été vérifié.

— mettre un papillon d'identification également dans la poche du veston

— vérifier si le modèle marqué sur la fiche d'identification correspond bien au vêtement fabriqué

— regarder les observations (demande de travaux supplémentaires)

— enlever les agrafes qui maintiennent les ouvertures du bas des manches fermées

— boutonner les languettes qui maintiennent les poches intérieures fermées

- enlever les fils de fabrication qu'il reste au veston
- regarder si les doublures intérieures ne sont pas décousues ou tachées
- voir l'aspect général du vêtement : poches cousues, boutons, boutons, boutons, coutures et bas du veston conformes, surpiques régulières
- contrôler si le veston a été repassé
- changer le cintre pour qu'il soit conforme à la taille du vêtement afin d'éviter les déformations
- amener le veston aux réparations ou au poste des tâches et le vérifier une 2<sup>e</sup> fois quand il revient.

Si je m'attarde sur un vêtement plus long à vérifier qu'un autre, le suivant devra être vérifié plus vite pour rattraper le temps perdu.

### QUELQUES EXEMPLES :

#### FINITION MAIN

- dans ce cas : rajout d'un point surpiqué en bordure de la doublure intérieure imitant le point à la main (fait à la machine)
- dessous de col : même principe
- rabattement de la doublure intérieure des manches fait véritablement à la main mais uniquement le dessus ; boutonnères manches à vraies ouvertures.

Ce vêtement sera vendu bien plus cher avec ces quelques points faits à la main afin de justifier tout de même le « finition main ».

#### FABRICATION TRADITIONNELLE

- fait entièrement à la chaîne mais jugez l'ambiguïté de l'étiquette.

Enfin « mensonge » également dans les marques de fabrication.

Guy Laroche ou Barnes, tailleur grand chic du XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris — qui fait et défait les modes — fait fabriquer ces vêtements à la chaîne au même titre que les nouvelles galeries sous l'étiquette Jean Dejay.

GUY LAROCHE MONSIEUR Paris made in France

Lorsque je m'habille quelques minutes avant le déclenchement de la sonnerie de sortie, on me fait remarquer que je vole le Patron ! Je n'ajoute aucun commentaire.

Un costume sorti d'usine, main-d'œuvre comprise et T.V.A. incluse, revient environ à 300 F et il est vendu dans son propre circuit de magasins entre 950 F et 2.600 F. Certes, il intervient la qualité du tissu mais ceux-ci sont fournis en gros.

L'effet attractif des étiquettes « finition main », « traditionnelle » est d'autant plus perçu dans les rayons des magasins qu'elles sont cousues bien en évidence sur la manche des vestons.

## PSYCHOLOGIE ET STRATEGIE DU TRAVAIL

A un tel mode de fabrication déjà fastidieux par la rapidité : 3 h 30 pour fabriquer un veston (40 h chez un tailleur) qui prochainement doit être ramené à 2 h 40 pour des questions de rentabilité ;

A cette cadence infernale, voit s'ajouter une exploitation de l'ouvrier par l'ouvrier. L'injustice et l'ignominie de ce travail crée entre ouvriers des rapports de force, un individualisme forcené, etc...

A titre d'exemple, mon voisin de travail arrive le matin, complètement nerveux ; il passe son temps à me guetter, il m'épie, me soupçonne et m'accuse même de ne prendre que du travail facile à vérifier (gros tissus, pure laine) ayant moins de défauts. Les tissus délicats, le tergal ; les blancs, les modèles particuliers qualifiés de travail ennuyeux sont moins prisés et ont tendance à être laissés de côté.

Ce climat de suspicion s'observe chez les autres vérificateurs où l'on se guette afin de prendre son voisin en défaut et avoir le plaisir de le rabrouer. C'est l'entredéchirement des ouvriers entre eux.

La Direction très psychologue exploite au maximum cet état d'esprit. On ne renvoie jamais une ouvrière mais on s'arrange toujours pour lui donner un poste difficile auprès d'une ouvrière fidèle au patronnat. Celle-ci n'hésite pas à donner le travail dif-

ficile à cette nouvelle ouvrière, soit par peur, soit par crainte de représailles, soit pour avoir la paix.

Parachutée dans ce service inconnu pour elle avec en plus ce travail ingrat plus long à exécuter, elle va prendre du retard. Le cadre fera alors des réflexions non pas à cette ouvrière mais à sa voisine qui se vengera sur cette pauvre fille, qui, à bout de force partira d'elle-même.

Le cycle infernal peut ainsi continuer longtemps.

Dans l'une des grandes fabriques de vêtements en France (Biderman), un système vient d'être adopté : on fait travailler les ouvriers par groupe de 5 et l'un d'eux est chargé de contrôler et guider le travail des autres.

L'exploitation de l'ouvrier par l'ouvrier existe donc, le patron sait la récupérer à son profit et l'utilise au maximum.

Ajoutez à cela les conséquences psychologiques dont, en tant que victime je mesure la portée. Dégradation du quotient intellectuel, anxiété des ouvrières le matin, dans le bus ; il leur arrive d'avoir le sommeil perturbé, des angoisses, des insomnies, la peur permanente qu'on les change de poste (ma peur aussi !) les changements permanents d'habitudes, des gens en plus de tous les divers traumatismes que je ne connais pas encore.

Dire qu'il y a un médecin dans l'entreprise, dérision !!!

Et tout doit se passer dans la gaîté : Voici la chanson de la Maison :

quand le jour se lève dans la joie et la gaîté  
la maison T... s'anime toujours en progrès  
dans les halls ouvrant leur grille le client pressé  
vient choisir pour qu'on l'habille avec rapidité  
la mesure industrielle enfant de T...  
a lancé la nouvelle égalité de prix  
et pendant ce temps-là chacun va de l'avant  
en cherchant les idées qui mènent au premier rang.

#### Refrain

tourbons nos regards vers tes anciens qui de tout cœur  
ont tant travaillé pour nous créer des jours meilleurs  
plus d'un siècle nous regard' qui nous a donné  
nos méthodes d'avant garde et la renommée  
de Saint Ghislain et Marseille suivons les chemins  
le passé nous conseille, forgeons nos lendemains

mais n'oublions jamais que l'œuvre d'aujourd'hui  
nous la continuerons si nous restons unis

Refrain

portons maintenant sur couleurs de notre blason  
le nom de T... jusqu'au delà de l'horizon  
le passé nous fait confiance, aux jeunes à présent  
de mériter de la chance tout en travaillant  
pensons que la France est belle et peut accueillir  
bien des maisons nouvelles, bâtissons l'avenir  
alors nous chanterons sur la même chanson  
que nous sommes en tête et *nous y resterons.*

Refrain :

En avant ceux de T...  
Tout une histoire nous sourit  
Lorsque pour notre maison  
Ensemble nous combattons  
Sur le stade, à l'atelier  
nous montrerons au monde entier  
Qu'on triomphe dans la Vie  
Sous la bannière de T...

### UNE SÉLECTION « PAR LA QUALITÉ »

Je suis confronté à un phénomène d'uniformité que je ne sais comment dénommer : jalousie, peut-être ? Pendant les rares instants de répit, au moment des repas, hâtivement, je feuillette le « Monde » ou autre revue qui n'est pas le genre de l'usine. Ce petit détail m'attire des antipathies : « alors, on joue l'intello ! » et de nombreuses remarques.

Je dois me conformer à un stéréotype et je dois faire attention de ne pas l'enfreindre sous peine d'être mis à l'écart ou regardé dédaigneusement.

La chaîne crée l'uniformité et vous devez être uniforme.

Ce système crée aussi la déchéance intellectuelle et vous devenez bête. Vous devez le rester ; la sélection se fait presque naturellement au fil des jours. Une fille nouvellement embauchée a beaucoup d'idées, s'insurge contre ce travail oppresseur ; mais elle est vite prise dans l'engrenage de l'uniformité.

De cette ignorance, la direction se sert : il n'y a plus de révoltés seulement des instruments faciles à manier.

De cette faiblesse, l'encadrement profite : un sourire (voire une caresse) sert à faire travailler plus rapidement. Une flatterie, un compliment, et l'on travaille encore plus rapidement. Ici, on exploite jusqu'aux sentiments humains.

Une sélection est opérée à l'embauche : on ne prend, en principe, que les ouvrières ayant échoué au test psychotechnique d'entrée. Pour effectuer une couture, on n'a pas besoin de gens qui pensent et réfléchissent !

Un psychiatre, un sociologue en tirerait des conclusions intéressantes.

Que nous a apporté la technologie ? Un progrès ou plutôt un recul ? ? ? Autre information édifiante, source bureau d'études : les ouvrières portant des lunettes sont moins rentables car devant se rajuster leur lunette qui glisse.

Je n'insisterai pas sur la fatigue, l'énerverment, l'angoisse, l'usure physique qui sont des éléments connus de tous.

La dégradation progressive du quotient intellectuel, ce besoin permanent de persécution vis-à-vis de son voisin de travail, les divorces (fort nombreux) dus à l'agressivité et la mauvaise humeur sont des comportements, résultat d'un travail ingrat qui conduisent assurément à des troubles de la personnalité et dans le futur, à des êtres totalement perturbés.

## LE SACRIFICE DES CORPS POUR LE DIEU TRAVAIL !

### *Affections cardio vasculaires*

Dernièrement, une ouvrière du restaurant présentée au médecin de l'usine souffrait d'une hypertension (28 de tension) a été renvoyée chez elle au lieu d'être véhiculée d'urgence à l'hôpital ; elle en est morte.

Défense invoquée par le médecin : je n'ai pas le droit de soigner ? ? ? Il faut passer par le médecin de famille — mais, si devant un cas d'urgence, on ne peut prendre une responsabilité quelconque, à quoi sert un médecin du travail ?

### *Affections respiratoires*

Parmi elles, il est nécessaire d'insister sur l'asthme (à la coupe de déchets, poussières dues au découpage des vestons, fibres synthétiques dangereuses). A la coupe, des personnes sont mortes, victimes de cancers (à la gorge, aux poumons).

On n'a jamais cherché à s'en inquiéter !

### *Affections chroniques*

Les ouvriers se plaignent massivement de douleurs lombaires, d'arthrose de lésions discales, de varices, de déformations de la colonne vertébrale, d'ulcères à l'estomac, de névralgies, de vertiges, de nausées, de fatigue les conduisant à un état dépressif latent et une diminution du quotient intellectuel.

## AGRESSÉ DE TOUTE PART !

### *Stress thermique (chaleur)*

L'EDF impose à la direction un critère de consommation qu'elle ne doit pas dépasser sous peine de payer des taxes supplémentaires.

Conséquences : arrêt de la climatisation — 35° à 40°, l'hiver à certains postes ; climatisation défectueuse — 40° à 45°, l'été à certains postes.

Une enquête de l'Institut national d'études démographiques démontre :

L'une des principales fonctions organiques de l'homme est le maintien rigoureux d'une température déterminée. Placé dans un milieu très chaud, le processus de régulation thermique de notre corps devient inopérant. Dans un milieu humide (vapeur pressées), le mécanisme de sudation se trouve contrarié.

Dans les deux cas, la température corporelle s'accroît dangereusement et il y a épuisement (évanouissements fréquents des ouvrières, dus à la chaleur constante). A partir d'un certain âge, les charges conjuguées du travail physique et de la chaleur sont mal supportées par l'organisme du fait de la réduction de la capacité cardio-vasculaire maximale et de la sudation.

Risques : troubles cardio-vasculaires = infarctus.

*Stress sonore*

L'exposition prolongée à des bruits (machines à boutonnières) peut provoquer des lésions de l'appareil auditif et des troubles fonctionnels multiples ainsi que des bruits moins intenses, une gêne nuisible aux travailleurs.

Insuffisance ou excès d'éclairage :

Certains postes sont violemment éclairés à grands renforts de néons alors que d'autres sont dans la pénombre, auxquels s'ajoute une mauvaise diffusion de la lumière.

Ceci provoque la fatigue, un affaiblissement global de la capacité visuelle, des maux de tête, etc...

## HISTOIRES D'ABSURDITÉS

Plus qu'ailleurs (et le contraste avec l'extérieur est flagrant) le système intérieur est hiérarchisé, policier et répressif. Au moindre faux pas, la maîtrise est mise à la porte ; cette menace permanente les contraint à être sévères. Dès cet instant, tous les coups sont permis : la délation, le renvoi des responsabilités des uns aux autres pour arriver à la victime toute désignée — l'ouvrière.

La terreur qu'inspire le Directeur technique (sans diplôme mais formé par la maison) est sans égal dans la maîtrise. Les ouvriers, les vérificateurs (ces bêtes noires qui assument sans broncher la responsabilité du travail mal fait dans l'usine) en font l'amère expérience.

Pourtant devant l'in vraisemblance de certaines situations, combien de fois n'ai-je pas ri ? Ainsi, la Direction vient une fois par jour essayer les vestons ; venant d'être « emboutis » par la presse (comme du carton pâte), ceux-ci ont un aspect avenant...

Allez au stock, quelques heures plus tard, et vous retrouverez ces beaux vestons dans un état assez piteux.

Depuis 15 ans d'usine, 15 ans les mêmes défauts ; j'en arrive à me demander à qui en incombe la responsabilité, à nous « propres à rien », au Directeur technique, ou aux cadences infernales ? ?

Qui, en fait dirige la chaîne ? L'homme ? Non, une chaîne n'est pas totalement contrôlable, elle nous asservit tous et la maîtrise en a conscience.

Lorsque le patron arrive, les cadences ralentissent pendant quelques heures : il faut une qualité parfaite et masquer tous les défauts de l'usine. Il ne reste qu'une solution, la répression (« nous avec des gardes chiourmes »). Certains, complètement asservis hélas ! abrutis par le travail tout comme nous, impuissants à maîtriser la chaîne, abusent de leur pouvoir.

Que peut-on demander à des gens qui bon gré, mal gré sont au service du patronat ?

Savent-ils seulement encore ce que signifie la notion de

### DIGNITE !!!

Pour inciter les ouvrières âgées à partir en pré-retraite, on les envoie faire un stage au Centre d'apprentissage afin qu'elles réapprennent une opération totalement différente à ce qu'elles faisaient précédemment.

Ex. : une ouvrière « main » refait un apprentissage « machine » et est mise en chaîne. A la suite d'une semblable expérience, mon ancienne voisine de travail a subi un grave choc psychologique qui l'a prématurément vieilli.

Oser faire subir cela à des ouvrières en fin de carrière est ignoble !

La confection est bien « le goulag » français.

### LES LOIS NE SONT PAS APPLIQUÉES

Un accord passé entre le CNPF et les confédérations syndicales, en date du 17 mars 1975, indique :

« l'amélioration des conditions de travail est l'un des principaux problèmes sociaux de notre époque. Les normes de travail ne doivent pas conduire à un rythme de travail, à une intensité d'effort musculaire ou intellectuel, à une tension nerveuse imposant une fatigue excessive.

Aussi, la charge de travail supportée par les salariés doit être compatible avec les exigences de leur santé physique et morale.

Le respect de ces exigences est une condition nécessaire au développement de la personnalité des salariés ; la vitesse de la chaîne, le rythme de fonctionnement de la machine doivent correspondre à un effort normal. »

La restructuration en cours ignore totalement ces textes. Des surcharges de travail sont imposées ainsi qu'une augmentation de la vitesse incompatibles avec les exigences de la santé morale et physique et nuit au développement de la personnalité.

O...

## TRAVAIL ET ATTITUDES ENVERS LE TRAVAIL EN 1990

H. LIEBAERT.

Pour tenter de prévoir il faut d'une part faire l'analyse de ce que l'on peut appeler les viscosités, d'autre part tenter d'apercevoir dans le présent les linéaments de ce qui peut entraîner des changements ou encore les germes d'innovation. Il faut, surtout dans un terme court, éliminer complètement les aspects utopiques et radicaux. Que les « Deux heures de travail par jour » d'Adret soient à long terme une visée possible, nous ne pouvons en tenir compte ici. Il y a en effet très peu de chances pour que cela se réalise rapidement. Le retard ne tiendra pas à des raisons d'ordre technique, car il semble que ceci soit en effet réalisable à ce point de vue. Mais il y aura d'abord des difficultés économiques : et le passage de huit heures à deux heures de travail par jour ne sera pas plus aisé en régime socialiste qu'en régime capitaliste. Au-delà de cette difficulté apparaît la question de l'aménagement : la transition d'un régime de plein travail à un régime de travail réduit est d'une difficulté extrême. Il serait puéril d'imaginer que l'on pourrait simplement réduire le temps de travail. La période intermédiaire serait caractérisée par des problèmes de cet ordre : ou bien il y a forte diminution rapide des heures de travail, sans réduction des salaires, les prix augmentent, cela fait baisser le niveau de la demande, donc le nombre d'emplois, ou bien on réduit faiblement les horaires et cela sera rattrapé par des gains de productivité sans création d'emplois. Donc en fait développement du chômage. La réduction du temps de travail répondant à un projet continu ne pourra se faire que très lentement et progressivement. Mais cette question d'organisation n'est pas insurmontable : on a le moyen technique de sa réalisation avec l'ordinateur. Celui-ci permet (à condition de vouloir s'en servir réellement !) des organisations très complexes

et souples en même temps et arriver à des modes de travail par équipe complètement différents de ce qu'ils sont actuellement, à condition du moins aussi que les travailleurs remplissent exactement et sans la moindre défaillance le programme tracé. Mais il faut évidemment inscrire cet emploi de l'ordinateur et cette recherche de modes nouveaux d'organisation dans un projet. La question difficile est donc alors la décision à prendre de l'orientation nouvelle. Tant que la durée du travail fait l'objet de pressions et de refus, d'un conflit permanent entre employeurs et syndicats, il y a très peu de chances pour que l'on arrive à un aménagement nouveau. Le débat est faux : d'un côté, dans les circonstances actuelles, gagner 1/2 heure, une heure sans réduction du salaire. De l'autre maintenir la durée pour ne pas augmenter les salaires. On refuse dans les deux cas la mutation *qualitative* qui est impliquée par la croissance des moyens de production. L'établissement d'un projet nouveau supposerait de la part des entrepreneurs l'abandon de leur visée uniquement capitaliste, mais en même temps de la part des syndicats l'abandon de leur idéologie de lutte des classes et de leur croyance que le passage au socialisme résoudrait toutes les difficultés. Enfin il y a une difficulté majeure pour la réduction brutale du temps de travail, c'est l'attitude psychologique à l'égard du travail. C'est la principale des « viscosités » que j'examinerai. Il me semble donc que dans les dix années qui viennent il y aura probablement une réduction du temps de travail très faible : on arrivera peut-être à une moyenne de 6 h 30 par jour, mais certainement pas au-delà. Et je parle encore d'une moyenne, car il y aura certainement des professions qui n'y accéderont pas. Et par ailleurs une très grande difficulté tiendra à la répartition de ce temps de travail. Si la tendance actuelle en France se poursuit, on n'arrivera pas à une durée réelle de travail de 6 h 30 pendant cinq jours et demi. Il semblerait en effet que les français manifestent leur préférence pour une réduction du nombre de jours de travail, soit quatre jours et demi à huit heures. Ce qui entraînera de beaucoup plus grands déséquilibres de vie, des difficultés presque insurmontables pour le travail des enfants, et comme la journée de travail restera quand même fixée à huit heures, il y aura les mêmes réactions qu'aujourd'hui contre le travail tel qu'il sera conçu et organisé. En outre cette répartition du temps de travail gagné va entraîner deux autres conséquences importantes : l'aggravation du travail noir (peu important avec

des journées de 8 h et un jour et demi de repos, mais qui s'exercera fortement avec un repos plein plus long) et la baisse des activités syndicales à cause de la « fuite » pendant trois jours. Il faut donc tenir compte de facteurs contradictoires pour évaluer une évolution. L'ouvrier désire des journées entières libres, mais celles-ci ne compensent en rien les journées trop fatigantes de travail, et cela ne facilite pas non plus le travail féminin qui pose des problèmes particuliers.

## I

## Les Viscosités.

Les facteurs les plus lents à changer dans une évolution sont les facteurs psychologiques. La grande difficulté c'est en effet la différence de rapidité des changements. Les mutations idéologiques peuvent être très rapides, puis viennent les mutations techniques qui sont indépendantes, puis les changements économiques ensuite les transformations sociales, après les mises à jour institutionnelles, et enfin les adaptations psychologiques viennent en dernier. Et il n'y a qu'une apparence de contradiction entre la rapidité des « sauts » idéologiques et la lenteur des progressions psychologiques. Ceci est parfaitement visible au niveau du discours : le discours idéologique peut changer très vite, mais il se situe à un niveau parfaitement superficiel, cependant que la langue reste très stable et que le vocabulaire se maintient sans changement. Seuls les mouvements lents de psychologie s'inscrivent en profondeur dans la langue.

La première viscosité essentielle concerne donc la persistance de la valeur du travail : la valeur du travail a été mise en question très violemment, très durement par exemple en 1968, et aussi dans une large fraction de la jeunesse. Il y a une tendance à la fuite devant le travail, une mise en accusation du travail en lui-même, on a fait ressurgir le livre de Laffargue sur le Droit à la Paresse, mais est-ce que cela représente une tendance profonde ? Autrement dit est-ce que cela désigne le sens dans lequel va évoluer l'attitude envers le travail dans les dix années qui viennent ? Nous sommes typiquement en présence d'un discours *idéologique*, et qui s'en prend effectivement à l'*idéologie* du travail (c'est-à-dire : le travail valeur, le travail vertu, le tra-

vail sens de la vie, le travail liberté, etc...). Mais la réalité psychologique n'est toujours pas modifiée. On peut s'en rendre compte à certains indices : le plus évident est celui de la retraite. Tout le monde connaît le problème psychique constitué par l'abandon du travail professionnel dans la retraite. Il se produit comme une cassure, le sentiment d'être mis en marge, de n'être plus utile à rien, de n'avoir soi-même plus de valeur, d'être comme rejeté etc... On sait les difficultés des retraités à s'adapter à ce vide, car le « plein », c'est toujours le travail. Les réticences envers l'abaissement de l'âge de la retraite sont significatives. Le travail est déclaré comme un esclavage mais en profondeur il reste ce qui est signifiant, ce qui qualifie la vie et ce qui vous intègre dans un milieu cohérent. C'est pour parer à ces troubles que se développent les mouvements et organisations du troisième âge. Chercher à redonner un intérêt à la vie, cela veut dire que c'était le travail qui constituait cet intérêt, et d'autre part que le loisir ne s'invente pas aisément surtout à un âge déjà avancé. La cassure psychologique des retraités est bien connue. Mais ceci n'est pas isolé : deux autres faits sont à noter dans la même ligne. D'abord la difficulté à supporter le chômage. La condition du chômeur s'est considérablement améliorée depuis dix ans au point de vue matériel, mais la perturbation psychologique subsiste. On parle souvent des « faux chômeurs » qui se trouvent très heureux de vivre sans travailler avec une modique indemnité. Il y en a, évidemment, mais souvent parmi des très jeunes qui n'ont pas encore connu une vie professionnelle, ou parmi ceux qui seraient de toute façon restés en marge. Par contre les adultes ayant déjà exercé un métier, se sentent extrêmement diminués, frustrés, marginalisés par le chômage. Ils ne sont certes pas entrés dans la perspective d'une vie heureuse passée à ne rien faire. Le chômeur reste inconsciemment convaincu que sa valeur est liée à sa qualification professionnelle d'une part, à son aptitude à gagner l'argent de sa vie (et celle de sa famille) d'autre part. Et les revendications constantes du Droit au Travail qui doit être reconnu en tant que droit, et qui doit être garanti par la société, est exactement la contrepartie de la souffrance psychique d'être privé de travail. Cette attitude positive envers le travail ne semble pas près de disparaître. L'autre fait à signaler concerne les jeunes, la « crise de la jeunesse » dont un des éléments très décisif est précisément l'allongement de la période de préparation au travail. Entre la maturité

physiologique et l'entrée effective dans la société, se situe une phase intermédiaire, qui est le moment où la jeunesse se sent marginalisée. Or, cette « entrée dans la société » se marque par l'entrée dans la profession. Il y a exactement identité psychologique entre les deux. Ce n'est ni le service militaire, ni le droit de vote qui font d'un jeune un adulte : c'est la prise de métier, le fait qu'il « gagne sa vie » de façon indépendante et qu'il est reconnu dans un milieu d'adultes, le milieu professionnel. Il faut en effet étroitement lier ici profession et travail. Le travail dans notre monde ne peut pas être conçu comme différent de l'exercice d'un métier. Les hobbies, faire de la musique, du jardinage, etc... ce n'est pas un travail. Et si on veut comprendre les prises de position envers le travail, cela ne peut être que le travail professionnel. Et cette lenteur de ce monde du travail est l'une des causes importantes de la multiplication des déviances, des contestations des jeunes. Ils refusent n'importe quel travail, ils récusent certes l'idéologie du travail, mais en même temps ils aspirent à pouvoir enfin être adultes grâce au travail. Nous savons encore l'orgueil qui existe d'être un bon professionnel. Il faut là aussi examiner deux types de réactions. Ainsi de plus en plus les femmes rejettent le travail ménager, trouvent qu'il est indigne, mais ce n'est pas en tant que travail qu'il est rejeté, c'est parce qu'il n'est pas professionnel, il n'est pas qualifié. Il n'a pas de statut. Et les femmes sont prêtes à accepter, et demandent une professionnalisation. De la même façon, ce contre quoi protestent les syndicats, c'est contre la déprofessionnalisation, contre le travail déqualifié. Une étude récente de la C.F.D.T. était entièrement centrée là-dessus. Glorification du Travail professionnel, et critique très vive de la transformation actuelle du travail par suite des mutations techniques en travail non professionnel. Ainsi nous ne sommes nullement en présence d'un refus du travail mais de sa dégradation au contraire. D'après ces exemples le travail continue à donner un sens à l'existence de l'homme occidental, dans l'immense majorité des cas. Il est tout à fait illusoire de penser que l'homme moderne trouve le sens de sa vie dans le loisir. « Onze mois d'esclavage, un mois de vie » c'est une formule exacte à un point de vue, mais le loisir ne satisfait que par opposition au reste. Le nombre de vacanciers qui s'ennuie est considérable ! Tout le monde le sait. Le loisir prend sa valeur et sa signification par le travail. Et c'est pourquoi il est tellement essentiel que le travail ait un sens, parce

que « à travail absurde, loisir absurde ». Même si l'homme trouve dans les vacances et le farniente une grande satisfaction, il a en même temps une sorte de mauvaise conscience de ne rien faire. Rares sont ceux qui goûtent pleinement le « Ne rien faire ». Mais ce que l'on déteste, c'est de faire une chose absurde et de répéter indéfiniment le même geste, la même production. Ce que l'homme moyen demande ce n'est pas tellement le loisir qu'un travail plein de sens, valorisant et dont il puisse être fier. Il accepte un travail même pénible mais qui soit passionnant. L'odieux est la routine, l'absence d'engagement. Mais cela conduit-il à une révolte, à un refus fondamental ? Il ne me semble pas. Je constate maintenant, depuis trois ou quatre ans chez les jeunes, une attitude un peu différente de celle qui précédait et a suivi 1968, c'est une sorte d'apathie, une indifférence, une morne acceptation. Le travail redevient ce qu'il a pu être dans le monde ouvrier du XIX<sup>e</sup> s., une sorte de fatalité que l'on ne peut pas éviter. On courbe le dos. On fait ce qu'il faut faire, ce à quoi on ne peut ni résister, ni échapper. On ne s'intéresse plus à ce travail. On ne le critique même plus. On ne cherche pas à faire, ni à inventer autre chose. On entre dans le jeu, dans le circuit, mais sans y croire. On accepte les conditions qui sont faites. C'est une soumission, une conduite d'échec. Il faut ce qu'il faut, et c'est la résignation à un ensemble d'impératifs que l'on ne cherche plus à contrôler. D'où par exemple la perte d'influence des syndicats. Un aspect très remarquable de cette attitude, c'est le refus total du mot « vocation ». Dans les professions où l'on avait coutume d'en parler par exemple, infirmières, assistantes sociales, éducateurs, instituteurs, animateurs etc... on a assisté à une violente réaction contre cette qualification. Aucun travail n'est plus considéré comme vocation, mais simplement comme un gagne pain inévitable. On ne veut pas « s'investir » (pour employer un terme à la mode dans ces métiers !) dans le travail. On se prête, pour un nombre d'heures fixé, contre un salaire fixé. C'est tout. Il n'y a ni cœur à l'ouvrage, ni passion, ni don de soi (je ne dis pas que ce soit l'attitude de *tous*, mais celle d'une très forte majorité, qui est significative). Autrement dit, il y a en face du travail deux attitudes corollaires : d'une part le travail reste considéré comme valorisant et la mesure du bien, donne (ou devrait donner) le sens de la vie. D'autre part, dans la mesure où dans sa réalité il ne correspond pas à ce sentiment profond, il y a désintérêt, résignation à accomplir ce qui

est demandé, soumission à ce qui est. Et ces deux tendances engendrent évidemment la persistance de l'état présent, la résistance au changement. D'une part, il n'est pas question de supprimer le travail, parce que l'on croit toujours à sa valeur, d'autre part, on ne voit pas comment on le changerait, et on le subit passivement. Aussi l'on peut penser que, (dans la mesure aussi où le maintien de la situation est conforme à des intérêts politiques et économiques) dans les dix années qui viennent il n'y aura pas énormément de changements ni dans la structure du travail ni dans les attitudes idéologiques ou psychologiques à son égard. On parle toujours avec exaltation des énormes changements accomplis du fait de la technique dans notre société, mais lorsque je reprends les analyses du travail faites dans la Revue Esprit entre 1933-1940, ou les études de G. Friedman sur les problèmes humains du machinisme industriel (1948) je trouve une profonde parenté, sinon une parfaite identité entre la situation d'alors et celle d'aujourd'hui ! Ce n'est ni l'automatisation ni l'ordinateur qui dans ces domaines ont tout changé ni ne peuvent changer quoique ce soit par eux-mêmes ! Cependant cela ne veut pas dire que c'est une situation fixée désormais, immobile.

## II

### Les possibilités de changement

Si nous nous situons en dehors des hypothèses d'une guerre ou d'une explosion révolutionnaire, qui ne sont pas impossibles dans ces dix ans, pouvons-nous considérer, qu'il y a des probabilités de changement dans l'attitude des gens à l'égard du travail. Il me semble que l'on peut souligner trois orientations. Pour cela, il faut tenir compte des « désirs » qui ne sont pas toujours clairement formulés, qui parfois même sont franchement occultés, mais qui sont parfaitement discernables dans les comportements actuels. Or, les « désirs » se traduisent forcément dans des comportements même si les conditions matérielles restent identiques et si les expressions idéologiques sont stables. Ces désirs sont parfois d'ailleurs l'inverse de l'expression idéologique tout en l'inspirant : si bien que ce sera en fait le même phénomène qui conduira à l'identité et au changement. Ceci fait partie de la complexité des structures des attitudes humaines.

Le premier désir qui se manifeste est évidemment celui d'une

valeur signifiante du travail. Il faut arriver à s'investir dedans, il faut que le travail donne sens, alors nous avons vu l'aspect négatif que cela entraîne, mais ce désir comporte aussi forcément l'impératif : il faut que cela change. Mais il y a une butée, la structure actuelle de l'entreprise, de l'administration, la rigidité technique, les cadences, la division du travail etc etc... Il ne semble pas dès lors que l'on puisse en fait faire changer cette situation, il ne semble pas dès lors non plus que ce travail puisse être investi de sens, rendu signifiant. Il ne suffira pas des techniques de relations humaines, des aménagements souvent proposés. Il ne suffit pas non plus de la « participation » ou de l'intéressement. Ce n'est pas au niveau de certaines améliorations matérielles que l'on peut satisfaire le travailleur. Pour que le travail ait un sens, pour qu'il satisfasse le désir de tout homme de s'exprimer soi-même dans son travail, il faut qu'il conduise à une « œuvre », quelque chose dont nommément l'ouvrier puisse dire : « cela, c'est moi qui l'ai fait ». Ou bien, par dérivation, on peut aussi penser à l'exploit, des expériences comme le stakhanovisme étaient fondées là-dessus. « J'ai réussi telle performance ». Mais cela sort du commun. Ce n'est pas du tout la question de l'accélération des cadences. Donc, dans l'ensemble la structure du travail moderne récuse ce besoin de sens et d'œuvre, l'exclut et l'ouvrier cherchera forcément autre chose.

Un second désir est celui de la relation-communication. On sait de plus en plus que l'homme est un être de communication, que notre société est caractérisée par l'information etc... Or, jamais il n'y a eu aussi peu de relation humaine réelle, d'information utile (humainement) et de communication. Il y a là encore une frustration, et comme pour le loisir, il ne faut pas espérer que l'on puisse découper le temps de vie de l'être humain en tranches. Des heures où la communication est impossible (celles du travail) et des heures où on aura le temps de relation humaine. Le travail est trop important dans la vie de l'homme moderne pour accepter qu'il se déroule sans relation et communication, que l'information soit réduite à des fiches techniques, que le monde du travail soit inhumain. Or, ici encore les conditions inévitables du travail excluent ce besoin : que ce soit le bruit des machines, que ce soit la rapidité des cadences, que ce soit l'isolement (quand l'usine automatisée situe l'ouvrier devant un tableau de bord) que ce soit le chronométrage des temps (parler au voisin est du temps perdu) etc... Il y a donc dans la totalité

de l'organisation du travail exclusion du désir de relation humaine et de communication non technique. Mais ce désir agite profondément l'homme, et le fera mouvoir.

Un troisième aspect à retenir c'est le désir de responsabilité, de participation à la gestion. Celui-ci n'est pas forcément « inné », ou très ancien, mais il est issu, je crois du développement remarquable de la culture dans tous les milieux. Il ne faut pas se méprendre. Je ne veux pas dire que le travailleur est en général devenu « cultivé » au sens bourgeois du terme. Mais la diffusion de connaissances innombrables par les M.M.C., dont il reste en chacun des fragments, la multiplicité des rôles que l'on voit jouer dans la société, la connaissance (tout à fait superficielle !) des faits scientifiques, politiques, sociaux, aboutit à former un homme que l'on a appelé « culturisé-déculturisé »<sup>1</sup> mais qui a pris une certaine conscience de sa valeur et de ses capacités (même si celles-ci ne sont pas réelles). Il veut, il exige que l'on tienne compte de lui dorénavant. Or, précisément c'est cet homme là qui se sent exclu de son travail. Dès lors même s'il n'a aucune compétence il veut « dire son mot ». Il veut être consulté. Il se porte également comme responsable et cela dans la mesure même où il voit (par exemple à la T.V.) des gens semblables à lui que l'on consulte sur bien des questions politiques, etc... Il demande à ce que l'on tienne compte de son opinion, ce n'est en rien le résultat d'une propagande subversive, mais c'est le conflit entre le brassage des idées-informations, et l'organisation moderne du travail. Et il veut être consulté précisément sur ce qui lui est le plus pénible, ce qui accapare le plus de son temps, ce qui provoque le plus de contradictions et de conflits, à savoir, le travail. Autrement dit, il y aura demande d'une certaine réorganisation de l'entreprise par exemple de façon à ce que les intéressés participent à la gestion, puissent donner leur avis sur les conditions du travail, sur la marche de l'entreprise etc... Il ne suffira certainement pas de faire ce qui est souvent proposé, l'abandon d'une petite institution parallèle, annexe (par exemple un Foyer, un Club etc...) à la gestion ouvrière. C'est vraiment de la co-gestion qu'il sera de plus en plus question et qui implique aussi la réduction des hiérarchies. A ce moment le travail productif, concret peut rester inintéressant, sans signi-

<sup>1</sup> J. ELLUL : L'homme occidental en 1980. Futuribles 1960.

fication etc... le travailleur considère que la part devenue importante est celle où il se rencontre avec les autres, où il donne son avis, où il communique, où il oriente la gestion, où il a le sentiment de changer quelque chose, de construire quelque chose, de créer et d'influencer sa propre situation. Cela est alors à ses yeux son *vrai* travail et il retrouve une certaine joie, une possibilité de vivre. Il est aussi appelé à prendre des risques et à se porter responsable, car il cesse d'être un simple exécutant.

Enfin il faut tenir compte du désir de plus en plus profond de concilier, un travail avec une vie humainement acceptable. Puisque le travail n'est pas « vivant », puisque l'on ne peut pas vraiment diviser la vie, alors il faut aménager le travail de façon à ce que l'on puisse vivre en dehors, mais pas pour le loisir. Je pense à l'exigence des femmes d'obtenir du travail à mi temps, de façon à pouvoir mener une vie familiale plus satisfaisante et à ne pas être accablée par la totalité de deux travaux superposés. Il faut noter que le repli sur la vie familiale est très significatif, et commence aussi à se manifester chez les hommes. Le travail à mi temps devient une exigence collective, de même pour mener une vie humaine acceptable l'assouplissement des horaires de travail, et même l'acceptation d'avoir une partie de main-d'œuvre flottante sans que cela soit pénalisé : c'est la réintroduction d'une certaine liberté, de possibilités de choix, de prises de responsabilités : le travailleur sera bien plus assidu si lui est laissée la possibilité de ne pas l'être ! Tels sont me semble-t-il les désirs qui risquent de faire changer les conditions du travail et les attitudes envers le travail.

Si ces transformations des conditions, je dirais : organisationnelles, ne sont pas effectuées, alors il y aura deux phénomènes certains : d'abord la fuite devant le travail socialement organisé qui peut se traduire soit par le refus complet, le départ, le *turn over*, qui se développerait, soit une sorte de sabotage larvé, comme conséquence de l'absence d'intérêt, du négativisme qui ne sera pas actif pour saboter concrètement mais pour en faire le moins possible (il est important de souligner que ces deux aspects de l'attitude envers le travail deviennent de plus en plus importants en URSS). Et ceci aboutirait à prendre son parti du chômage, donc à la disparition progressive de l'attitude positive envers le travail qui subsiste comme je l'ai indiqué. L'autre conduite, qui se développera de toute façon c'est le travail noir.

Il est inévitable non pas dans la perspective d'un gain supplémentaire mais comme étant le seul lieu où l'homme retrouve une œuvre à faire (il fait tout au niveau artisanal) à son heure et à sa façon, en tant que responsable avec ses décisions à prendre, où il peut manifester sa compétence, où il a des relations humaines, où il est son propre maître. Le travail noir est la réponse, des travailleurs à l'insatisfaction profonde qu'ils ressentent et il se développera pour compenser les frustrations. Nous aurions là alors une double transformation des attitudes envers le travail, celui-ci étant en somme fragmenté entre du travail signifiant (gestion, noir...) et du travail récusé (le travail généralement reconnu comme tel dans notre société).

H. LIEBAERT.

## POUR QUI, POUR QUOI TRAVAILLONS-NOUS ?

J. ELLUL.

La réponse, si l'on se situe dans le domaine concret est trop claire pour que nous y insistions. Obligation, contrainte, pour-quoi on travaille, parce qu'on ne peut pas faire autrement. Pour qui ? si l'on est honnête, ce sera au mieux pour sa famille, pour ses enfants, et pourquoi encore, parce qu'on veut gagner davantage et avoir droit à un peu plus de consommation. Je voudrais dans ce dernier article dépasser les réponses chrétiennes habituelles, et me situer nettement dans la perspective de l'Apocalypse<sup>1</sup>. Autrement dit, je demande que l'on procède à une sorte de retournement des perspectives : habituellement, l'objectif est immédiat (gagner et consommer plus) et le christianisme y ajoute soit la vertu du travail, soit la loi du travail, et le commandement de Dieu, soit la peine et le châtement. Il me semble qu'il faille lire tout autre chose dans la Révélation biblique. Elle propose en effet une finalité, et non pas une obligation ou une loi. Nous sommes tendus vers ce qui vient (le Royaume de Dieu, la Jérusalem céleste) et non soumis à la dure contrainte de la Loi. Nous sommes orientés par une finalité dernière, au delà des réalisations temporaires et historiques, et non pas par des objectifs immédiats et toujours insatisfaisants. Nous avons (aussi en travaillant) à regarder un a-venir et non pas à être fixés sur un passé. Autrement dit le travail est producteur de choses (de valeurs) nouvelles participant à l'avenir, et non pas l'activité du forçat qui a un jour été condamné par les assises. Il ne s'agit pas d'oublier le passé, mais de savoir qu'il est dépassé. Et que l'à-venir nous définit autant que les événements anciens, ou les causes ! Ce qui veut dire que nous sommes tout le temps appelés à un « à-faire » ce qui provoque un monde neuf, et non

---

<sup>1</sup> Bien entendu pour resituer cette réflexion, je me permets de renvoyer à mon commentaire de l'Apocalypse et à « Sans feu ni lieu », théologie de la Ville.

pas à obéir par exemple à une nature qui comporterait le travail. Ce n'est pas la Nature humaine qui implique le travail. Je rejoindrais presque Marx en pensant que c'est plutôt le travail qui définit une « nature » humaine, mais toujours changeante, toujours renouvelée. Tout ceci autrement dit se situe dans la lumière et comme expression d'une espérance, et non pas comme la dure condition de la condamnation. Et je trouve tout ceci dans la fin de l'Apocalypse : il faut lire au sujet du travail ces quelques versets : XVIII, 22-24 (il s'agit de la condamnation de Babylone) « Et l'on n'entendra plus chez toi les sons des joueurs de harpe, des musiciens, des joueurs de flûte et de trompette, on ne trouvera plus chez toi aucun artisan d'un métier quelconque, on n'entendra plus chez toi, le bruit de la meule, la lumière de la lampe ne brillera plus chez toi, et la voix de l'époux et de l'épouse ne sera plus entendue chez toi, parce que tes marchands étaient les grands de la terre, parce que toutes les nations ont été séduites par tes enchantements... » Ensuite : XXI - 22-26 (il s'agit de la nouvelle Jérusalem). « Je ne vis point de temple dans la ville car le Seigneur Dieu tout puissant est son temple, ainsi que l'Agneau. La ville n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour éclairer. Car la gloire de Dieu l'éclaire et l'Agneau est son flambeau. Les Nations y marcheront à sa lumière et les rois de la terre y apporteront leur gloire. Ses portes ne se fermeront pas le jour, car là, il n'y aura pas de nuit. On y apportera la gloire et l'honneur des nations »... Et il faut toujours se rappeler que cette Nouvelle Cité est donnée par Dieu, « Elle descend du ciel, d'auprès de Dieu ». Elle est « le tabernacle de « Dieu-avec-les-hommes ». « Il habitera avec eux et ils seront ses peuples. » Tels sont les textes sur lesquels on peut réfléchir pour penser au travail !

\*  
\*\*

Et tout d'abord considérons la connotation positive du travail dans le jugement prononcé contre Babylone. L'un des aspects de la malédiction, c'est que l'on ne trouvera plus chez elle la joie et la beauté du travail. Evidemment on peut rester dubitatif, d'abord et se demander, s'il n'y a pas condamnation, en même temps que de Babylone, de ces musiciens et de ces artisans... Mais je pense qu'il n'en est rien, au contraire, car les joueurs de flûte, de harpe, de trompette, les artisans, les ouvriers, sont asso-

ciés dans la même énumération à des aspects indiscutablement positifs : la lumière et la lampe, la voix de l'époux et celle de l'épouse. Ici, il ne peut y avoir d'hésitation. Ce texte nous déclare que fait partie de la malédiction de Babylone, la grande ville, le fait que l'on ne trouvera plus en elle la joie et la beauté du travail, la création de l'art et le chant de la meule. Donc le travail dans ce texte n'est nullement condamné. Il ne s'agit plus d'une dure loi. Il semble faire allusion à un aspect tout à fait positif, il est mis sur le même pied que le charme de la vie, sa paix, et que l'amour. Il fait donc partie d'un ensemble d'éléments positifs qui constituent la vie humaine. Or, pourquoi cette condamnation ? pourquoi la positivité, la joie du travail seront-ils ôtés de Babylone ? Précisément parce que le travail a complètement changé de caractère, il n'est plus l'expression naturelle d'une activité heureuse de l'homme, il est devenu moyen de puissance, de domination, de corruption, de séduction. Le texte est très clair : d'une part tes marchands sont devenus les grands de la terre, d'autre part les nations ont été séduites par tes enchantements. Les marchands ont utilisé le travail et le produit du travail pour la puissance, c'est cela qui est condamné, et qui fait que, si le travail n'a plus pu être une activité heureuse et paisible, alors il doit être retiré de la ville grandiose, de la capitale universelle. Autrement dit, alors le travail lui-même devient malédiction, il disparaît comme bonheur, et il suivra le sort de la grande ville.

Mais je pense d'autre part que si le texte parle aussitôt après de la séduction, des enchantements que Babylone a exercés envers les hommes, cela vise peut-être aussi, parmi les magies et religions condamnées, celle du travail et de l'œuvre des mains de l'homme. Je crois en effet que l'avertissement toujours répété de ne pas adorer l'œuvre de nos mains n'est pas seulement la fabrication d'idoles, de statues de faux-dieux mais bien plus peut-être l'adoration que l'homme porte au produit de son travail, l'admiration qu'il voue à l'instrument et à l'œuvre. Et ceci se réfère sans aucun doute à une pratique très ancienne (par exemple chez les capteurs d'éléphants Khmer, le lasso *est* en soi dieu, chez les Aztèques le couteau d'obsidienne *est* en soi dieu etc...). Mais cette condamnation est encore bien plus significative et radicale dans une civilisation comme la nôtre où *tout* ce qui est de l'ordre de la technique, tout l'appareillage, toutes les techniques sont sacralisées, en même temps, que l'œuvre produite

par ces techniques est exaltée à un niveau de valeur divine<sup>2</sup>. S'il y a une civilisation où le produit de l'œuvre de nos mains est porté au niveau religieux, c'est exactement la nôtre. Or, à cette divinisation de la technique/objets produits, qui s'exprime bien entendu par une sorte de divinisation du travail, correspond exactement comme contre partie, je dirais « obligée » la dévaluation d'homme, l'apparition du statut de l'homme subordonné au travail, et qui n'a pas d'autre valeur que de travailler. Ainsi le jugement, au nom de l'amour que Dieu porte à l'homme, conduit à condamner toute sacralisation de la technique, toute séduction fondée sur l'œuvre de nos mains, toute attribution d'une valeur surhumaine à la puissance issue du travail. Celui-ci alors perd toute valeur positive et n'est plus l'incarnation d'une heureuse activité de l'homme.

\*  
\*\*

Mais il n'y a pas, dans cette annonce des jugements que ce message de rejet du travail perdu. Car, si l'œuvre humaine de Babylone est rejetée, Dieu donne à l'homme ressuscité la Jérusalem céleste. Or, ceci est pleinement significatif. Il faut peut-être d'abord remarquer que cette vision apocalyptique de la fin est unique, à ma connaissance dans l'histoire des Mythes. Ceux-ci présentent toujours ou bien une catastrophe finale irréparable (par exemple les mythes scandinaves) et sont absolument pessimistes sur la fin de la vie et de l'histoire humaine. Ou bien quand ils sont « optimistes », ils présentent toujours un retour à l'âge d'or. Il y a eu un état antérieur, primitif, généralement pré-historique (au sens mythique et non pas scientifique) qui était heureux, vrai, communiel, et lorsque l'homme entre dans l'histoire, c'est une dégradation, une chute<sup>3</sup> dans une situation de pire en pire, mais à la fin il y a comme une promesse : l'âge d'or reviendra. L'homme sera de nouveau dans l'état antérieur à son histoire, celle-ci étant annulée. Or, bibliquement c'est exactement l'inverse<sup>4</sup>, du moins pour la fin promise. Dieu a donné

<sup>2</sup> Cf. sur tout ceci : J. ELLUL : Le Système Technicien 1977.

<sup>3</sup> Il n'est peut-être pas sans intérêt de souligner que cette idée de « Chute » se trouve dans beaucoup de mythes, en particulier greco-latin, mais précisément pas dans la Genèse. C'est par un fâcheux laxisme que des théologiens chrétiens ont adopté ce vocabulaire qui ne correspond pas à la pensée biblique, mais qui a servi ensuite d'accusation générale contre le christianisme.

<sup>4</sup> Les pages qui suivent sont un résumé élémentaire de « Sans feu ni lieu ».

à l'homme la Nature, le Jardin, l'Eden, comme le milieu qui lui semblait devoir être le meilleur pour l'homme. Il a créé la beauté du monde, il a donné le plus heureux de tous les « milieux », en même temps que le plus beau, et voici que l'homme n'a pas voulu ce milieu, il n'a pas aimé ce Jardin, il a voulu se faire son monde à lui, totalement différent, totalement artificiel, un monde où l'homme soit chez lui, seul, et en opposition à Dieu. Un monde qui est même l'exclusion de Dieu. L'homme se construit la ville, l'enclot de murailles, et ferme la porte à Dieu. Il veut y être seul avec lui-même. L'homme s'enferme dans la ville qui va devenir le lieu de toute sa culture, de tous ses arts, de toute sa puissance, la capitale de sa politique et des guerres, le lieu de la révolte contre Dieu et du refus de l'œuvre de Dieu. Or, voici l'étonnant, c'est qu'à la fin des temps, au bout de notre aventure, Dieu ne nous est pas montré comme seulement détruisant la ville, lieu du conflit, mais comme, en même temps la produisant pour l'homme. Il ne revient pas à son dessein premier. Il ne contraint pas l'homme à revenir à la nature et à reprendre le statut qu'il avait dans l'Eden. Dieu à la fin ne reproduit pas le commencement. Qu'est-ce que cela signifie ?

Tout d'abord que Dieu ne tient pas pour rien ce que l'homme désire (même dans la révolte contre lui). Dieu aime tellement l'homme, il l'aime si vraiment que c'est le *tout* de l'homme qu'il aime, y compris ses œuvres (et pas seulement son âme !), et il prend absolument au sérieux ce que l'homme s'est créé pour lui, ses espoirs, ses utopies, ses illusions, en même temps que ses souffrances et ses bonheurs. Cela veut dire ensuite, cette nouvelle création de la ville parfaite, que Dieu n'annule pas l'histoire de l'homme. Si la fin n'est pas identique au commencement c'est qu'il y a eu entre les deux l'histoire, et que Dieu prend alors à son compte l'histoire de l'homme. Celle-ci s'est tout entière inscrite dans la ville. Alors Dieu assume la ville et la bâtit. Dieu ainsi est un point final à l'histoire précisément en exauçant l'attente, l'espoir, la volonté acharnée de l'homme, et tous les efforts de cet homme pour avoir « sa » ville. L'homme a toujours échoué, toutes les villes qu'il a produites étaient atroces et invivables. Mais il la recommençait sans fin. Et voici que cette ville absolue dont l'homme a toujours rêvé, Dieu la lui donne. *Il entre donc dans le projet historique* de l'homme. Et ce faisant Dieu « récapitule » toute l'histoire humaine. Nous avons dit d'un mot que cette histoire était toute entière inscrite dans la ville, Dieu

en créant et donnant à l'homme la Ville parfaite, synthétise en quelque sorte l'histoire humaine. Mais ce que Dieu donne alors à l'homme, c'est une ville parfaite, tout ce que l'Apocalypse nous dit de cette ville, ses mensurations, ses matériaux, sa structure, sa relation avec la Nature, tout cela exprime la perfection, l'idéal urbain. C'est une ville parfaitement pure, puisqu'elle est comparée à la fiancée qui descend vers son fiancé. C'est la pureté en même temps que la beauté qui est ici signifiée. C'est-à-dire que nous recevons une ville dépouillée de toutes les imperfections qui caractérisent concrètement toute nos villes, depuis les origines jusqu'à maintenant. Les imperfections spirituelles (la haine, la volonté de puissance, la violence, les idolâtries, la guerre <sup>5</sup>, et les imperfections matérielles (la misère, le logement, la saleté, la « circulation »). Ainsi Dieu *assume* bien l'œuvre principale de l'homme et l'expression de toute son histoire mais en les portant à la perfection, en les dépouillant de leurs scories, et de leurs impossibilités. Et la ville qui avait été voulue par l'homme comme le lieu de la rupture avec Dieu, comme le moyen de sa révolte et de son autonomie, devient le lieu de la communion la plus étroite. Elle est, *en elle-même*, le Tabernacle de Dieu-avec-les-hommes, (Il n'y a donc plus besoin dans cette ville d'un lieu sacré, d'un temple). Elle est éclairée directement par la lumière de Dieu, c'est-à-dire qu'elle reçoit *sa réalité* de la présence de Dieu. Ainsi la mutation qui est effectuée c'est qu'en assumant la création de l'homme, Dieu en fait une œuvre positive. C'est la suite exacte et finale de l'Incarnation.

\*  
\*\*

Et maintenant nous pouvons rejoindre le travail. Car notre texte est admirable en ce qu'il nous montre Dieu utiliser ce que l'homme a fait pour produire sa ville. A deux reprises : « les rois de la terre y apporteront leur gloire » et il est à peine besoin de rappeler que le Roi est le personnage qui synthétise toute la communauté. Au verset suivant : « Toutes les Nations y apporteront leur gloire ». Toutes, sans excepter une, c'est-à-dire qu'il n'y a pas l'œuvre bénie des nations chrétiennes, et l'œuvre rejetée des autres. Par ailleurs la « Gloire », redisons-le d'un mot,

<sup>5</sup> Bien entendu cela ne veut en rien dire que la vie paysanne soit exempte de tout cela, mais seulement que la ville symbolise cela en le portant à l'absolu volontaire.

c'est ce qui révèle l'être. Ce n'est pas les œuvres grandioses, « Glorieuses » exceptionnelles. La gloire des rois, ce n'est pas le triomphe romain ni le faste de Louis XIV, ni le génie militaire Napoléonien, ni l'entassement des victoires, ni la sagesse de Périclès, ni le déchainement de puissance d'Hitler. La gloire c'est tout ce qui révèle l'être profond, « en soi ». Et ce qui révèle essentiellement en effet les Rois et les Nations ce sont les œuvres, d'abord et avant tout produites par le travail humain. Les flèches de silex comme l'ordinateur sont la gloire des Nations... Et tout le travail et la peine des hommes pour arriver à gérer et à exploiter, maintenir et détruire, soigner et blesser... il y a un temps pour tout dit l'Ecclésiaste, et ce tout, exprime en définitive cette gloire des nations. Ainsi *tout* ce qui a été produit par le travail des hommes entre dans cette Jérusalem *céleste*. Aussi bien la grandeur de nos techniques que la beauté de nos arts. Et n'est-ce pas cela que désigne aussi l'énumération des portes, des fondements, des murs et des matériaux ouvragés. Donc la synthèse : la récapitulation de l'histoire implique ici la synthèse, la récapitulation du travail.

\*  
\* \*

Mais je voudrais faire un petit détour périlleux avant d'arriver à la conclusion. Paul (I Cor. XV, 58) nous dit « Ainsi mes frères bien aimés soyez fermes, inébranlables travaillant de mieux en mieux à l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail ne sera pas vain dans le Seigneur ». Il va de soi, très clairement qu'il s'agit du travail d'édification de l'Eglise, de l'Evangélisation, de la Prédication, etc... Mais au fond je me demande si la dernière formule ne peut pas être élargie, ce que la répétition permettrait de suggérer. C'est-à-dire après avoir parlé du travail à l'œuvre du Seigneur, Paul ne parlerait-il pas ensuite du travail en général ? et ne dirait-il pas que le travail ne sera pas vain dans le Seigneur. Autrement dit que c'est l'intégration du travail humain dans le Seigneur qui fait que ce travail cesse d'être vain. Ce qui me tenterait dans cette explication, c'est le fait que ce verset vient à la fin du chapitre XV, consacré à la Résurrection universelle. Et il vient un peu sans raison achever la grande et admirable révélation de la résurrection. Pourquoi est-il question de suite après du travail ? J'y verrais assez facilement la même conception et orientation que dans l'Apocalypse : la résurrection, la nouvelle création donnent au travail humain son orientation et

sa signification. En tout cas, c'est sûrement la valeur de l'Apocalypse de nous attester que le travail humain au cours des millénaires n'est pas vain parce que le Seigneur dans la grâce de l'œuvre finale le fait entrer, purifié de ses discours et de ses souffrances, dans la perfection de la nouvelle création.

\*  
\* \*

Il reste pourtant un dernier point : peut-on dire qu'il y a *continuité* entre l'œuvre de l'homme et celle de Dieu, qu'il y a passage direct des villes des hommes à la Jérusalem céleste, du travail humain à l'épanouissement divin, et que finalement la nouvelle création est l'addition de la surnature à la nature, le produit de nos efforts historiques et de notre travail. C'est là l'orientation d'une théologie catholique, poussée à son point culminant par Teilhard, et formulée par Péguy dans ses vers admirables sur « Les cités charnelles » « Car elles sont l'image et le commencement. Et le corps et l'essai de la Maison de Dieu ». Il est évident que ce n'est pas du tout la vision biblique. Il y a rupture radicale. La ville humaine s'effondre avec Babylone qui représente la fin temporelle de notre histoire. De même que l'homme disparaît tout entier dans la mort, et que toute son œuvre est rapidement effacée. Il a travaillé pour le néant, comme les civilisations passées se sont évanouies dans le néant. Il y a la crise de la disparition et en même temps la crise du jugement. Et de même que pour la résurrection, il n'y a pas continuité directe entre le corps terrestre et le corps glorieux, entre le corps corruptible et le corps incorruptible, mais qu'il y a rupture, de même pour nos créations historiques, pour le produit de notre travail. En effet la nouvelle Jérusalem nous est montrée comme *descendant du ciel*. Pur don gratuit. Mais de même que le corps corruptible ressuscite au travers du jugement comme corps spirituel et glorieux, de même l'histoire des hommes, les œuvres des hommes, leur travail, leurs pensées ressuscitent au travers du même jugement dans l'épanouissement absolu d'une œuvre parfaite, exactement celle que l'homme avait visée tout au long de l'histoire sans jamais parvenir à la réaliser. C'est l'exaucement de l'espoir et du travail humains. Mais cette nouvelle création n'a lieu, ne peut avoir lieu que s'il y a eu auparavant la création de l'homme. Exactement comme ce qui ressuscite, c'est l'homme qui a existé. S'il n'y a pas eu de corps, s'il

n'y a pas eu de personne, il n'y a pas de résurrection. Les « esprits » ne ressuscitent pas. Autrement dit, s'il n'y a pas eu d'histoire, il n'y a pas non plus d'éternité, et pas de résurrection. Ainsi sans l'œuvre historique de l'homme, sans le travail humain, sans la production et la technique, il n'y a pas de Jérusalem céleste. Il faut l'apport humain, il faut le travail humain pour que l'œuvre de Dieu s'accomplisse. Exactement comme pour la multiplication des pains et des poissons : il faut que les disciples apportent le peu qu'ils ont, cinq pains, deux poissons, qu'est-ce pour nourrir cinq mille hommes ? Mais c'est strictement indispensable pour que Jésus fasse le miracle et multiplie à l'infini le peu qui a été donné. Sans l'apport des disciples, pas de miracle, pas d'action de Dieu. Ainsi nous apportons à Dieu nos pauvres inventions, parfois maléfiques, nos techniques exprimant le mal de notre esprit de puissance, notre misérable travail sans signification métro-boulot-dodo, nos peines productrices de richesses injustes, notre fatigue et le sentiment de notre inutilité, ou nos réussites insolentes et nos œuvres grandioses, la perfection de l'art, avec aussi la perfection de l'art de la guerre et de celui de la torture, nous apportons tout, et tout cela Dieu le reprend pour en faire ce qui sera *en même temps sa gloire et notre gloire*, au travers de notre histoire de sang, de révolte, d'angoisse, d'orgueil, de fatigue, de misère et d'injustice. *Tout* étant assumé par lui pour être transfiguré au travers de la mort et du jugement (comme la condition humaine entière a été *assumée* par Jésus-Christ dans l'incarnation pour être transfigurée). Pourquoi, pour qui, travaillons-nous ? Pour fournir à Dieu les éléments, les pierres, les idées, les matériaux de la Jérusalem céleste, où tout prendra sa place et son sens. Telle est la promesse qui est devant nous, et sans laquelle rien ne signifie rien.

J. ELLUL.

## THESES SUR L'ETHIQUE CHRETIENNE DU TRAVAIL DANS UN MONDE OU SEVIT LE CHOMAGE

1 — Il faut sortir de l'opposition classique entre ceux pour qui le travail est bibliquement une condamnation (contenu dans Gen. III 17-18) et ceux pour qui le travail est bibliquement un bien (Gen. II, 16-17 - II Thes. III 10 suiv.). On peut invoquer beaucoup d'autres textes dans l'un ou l'autre sens, ni l'un ni l'autre ne semble rendre compte de la complexité biblique.

1 - 1 Il s'agit de situer l'éthique toujours dans la relation avec une société donnée. La société occidentale depuis le XVII<sup>e</sup> s. a fait du travail la vertu par excellence, ce qui donne à la vie de l'homme sa valeur, et attribue un sens à toute action (dévalorisation du jeu par rapport au travail). Bien plus, on a fini par dire que c'est par le travail que l'homme est spécifié, et qu'il est devenu homme (sic Marx) on constate ainsi une excessive valorisation du travail, qui a coïncidé avec le capitalisme, la morale bourgeoise et le progrès technique.

1 - 2 En fonction de cette valorisation, la privation de travail devient une pénalité ressentie très durement : la retraite, le chômage, la prison (si l'on n'y travaille pas) sont des situations où l'homme perd le sens de sa vie et de sa valeur propre.

1 - 3 Il semble bibliquement que le travail soit d'abord une activité nécessaire pour vivre, pour produire les biens de la vie. C'est une soumission à une nécessité, ce n'est jamais une liberté. L'homme ne devient pas libre par le travail, il n'est pas libre en travaillant.

1 - 4 Ensuite le travail est une expression de la personnalité de l'homme puisqu'il tend à produire une « œuvre ». Les œuvres sont promises par Dieu à la récapitulation au Christ, et à entrer dans la Jérusalem céleste. Elles ne sont donc ni nulles ni méprisables ; Dieu aime les œuvres de l'homme, parce qu'Il aime celui qui les produit : l'homme.

1 - 5 Mais ces œuvres ne doivent pas être valorisées à l'extrême par l'homme lui-même à qui il est expressément dit : Tu n'adoreras pas l'œuvre de tes mains. Il ne s'agit pas seulement d'une statue de \_\_\_\_\_ mais de toute œuvre sortant du travail humain et que l'homme est tenté d'adorer (avion, usine atomique, satellite etc...) c'est-à-dire qu'alors précisément il attribue une valeur dernière et totalement explicative au travail.

1 - 6 Dans ces conditions le travail n'a de valeur que s'il permet l'expression de la personnalité humaine, dans une œuvre satisfaisante, une œuvre où l'homme peut se reconnaître, grâce à laquelle il peut vivre. Le travail ne doit pas être anonyme, source d'esclavage et d'aliénation. Lorsqu'il l'est, il est condamné par Dieu, avec le système qui le produit.

1 - 7 Le travail doit alors être en même temps l'expression de l'homme individuel (qui est toujours créateur et qui n'a de satisfaction à vivre que dans une création) et en même temps de la solidarité entre les hommes, chacun étant appelé à produire dans son travail ce qui est nécessaire à l'autre et trouvant dans le travail d'un autre sa propre satisfaction. Le travail est donc étroitement lié à la relation interpersonnelle. Il devient condamné lorsqu'il est abstrait et anonyme.

1 - 8 Ces propositions ne sont nullement idéalistes et rétrogrades : elles éclairent la crise actuelle du travail et de l'idéologie du travail, et doivent servir à aider à reconstruire une société d'un modèle nouveau, inévitable étant donnée la crise de la société actuelle tant capitaliste que socialiste, fondées l'une comme l'autre sur une fausse conception du travail.

2 - 1 Le chômage actuel ne tient pas à la structure capitaliste de la société, mais d'une part à la croissance rapide de la productivité par la technique, d'autre part à la contradiction entre l'idéologie d'une croissance indéfinie de la « production-consommation », et la capacité des potentialités finies de la planète que nous habitons. C'est un chômage fondamental qui veut dire que l'on ne peut pas continuer le progrès technique tout en maintenant le plein emploi, et pas davantage utiliser au maximum toutes les capacités de travail portant sur des quantités finies, de matières premières, d'espace, d'air, d'eau etc...

2 - 2 Ceci veut dire que l'attitude prise par tous les gouvernements actuels est fausse parce que l'on n'envisage aucune autre

solution au chômage que la croissance de production et le développement industriel pour tenir sa place dans la concurrence internationale. Or, le développement industriel étant donné le progrès technique de l'automatisation et de l'informatisation est de moins en moins créateur d'emploi, et la croissance à tout prix de la production se heurte aux limites sus indiquées. Il y a contradiction absolue entre recherche de productivité et création d'emplois.

2-3 Mais en outre cette politique se bornerait à multiplier des postes de travail qui seraient seulement la production identique du type de travail impossible à défendre, et contraire aux orientations indiquées plus haut.

2-4 Dès lors il faut procéder à un retournement radical (envisagé par un tout petit nombre de théoriciens et dans quelques communautés) avec une utilisation maximale de la productivité technique (ce qui doit produire en même temps une quantité suffisante de marchandises de série et une économie considérable de temps de travail) et une reconversion du travail vers une activité de qualité, très faiblement productrice.

2-5 Ceci suppose le décrochage de l'emploi et de la production utilitaire, et en même temps le décrochage du salaire à l'égard de l'emploi dans la production utilitaire, et à l'égard du temps de travail, puisque la productivité n'est plus assurée par du travail humain mais par le progrès technique incarné dans des machines automatisées. Ainsi la production des machines et des biens industriels de grande série serait assurée hors du vrai travail humain, chacun étant seulement tenu par cette production à fournir un minimum de temps nécessaire pour le fonctionnement du système.

2-6 Le temps important dégagé ne serait pas un temps de vacuité ou de loisir, mais un temps de travail non soumis à la loi de productivité et de concurrence, mais destiné à produire des biens de haute qualité (qui ne seraient pas appelés à concurrencer les produits industriels de secteur lourd !). Les secteurs nouveaux seraient ici l'agriculture et l'artisanat : agriculture d'où les méthodes industrielles seraient rigoureusement exclues, et artisanat qui n'apparaîtrait pas comme une annexe folklorique mais apporterait la qualité du travail humain. Les produits n'en seraient pas (comme actuellement) trop onéreux puisque les be-

soins de base seraient déjà pour tous satisfaits par le secteur industriel.

2-7 C'est dans ce secteur agricole et artisanal que le travail pourra reprendre sa pleine signification et valeur, d'expression libre de la personne, individuel et solidaire, travail qui ne sera plus ni répétitif ni « éclaté » ni parcellisé, mais redevenu en même temps nécessité pour vivre et créativité. Et dans la mesure même où il sera au niveau de l'existence, il ne sera plus nécessaire d'avoir une idéologie du travail et l'on ne rencontrera plus la tentation de faire une idole de l'œuvre de nos mains.

## PROPOS SUR LA NATURE

G. GUYON.

« Quant à nous, nous ne savons que penser des changements prodigieux qui se déclarent autour de nous, et même en nous. Pouvoirs nouveaux, gênes nouvelles, le monde n'a jamais moins su où il allait. »

Paul VALÉRY.

*Propos sur le progrès.* 1929.

« Nul destin n'est plus désespérant que d'être entraîné dans cette suite fatale, où le droit se change en arme. »

E. JÜNGER, *Le traité du rebelle*,  
Paris 1970, p. 39.

« On ne peut différer l'exécution car il y a encore, à l'ouest, des régions où règnent le chaos et les bêtes sauvages et qui, malheureusement, renferment une grande quantité de numéros ayant trahi la raison. »

E. ZAMIATINE, *Nous autres*, Paris,  
1971, p. 229.

Nous assistons depuis quelques années à une modification profonde de l'homme et de la nature. On pourrait synthétiser cette nouveauté par l'expression suivante : la *nature interdite*.

En effet, pendant des siècles, l'homme a progressivement investi la nature : mais cette main-mise n'empêchait pas qu'il évoluât à l'intérieur d'un espace de libertés et de décisions. Celles-ci ne connaissaient que des obstacles extérieurs : les territoires privés, les géographies interdites par les tabous, les dangers particuliers à certaines régions naturellement protégées par leurs caractéristiques propres (déserts, mers hostiles, montagnes et vallées inaccessibles). L'historien Jean Delumeau s'est fait l'écho récent de cette omniprésence de la peur où se trouve incluse la

nature, « la mer variable où toute crainte abonde », les ténèbres, les pays lointains <sup>1</sup>.

Dans ces temps, le problème principal restait encore celui de la conquête de l'espace, de sa domestication. Il fallait le reconnaître, l'inscrire dans des limites, en situer avec précision les contours, s'y installer et s'en servir à des fins agricoles, économiques en général, politiques, religieuses, stratégiques.

Toute l'histoire humaine se situe dans cette relation de l'homme et de la nature, toute la pensée aussi <sup>2</sup>. Toutes les politiques sont des actes qui incluent un cheminement, une marche, un front, qui soit, avance lentement aux rythmes des défrichements, ou au contraire se précipite avec vigueur, comme dans les cavalcades des hordes de jadis. Dans l'histoire, la vie politique est bien celle d'un éclatement de l'espace : le clan, le lignage, la tribu, ne sont que provisoirement posés sur un territoire d'où ils rayonnent en démonstration de puissance, qu'ils grignotent ou forcent. Les éléments essentiels de la vie s'y retrouvent : les nécessités de la subsistance d'abord font ces civilisations pastorales, nomades. Mais même sédentarisés, les peuples n'ont de cesse que partent de ces centres que sont les villages et les villes, des conquêtes de toutes sortes, par quoi la ville est bien aussi maîtresse et saisie de l'espace. Car la ville est conquérante, même dissimulée derrière des objectifs mercantiles ou culturels, apologetiques <sup>3</sup>.

Les marchands et les guerriers vont au même pas, ils cheminent sur des territoires à prendre, mettent tout leur génie, leur astuce, leurs capacités, dans une concurrence qui a ses règles particulières, mais qui obéit en fait à une même loi : la conquête du monde.

Toute l'histoire est faite de ces œuvres, toutes les civilisations, toutes les guerres.

<sup>1</sup> J. Delumeau, *La peur en Occident, une cité assiégée*, Fayard, 1978, plus particulièrement pp. 31-74.

<sup>2</sup> Cf. la leçon de l'Alembert, dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* : la première opération de la réflexion... c'est ce qu'on appelle l'imitation de la Nature, si connue et si recommandée par les anciens.

<sup>3</sup> Sur le rapport de la ville et de la violence, de la conquête, J. Ellul, *Sans feu ni lieu*, Gallimard, 1975, pp. 89-90, 102, 104, 216 « Là où il n'y a pas de ville, nous sommes en présence de groupes encore non dégagés de la nature animale ». Voir encore dans une perspective biologique et sociologique, H. Laborit, *L'homme et la ville*, Flammarion, 1971.

Tout l'homme aussi. Le rapport de l'homme et de la nature a toujours été conquérant <sup>4</sup>. L'être individuel est avant tout mobilité. Celle de la pensée, bien sûr, mais aussi du corps qui une fois immobile est assimilé à la mort. Quoi de plus semblable à la mort que l'immobilité, le sommeil. Quoi de plus insupportable que l'absence de mouvement.

Le prisonnier, le malade, le savent bien. Ceux qui se sont volontairement enclos dans un espace mesuré, étroit, qui ont abandonné le monde, en réalité, ils cheminent sur d'autres voies, sur un ailleurs : les chemins du Sacré, de l'Art, de Dieu. Ces voies sont des lieux où l'on se meut, d'où l'on s'évade. La pensée n'y est pas prisonnière, mais autre, absente. Les démarches qui s'y retrouvent sont bien comme l'indique le mot : des mouvements.

De plus, la mort elle-même est souvent assimilée au mouvement, non le mourir. Elle est conçue comme transformation, une évolution, un retour éternel ou transitoire, un passage. Elle ne s'inscrit dans une immobilité que de manière insaisissable, au-delà de la nature, hors d'elle, dans un Royaume qui ne la comprend pas, dans une autre Création.

A peine né, l'homme et l'espace se trouvent dans une combinaison nécessaire, immédiate et réelle. Sans qu'aucun artifice, aucune autorité, aucune médiation ne s'interposent. Evidemment, toujours entre l'homme et l'espace, il y avait dans l'histoire, d'autres hommes, d'autres volontés ; mais cela même était rare, fortuit. Cela n'était peut-être pas vraiment « politique », mais nécessité de la défense, de la communauté, du partage. Toujours l'homme pouvait s'en aller. C'était là un geste naturel, simple, une démarche à la mesure qui pouvait simplement coïncider avec des rythmes biologiques, écologiques au sens premier du terme. L'on pouvait partir, revenir, s'installer, repartir encore, nulle limite ou presque. La politique n'avait pas fait encore son entrée comme le destin abstrait universel (Hegel). L'Etat n'était vraiment pas né si l'on peut dire qu'il n'est pas coextensif à l'histoire <sup>5</sup>.

<sup>4</sup> « Au départ, la nature est ce qu'on dévore », A. Glucksmann, *Les maîtres penseurs*, Grasset et Fasquelle, 1977, p. 203.

<sup>5</sup> B.H. Lévy, *La barbarie à visage humain*, Grasset, 1977, pour qu'il n'y a pas de naissance de l'Etat et « qu'on ne sort finalement jamais de l'institution puisque l'institution c'est la nature », p. 115.

La géographie n'était pas une carte, un lieu administratif, mais une longueur de pas, de journées, de fatigues, de muscles endoloris. Elle pouvait être une chaleur d'animal, une fraîcheur nocturne, l'éblouissement de midi.

Certes, il ne convient pas de nier toutes contraintes. Il y avait celles des langues, des habitudes, des mœurs. Elles pouvaient être rudes, sévères, meurtrières aussi, indifférence, mépris, tabous, protection ou accueil. Cependant, durant cette longue plage d'avant (?) l'histoire, l'espace est à prendre. A qui le prend. A ses risques et périls, dans les clameurs guerrières, les croisades, les conquêtes pacifiques, les rencontres.

Sans doute y avait-il une différence dans les décisions. Les grands personnages connaissaient l'ivresse des territoires, les plus humbles ou les plus démunis mesuraient l'espace à leur simple foulée, sur quelques lieues. Sans doute aussi d'une certaine manière, l'homme était-il enfermé dans une géographie. Les historiens la nomment celle du monde plein. C'est-à-dire qu'ils connaissaient l'insupportable limite de la faim et de la production, sans cesse liées l'une à l'autre ; la dernière pliant le monde à sa mesure, encore trop étroite : tant de céréales = tant d'hommes, pas un de plus. Les temps ont peu à peu desserré ces fers jusqu'à l'éclatement d'aujourd'hui où toute une partie du monde est affranchie de cette dépendance séculaire : celle de l'homme et de la faim.

L'espace était aussi un mythe, un rêve, une image. Il y avait l'inconnu : le monde bouillant à l'Equateur, la terre plate et finie à l'horizon, le firmament voûte inclinée. Et même l'éternité, l'ailleurs, le paradigme perdu, faisaient pénétrer plus loin encore dans le miroir jusqu'à l'indicible.

La grande nouveauté du présent est que tout est dit, ou presque. L'espace est clos, même si l'univers a explosé en millions de soleils. Le réalisme absolu est la philosophie du jour et elle fait mieux encore coïncider le territoire de nos vies, devenu si petit, avec une scrupuleuse attention, sorte de microscopie de nous-même, vibrionique.

Malgré cela, il ne convient pas de se dispenser de faire l'exégèse de ce faux réel fabriqué par la théorie. Un réel d'interdits multipliés, fait de territoires politiques mangeurs d'espace, de catalogues de lois qui commencent implacablement le compte de

chaque espèce, de chaque pierre, de chaque morceau de vie, avant de l'étiqueter soigneusement pour le mettre dans les alvéoles protectrices du pouvoir.

Toutes ces comptabilités sont rendues possibles par l'ordinateur. Les derniers territoires, l'eau, la mer, la nature, sont sans cesse mieux dessinés, appris, mémorisés. Il semble bien que pour la première fois la nature devienne Histoire, avant que comme l'Histoire, elle ne disparaisse et ne vive plus que dans quelque mémoire, quelque machine.

Les nouvelles logiques, toutes placées sous le signe protecteur et sécurisant de l'écologie, ne doivent pas nous dissimuler leur vraie figure. C'est pourquoi il nous faut aussi réfléchir à ces lentes et insidieuses substitutions, à la formation de ces erzats, à ces conquêtes lunaires, à ce nouvel infini — fini, clos et vide.

Le monde a désormais de belles machines à explorer. Elles ont été pendant un temps des signes de la liberté de quelques-uns, elles sont devenues des prisons à images d'un nouveau genre, des formes brutales de contraction de l'espace-temps. Ainsi l'automobile, l'avion donnent naissance à une nouvelle forme de voyage : le voyage immobile.

Il convient également de voir véritablement ce que signifient les images que nous avons du monde, celles de l'espace enfin maîtrisé dans un seul regard, le même pour tous, celui de l'identique, devenu comme le vide qui les porte un faisceau scintillant, capteur<sup>6</sup>. Ces machines qui nous offrent une récréation pour un spectacle télé/visuel, sans acteur, sans rôle, sans théâtre, confondant l'actualité et l'absolu, multipliant les effets d'autohypnose, dans lequel l'homme est devenu l'homme de la simultanéité.

Nous devons savoir aller jusqu'au bout de ces nouveaux voyages qui se multiplient et se banalisent dans l'épaisseur de la drogue et du rêve ; apprendre que le tourisme est devenu de plus en plus voyage dans un ailleurs toujours plus identique. Il nous faut savoir enfin le sens de ces recherches, sans doute liées à l'homme lui-même, d'une éternité provisoire — celle de l'immobilité froide du sommeil, de la cure anesthésiante, de l'oubli : conquête finale de l'homme ayant enfin réalisé le rêve absolu du changement de l'Être au temps.

<sup>6</sup> Mac-Luhan, *D'œil à oreille, Processus and Media*, Paris, 1977.

Tout cela nous mène au présent, jusqu'à la dernière métamorphose, celle qui fait irruption de partout à la fois ? Métamorphose de l'homme, point final ou nouveau : *l'homme sans nature*. C'est peut-être celui dont nous parlent depuis si longtemps les univers glacés de *l'Utopie*<sup>7</sup> ou de la Science-Fiction. C'est peut-être plus sûrement celui déjà révélé dans les asphaltes indéfinis, les *noman's land* interdits des frontières, les hauts murs qui clôturent les villes, devenues pour toujours des Royaumes inachevés, signatures de notre échec pour une éternité.

Interrogeons d'abord la nature et le réel ?

La première remarque à inscrire est semble-t-il que la nature est une culture. Depuis longtemps, depuis toujours ? C'est-à-dire qu'elle est comprise dans un univers culturel, dans un projet. Non globalement sans doute, car comment agir sur un tel espace, sur une telle masse. Cependant, toujours l'homme a pensé la nature, s'est pensé dans la nature.

Les grands messages religieux sont des invitations à nommer, à interpeller, à maîtriser, dans lesquelles l'individu est désigné comme celui qui recrée par le nom, la classification, la nomenclature. Il est celui qui fait l'inventaire dans des « chasses subtiles » ou des aériennes, géométriques et savantes combinaisons comme celles de von Linné.

Ces pratiques traduisent aussi une revendication sur les choses dans laquelle se situe un aspect magique qui à certaines époques s'est traduit dans le droit de propriété<sup>8</sup>. Les sociétés les plus anciennes ont cette conception de la nature, elles la traduisent, l'écrivent, la font passer dans l'Art. Mais, dans le même temps, déjà, s'inscrit une certaine distance entre l'homme et la nature. Celle-ci est sensiblement moins le réel de l'homme. Lorsque l'homme romain dessine un lac, un paysage dans une sorte de tapisserie de mosaïques sur les murs de sa maison, il peint en même temps un écran, celui qui ne cesse de grandir

<sup>7</sup> « L'utopie, c'est le grotesque en rose, le besoin d'associer le bonheur, donc l'in vraisemblable, au devenir, et de pousser une vision optimiste, aérienne, jusqu'au point où elle rejoint son point de départ : le cynisme, qu'elle voulait combattre ». E.M. Cioran, *Histoire et utopie*, 1960, p. 45. C'est encore une « illusion hypostasiée ou décrétée, imposée » (ibid.).

Pour une synthèse, voir J. Servier, *Histoire de l'utopie*, particulièrement le chapitre XXI, *l'utopie des temps modernes*, pp. 360-376, Gallimard, 1967 et plus récemment Wunenberger, *L'utopie ou la crise de l'imaginaire*, 1979.

<sup>8</sup> Le *nomen capere* de la vieille procédure romaine.

entre lui et la nature. Il a traduit de cette manière sa récréation de l'univers, il s'en est séparé dans le même temps qu'il s'en est fait le possesseur.

C'est pourquoi, il nous semble bien que, alors même que se fait cette progressive maîtrise de la nature, se réalise aussi *concrètement* la séparation. Et nous ne sommes que dans une phase provisoire, incertaine, inachevée de l'Histoire, où la culture n'est pas capable, avec ses faibles moyens, de saisir la nature en entier, de la mouler aux décisions humaines. La politique fera mieux et plus.

Cependant, si l'Art, la Littérature, sont des techniques imparfaites, ils sont des symboles de cette main-mise sur la nature. Car de toute façon, en même temps que l'homme croit il dénature. Il n'a de cesse de transformer, de changer. A la limite, nous dirions que l'homme ne paraît pas coïncider avec le réel, il est dans un processus dialectique à son égard. Depuis longtemps, il n'est plus au stade de la cueillette, de la simple prise qui ne remet rien en cause, qui ne touche pratiquement pas aux choses, aux plantes, aux animaux. Depuis le premier jour de la pensée organisatrice, il corrige, il redresse, il élague, il détruit ou amplifie l'œuvre naturelle. De même, depuis que l'Etat est apparu, on peut dire que la nature cesse d'être.

Ainsi donc, corriger la nature, hâter ou bousculer son travail, tels sont bien les maîtres mots de cette relation, médiatisée par une pensée, une culture, une politique. On peut par exemple retrouver une sorte de coïncidence entre l'Art et la maîtrise progressive de l'homme. Lorsque la nature concrète, réelle, est présente dans le quotidien avec ses risques et sa monstrueuse et envahissante présence non domestiquée, l'expression artistique la figure en images stylisées, irréelles et ordonnées (les imageries religieuses, les « natures » des tryptiques médiévaux). Mais lorsque la technique est venue en aide à l'homme, quand les percées se font plus nombreuses, lorsque le fer des charrues se fait plus tranchant, quand avance inexorablement la route qui traverse la forêt, alors l'Art devient l'illustration du réel de la nature, tantôt sous une forme encore mal dépouillée du symbole, tantôt naïve, ou exacerbée, nostalgique, vengeresse, pour finir par ces « paysages » torrides ou glacés, métalliques ou faits de substances molles : innommables natures mortes.

Depuis déjà longtemps, sont oubliées les grandes distinctions

classiques de la pensée théologique : la *natura naturans* et la *natura naturae*. Dans ses idéologies, l'homme a misé avant tout sur ce qu'il appelle un réalisme scientifique, par quoi il entend bien illustrer, à la fois, ses capacités démiurgiques et ce qu'il croit être la matière. Il y a là d'ailleurs une logique fondamentale à ces postulats. Car comment croire à cette vertigineuse activité créatrice d'aujourd'hui, si elle ne repose sur rien, ne change rien. La théorie n'a de cesse de faire coïncider la nature et l'homme, ses capacités, ses pouvoirs : projets optimistes, projets réalisables, fondés sur une confiance technique<sup>9</sup>, une capacité d'analyse, de faire.

En effet, de plus en plus l'homme sort de la nature ; il ne se pense plus genre, espèce. Les classements sont réduits à quelques sous-groupes dignes de l'anthropologie du Musée de l'homme. De plus, même attentif à ces lignées, à ces ancêtres, l'individu d'aujourd'hui n'en est que plus séparé par l'épaisseur de son regard, par sa situation, son état. C'est un phénomène déjà ancien dans lequel la nature est finalement ressentie comme une privation, un manque. (L'Etat de nature est un état d'impuissance — John Locke.)

L'on peut sans difficulté examiner ce qui nous environne. Quoi de plus singulier et de plus quotidien que ce faux réel, cette fausse nature. Chaque objet nous est, presque, *par nature*, selon la nature étrangé, fabriqué ; plus rien ne nous est « naturel ». Nous sommes plongés dans une sorte de création artificielle, toute pensée, toute cohérente. Elle sous-tend la moindre de nos activités qu'elles soient sociales, politiques, économiques. Elles sont des re-crétions constamment. Et c'est cela qui nous est présenté comme le Réel, dans lequel, bien sûr, il y a la nature la belle, la vraie, l'immense vague ou le territoire nostalgique, le désert touristique (le désert croit ; malheur à qui porte en lui des déserts ! Nietzsche)<sup>10</sup>.

<sup>9</sup> J. Ellul, *le système technicien*, Calmann-Lévy, 1977, particulièrement le chapitre II : La technique comme milieu, pp. 43-61.

<sup>10</sup> Cela est lié très étroitement à la vague du messianisme contemporain, à la quête toujours présente de l'utopie paradisiaque, à l'existence d'une géographie mythique (tourisme), d'une eschatologie (le bonheur final procuré par la lutte des peuples). C'est tantôt l'exaltation des commencements ou le millénarisme pionnier. On trouvera sur le sujet une très abondante bibliographie : ex. : G.H. Williams, *Wilderness and Paradise in Christian Thought*, 1962 ; Ch. L. Sanford, *The Quest of Paradise*, 1961. Et bien sur N. Cohn, V. Lanternari, R. Niebuhr ; l'on aura une courte synthèse commode dans M. Eliade, *La nostalgie des origines*, Gallimard, 1971, pp. 165-204.

Il ne faut pas se leurrer, la nature n'existe plus vraiment. A sa place, il y a ce champ d'exercice où l'homme depuis toujours (?) s'essaye à des activités multiples et souvent dérisoires, qu'il nomme progrès, civilisations, guerres, histoire.

Sans doute, nous avons beaucoup progressé même dans cette relation de l'homme et de la nature. Les dénominations politiques de la nature, de l'environnement sont neuves, mais elles ne sont peut-être pas si nouvelles qu'elles n'expriment plutôt un sentiment plus ou moins conscient de l'échec, de la fin.

Il s'y mêle aussi un problème né de l'antagonisme entre la liberté et la sécurité. Dans ce monde-ci, les « sécuritaires » l'emportent sur les « libertaires ». La nature n'offre pas ou n'offre plus de secteurs abrités, c'est donc au Pouvoir de procurer un abri, de fournir la sécurité, de protéger. Cela explique l'extraordinaire prolifération des textes sur les activités dans la « nature », par exemple la navigation maritime. D'autres secteurs paraissent moins touchés ou par des biais (la route, la circulation en montagne), mais cela ne doit pas faire oublier l'omnipotence étatique toujours essentielle, au nom du risque encouru <sup>11</sup>.

Comme la nature se raréfie, il faut vite enclore ce qui reste dans le langage et celui-ci a toujours été un mécanisme de saisie avant d'être communication ou encore constat de non-communication (les hommes ne peuvent communiquer, donc ils parlent !).

C'est aussi un signe d'exclusivité, de monopole. Celui qui nomme le plus, possède le plus ; celui qui a l'exclusivité de la parole est le maître. Le texte désormais, on l'a dit, fait la loi au territoire <sup>12</sup>.

Dans cette perspective, lié aux termes plus récents d'un Pouvoir sans cesse accru, apparaît un phénomène nouveau : l'opacité grandissante du regard de l'homme sur la nature. Il lui faut traverser désormais toutes sortes de barrages qui sont autant de dénominations que d'obstacles réels. La vocation étatique de la nature l'emporte. Dans la panoplie jadis élaborée par Bentham de l'Etat panoptique, il faut inclure la nature. Celle-ci est spécifiée par l'Etat, c'est-à-dire par l'exercice de l'hégémonie

<sup>11</sup> Cf. le chapitre consacré à la question de la liberté par B. de Jouvenel, *Du pouvoir* (éd. 1977), pp. 547-575.

<sup>12</sup> P. Legendre, *Jourir du pouvoir*, éditions de Minuit, 1976.

(Gramsci). Les défenses sont chaque jour plus nombreuses, il faut traverser une forêt touffue de lois, de réglementations pour l'atteindre. La nature a un aspect légal, un aspect illégal ; on en use ainsi conformément à la loi ou contre elle !

La philosophie s'y mêle depuis longtemps. Qu'est-ce, en effet, qu'un homme isolé dans la nature, forêt ou mer, sinon un homme perdu, sauf exception. Mais plus encore, aller à la nature ne signifie pas atteindre une sorte de réel immédiat prolongement de soi-même, territoire de soi, qui peut se toucher, qui est à portée de la main. Au contraire, c'est prendre maintenant une décision risquée. C'est aller contre de nouveaux tabous, c'est bousculer immanquablement des règles, marcher dans les franges d'un territoire qui a été nommé, désigné, puis aujourd'hui compté, calibré, et finalement qui est interdit.

Cela est le véritable aspect politique de la nature.

On dit aussi volontiers que la nature est un refuge, le lieu même du refuge politique. Ainsi le *traité du rebelle* (Waldgänger) ne parle-t-il pas du recours aux forêts. La forêt est secrète, nature secrète, foyer clos, citadelle de la sécurité, clandestinité. En ce sens elle échappe au Pouvoir, elle est le lieu de l'être intime, des *daimonion*.

Ainsi donc, il y a là une sorte de lieu situé ailleurs, en dehors. Mais il ne peut plus depuis longtemps être confondu avec la nature, la vraie, l'ancienne nature immense, inconnue, déroulant ses plages maritimes ou terrestres, sorte de méridien zéro. De plus en plus, ce recours est intériorisé, il est rejet dans l'intérieur, dans une nature en soi-même, sorte de confuse restriction mentale, psychologique, sensorielle, un quant à soi aussi ferme qu'il est imprécis, sinon absolument nécessaire<sup>13</sup>.

Le problème est devenu si complexe. Ou aller ? nulle part ailleurs. Qu'y faire ? Rien d'autre que ce que l'organisme social, économique etc... nous dicte. Depuis quelle mémoire n'est-il pas dit tout ce que doit être la vie, qui fait nos choix si restreints, si pauvres, si maladroits, si peu réels. Nous ne sommes plus capables de voir où est la nature hors de nous-mêmes et encore, tellement elle est imagée, colorée des visions de notre histoire. L'espèce de boulimie animale de notre temps en est une expres-

<sup>13</sup> E. Jünger, *Traité du rebelle ou le recours aux forêts*, in *Essai sur l'homme et le temps*, Chr. Bourgeois, 1970.

sion typique. Tous ces animaux familiers, devenus urbains, n'appartenant plus à la nature, recréés à notre usage instrumental, devenus, de techniques — jouets — vivants.

Reprenons encore les interdits concernant la nature, non pas ceux des anciennes cosmogonies qui révélaient les transformations du monde dans leurs mythes. De la nature, nous ne voyons plus guère que la forme en creux, avec beaucoup d'effort et d'inaptitude pour la saisir.

Une des fonctions de la loi est d'encercler le monde dans des espaces-clés, soigneusement circonscrits. De même et peut-être surtout, la loi étant générale, elle élargit la distance qui sépare l'homme de la nature. D'abord, la nature visée par la loi est toujours étendue, vaste, lointaine. Elle est rarement à portée de la main, de l'œil, de la foulée. Ensuite, elle suit cette progression politique, cette maîtrise de plus en plus puissante qui fait du Pouvoir un décideur, un ordonnateur de tout un monde. On est passé du si « petit » État nation à l'exigüité et si « irréaliste » mondialité. Voilà maintenant l'homme devant une toute autre nature et de quelle dimension ! Responsable de l'Univers, confronté à la nature du monde. De quel monde d'ailleurs, la planète — terre, mais aussi ses atmosphères, ses satellites immédiats, sa galaxie sans doute. De quelle nature s'agit-il donc ? Existe-t-elle, sinon par l'effroi qui nous habite depuis toujours à sa pensée. Y vit-on vraiment ? Ou bien est-ce une sortie supplémentaire, un au-delà, le constat d'une absence.

On dirait qu'alors même que les philosophes ont décrété la mort de Dieu, puis la mort de l'homme et la fin de l'histoire, l'on entreprend maintenant concrètement la mort de la nature. S'agit-il du rêve platonicien torturé d'un cerveau fou ou bien une vérité enfin acceptée, qu'il fallait vérifier d'expérience : il n'y a pas plus de Dieu, d'homme, que de territoire pour eux.

Que dire aussi du refus de la mort ? L'homme sans nature, la nature interdite, c'est évidemment le refus de mourir, l'oubli, le camouflage. L'on a bien oublié la leçon de l'histoire où la vie n'est qu'un « bref miroitement de la mort, dans les grandes lumières obliques que fait tourner le temps <sup>14</sup>. Quoi de plus actuel que la réduction à néant du discours sur la mort et donc sur le

<sup>14</sup> G. Lapouge, *Utopie et civilisations*, Flammarion, 1978, p. 301.

comportement devant la vie. Les voix des historiens et des sociologues sont cependant portées presque à l'unisson (Ph. Ariès, E. Morin, P. Chaunu...) devant cette folle liberté matricielle. Ce n'est pas si neuf. Il faut relier cette attitude aux épisodes du passé ou retentissait l'horrible cri « *evviva la morte* » dans toute l'Europe, « interrompu par des idiosyncrasies, tantôt voluptueuses, tantôt enragées de destruction »<sup>15</sup>.

La pensée antique faisait référence à une nature qui était aussi un *ordre* incluant la mort, crée depuis toujours, à la fin donc Cosmos et principe d'organisation de la Cité (Polis). Mais depuis Th. Hobbes, la nature est le lieu de l'égalité, elle est donc quelque chose d'inachevé en ce sens qu'il lui manque la loi, la loi commune, pacte social si l'on veut.

Le rôle de la loi est la reconstruction de la nature, sa soumission. Ainsi la liberté naturelle de l'homme peut et doit être restreinte, organisée. On peut dire que seule la mort est abandonnée à la nature, elle ne peut en effet être comprise dans la loi, mais elle est désormais située dans une zone d'oubli, d'indifférence, de négation. Elle est la seule réserve (mais en constante régression) où la vie reste inopérante. A moins que comme J. Attali<sup>16</sup>, on ne considère que cela fait partie d'un ensemble, d'une stratégie nouvelle, dans laquelle la maladie, comme la mort sont mises en surveillance, dépistées très tôt, pour que soit entrepris la conversion nécessaire (guérison) ou le rejet thérapeutique de ceux qui ne sont plus qu'abandonnés parce que décidément non conformes.

Maintenant, le concept politique est mis dessus : tout va bien, la loi est ce pari sur le futur qui ne peut être que croissance, richesse, bonheur. La foi extasie et supprime le vertige qui nous saisit tout de même, encore malhabiles sur ces « hauteurs béantes » et bavardes. Qu'importe, la nature, l'éternité sont inscrites quelque part, identifiées une fois pour toutes, dans un livre, dans la loi. Nous les savons bien protégées, qu'est-il nécessaire d'y aller voir. L'on nous dit que derrière ces machines à voir, ou à se déplacer, derrière les villes, il y a la nature. On en parle, certains en reviennent, la décrivent, sont auréolés d'une mystérieuse

<sup>15</sup> Nietzsche, *La généalogie de la morale*, éd. Mercure de France, 1964, p. 217.

<sup>16</sup> Jacques Attali, *L'ordre cannibale*, Grasset, 1979.

couronne de félicité et de rareté<sup>17</sup>. Ils sont des héros fêtés, des héros de l'espace. Il arrive que l'on communique avec eux, ils nous entretiennent de ces territoires impossibles ou presque à vivre, dans l'air, sur terre ou sur mer. Parfois tout se tait et en grondant des machines explorent soigneusement les lieux tracés sur des cartes à échelle.

Aller à la nature et aller vers sa mort ! Si cela était la même chose... L'on sait que le Pouvoir ne ment pas, qu'il renaît sans cesse, mais soi ? Suffit-il d'exister pour l'Autre ? Que devient alors la culture si celle-ci n'est qu'un « ordre de préférence donné à nos sens » (Mac-Luhan), maintenant totalement dissociés, appauvris.

Il n'y a plus guère d'espace, de territoire entre chaque homme. Maintenant, nous savons trop qui est le prochain ; pour qu'il coexiste avec nous-même, il nous faut le débarrasser de ce qui en fait l'ennemi, l'insupportable. Il doit être identique. Il faut que soit nié son principal caractère qui est d'empiéter sur nous sur notre vie. Les mots sont : solidarité, partage, liens, mondialité. Le Pouvoir tresse chacune des chaînes qui nous met en contrat avec l'autre. Mais sait-on ce qu'est la multiplication de l'humain, sa présence envahissante, le devoir de l'aimer sans cesse, partout et toujours ? Que cela commence à nous asphyxier ou à nous anesthésier ce qui est la même chose. Sans doute y a-t-il une certaine différence entre ce cynisme abstrait et un cynisme vrai, vécu, mais elle devient infime. Qui parle d'égoïsme et où en est-on de son propre salut ? Tous les régimes disent : c'est bien parce que c'est légal, c'est légal parce que je le veux<sup>18</sup>. Désormais, nous ne pouvons plus faire un pas sans autrui. Toutes nos œuvres sont marquées de ce nouveau signe : responsable, identique, commun. Cela conduit à multiplier les attitudes de refus, l'auto-enfermement schizoïde ou simplement l'hibernation béate. Depuis bien longtemps, il n'y a plus de métaphysique, comme refuge, ou voie, mais un corps bétonné de croyances devenues si proches de notre nouvelle condition, il ne reste qu'un *Deus otiosus*, retiré des affaires, comme nous. A certaines heures, l'air manque, à qui parler de soi-même, devant qui exister ?

<sup>17</sup> La philosophie moderne elle-même ne se dégage que difficilement d'un mythe naturaliste, d'un certain hédonisme proche de l'optimisme du XVIII<sup>e</sup> siècle. (Cf. H. Marcuse, dans *l'homme unidimensionnel*).

<sup>18</sup> Casamayor, *L'art de trahir*, Gallimard, 1972, p. 82.

La nature est sexuée, formes définies ou du moins notre pensée scientifique a commencé par la dire telle. Où en sommes-nous de cette relation et qu'est devenue en face de ces genres et espèces notre identité ?

Nous commençons lentement, mais vertigineusement à oublier. Nous ne voyons plus, n'observons plus qu'à travers des vitrages. Ainsi, il n'y a pas d'Eros dans la nature, de celui-là qui est devenu le pouvoir central de notre existence, la figure magistrale de notre temps. Cet aujourd'hui est celui de l'institution du désir<sup>19</sup>. La technique, l'idéologie de ce désir nous les connaissons, mais non sa nouvelle morale. L'Eros qui préside à tous nos choix, publicitaire, politique ou amoureux, nous sépare de la nature en même temps qu'il nous identifie dans ses mêmes exigences. Tout est confondu : exister comme désir ou exister comme droit.

Moi et l'autre, dans ce même vertige, créé, entretenu, convives d'une consommation outrée et assoiffante comme le désir exacerbé. Désir du futur, toujours du futur, du bonheur. L'Eros sauveur, ce pansexualisme de notre temps, ce « besoin immodéré d'union » (Fourier)<sup>20</sup>. A vrai dire, que reste-t-il à conquérir, puisqu'il n'y a pas de région de l'Etre qui n'échappe à sa loi ? Ou pourrait se situer notre désir, face à la nature, vers quel territoire aller, quel paradis, sinon une image, un refuge hors-nature, créé de toute pièce, récompense prostituée.

Que le rythme en soit rapide ou modéré (sobre !), qu'y vienne s'y interposer des impératifs de croissances, de matières essentielles n'y change rien. Il reste que ce rythme est celui du désir, de l'imaginaire du désir. Toutes nos institutions, nos codes, nos valeurs sont comme un « délire amoureux ». Les interdits mêmes ne sont là que comme stimulants, transgressions nécessaires, habileté suprême pour donner à la « liberté » un semblant d'existence. Le désir est devenu essence de l'homme et pouvoir<sup>21</sup>.

Où peut enfin parler du concret, du simple acte d'aller, venir, choisir son chemin. Est-ce dans la nature que nous traçons nos voies, ou est-ce dans la loi qui a dicté par avance notre démar-

<sup>19</sup> P. Legendre, *l'amour du Censeur*, Ed. du Seuil, 1973.

<sup>20</sup> Cité dans J.M. Domenach, *Le sauvage et l'ordinateur*, Ed. du Seuil, 1976, pp. 56-60.

<sup>21</sup> R. Misrahi, *Le désir et la réflexion dans la philosophie de Spinoza*, 1972. Et dans une perspective plus « situationniste », le livre très tonique de R. Vaneighem, *Le livre des plaisirs*, Encre, 1979.

che, dans ces lignes qui jalonnent notre espace routier, ces obligations au réseau chaque jour plus serré. L'on interdit finalement à chacun de prendre personnellement sa mesure d'espace et de temps.

Attachons-nous donc dans une immobilité froide. Regardons les images du monde. La liberté de l'homme sans nature, la seule permise, c'est celle de l'homme sans lien, sans mouvement, relié à ces mille fils, chaque jour plus nombreux, qui l'alimentent, le soignent, l'identifient et lui enlèvent en retour de sa substance.

Maintenant, tout est presque achevé. Le corps est devenu territoire à lui tout seul, parfois projeté en des frontières lointaines, empilé en cadavres, mais plus souvent immobile, dans une béatitude quiète, celle que donne la nourriture analgésique du rêve. Le réel perdu, Dieu soit loué, l'on nous mène en de nouveaux voyages.

Gérard D. GUYON.

# SCIENCE SANS CONSCIENCE ?

Foi, science et avenir de l'homme

(Boston, 1979)

Textes rassemblés et édités par Jean-Luc Blondel

Avant-propos (Eric Fuchs)

Introduction (Jean-Luc Blondel)

## **Discours scientifique et décision éthique**

La nature de la science (H. Brown)

Science et foi chrétienne

Commentaire : scientifiques et croyants devant la question éthique (Pierre Gisel)

## **Ecologie et biologie**

Une éthique de la vie dans une perspective écologique (C. Birch)

La solidarité dans le conflit (G. Liedke)

Les nouvelles techniques génétiques (J. King)

Commentaire : écologie et biologie : convertir notre regard (Marc Faessler)

## **Economie, technologie et pouvoirs**

Vers un nouvel ordre économique mondial

La question énergétique

Le contrôle par ordinateur et l'aliénation humaine (T. Sheridan)

Les « limites de la croissance » et le Tiers Monde (C.T. Kurien)

Les transferts de technologie et leurs conséquences

Science, technologie et pouvoir (T. Leuenberger)

Technologie militaire et institutions politiques

Commentaire : libération, solidarité, responsabilité (Jean-Luc Blondel)

## **Travail œcuménique et responsabilité scientifique**

La civilisation scientifique et technique dans la perspective du bouddhisme contemporain (N. Matsugi)

Foi et science dans l'Islam (F. Zakaria)

La science, son enseignement, sa responsabilité

Le rôle des experts

Commentaire : chercher ensemble (Jacques Besson et Félix Huber)

**Conclusion : science et conscience** (J.-L. Blondel)

**Bibliographie**

---

**LABOR & FIDES**

**Diffusion : LIBRAIRIE PROTESTANTE**

**140, Bd St-Germain, Paris 6<sup>e</sup>**



---

S.A. Imp. PAIRAULT - 79120 LEZAY — N° C.P.P.P. 31.128

*Le Directeur de la publication : J. ELLUL*